NOVA ET VETERA

REVUE CATHOLIQUE POUR LA SUISSE ROMANDE

CHARLES JOURNET • *Déportation* 225

GEORGES MÉAUTIS • *Le « Mégarée » de Maurice Druon*. 232

CHARLES JOURNET • *Un mot sur deux œuvres dramatiques* 246

SIGISMOND KRASINSKI • *La comédie non divine* 248

Aphorismes de la mystique en terre d'Islam. . 307

Le statut religieux officiel des travailleurs civils polonais en Allemagne 322

JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET • *Deux fragments de « La politique tirée de l'Ecriture sainte »*... 323

PAUL ZUMTHOR • *Poèmes* 330

Devant la crise mondiale: Manifeste de catholiques européens 336

REVUE DES REVUES • *Persistance de la Pologne, dans « Suisse Contemporaine »*. 344

XVIIME ANNÉE - N° 3 - JUILLET-SEPTEMBRE 1942

ÉDITEUR FRAGNIÈRE FRÈRES FRIBOURG

Déportation

Prière du juste:

Seigneur, Tes yeux sont trop purs pour regarder le mal
et Tu ne peux te complaire en la souffrance !
Comment pourrais-Tu voir la perfidie
et Te taire quand le méchant dévore un plus juste que lui ?
Est-ce que Tu traiterais les hommes comme les poissons de la
Ou comme les reptiles qui de connaissent point de règle? [mer

Réponse du Seigneur:

Ecris la vision et grave-la sur les tables :
Malheur à qui bâtit une ville dans le sang
et fonde une cité sur l'injustice !
Car la pierre criera de la muraille
et la poutre lui répondra de la charpente !

Livre d'Habacuc, I, 13; II, 2, 11.

On peut déporter un criminel, on ne peut déporter un innocent.

On peut bannir, en toute justice, un homme qui agit injustement, anticonstitutionnellement contre un gouvernement légitime.

On peut, pour une raison majeure d'utilité publique, exproprier des citoyens, à condition de leur procurer une compensation équivalente, à laquelle ils se montreraient déraisonnables de ne point librement consentir.

On peut encore, on doit même, aider une population menacée de destruction, à transporter ailleurs ses foyers : c'est pour son bien.

Mais la déportation, l'arrachement à contre-gré de populations civiles à leurs foyers et à la terre de leur patrie, leur bannissement dans des régions étrangères pour des buts d'unification linguistique, ou ethnique, ou politique, n'est jamais permise. Aucune autorité privée ou publique ne peut la justifier. Elle porte atteinte aux principes fondamentaux de l'ordre humain. Elle a été employée jadis avec sauvagerie par les potentats orientaux et par les conquérants mongols. Et voici qu'elle est devenue, sous une forme à peine moins meurtrière, l'un des plus grands scandales de notre époque.

* * *

Nous ne croyons pas qu'elle soit aujourd'hui plus cruelle qu'elle ne fut jadis. Les monuments et les textes assyriens, par exemple, témoignent que cela n'est guère possible : « Les hommes que l'on a épargnés, enchaînés, les mains liées derrière le dos, quelquefois le cou dans la cangue, sont emmenés par les soldats assyriens qui les harcèlent de coups de fouet et de piqûres de lance pour les faire avancer ; ils serviront d'ouvriers pour construire les temples et les palais que font élever

sans cesse les rois d'Assyrie. Les femmes et les enfants, portant leurs maigres biens et conduisant leur bétail, sont emmenés et transplantés à des centaines de kilomètres pour les soustraire à leur milieu et rendre leur obéissance plus sûre » [1].

Mais elle est certainement plus étudiée, plus subtile, plus organisée. Quand Tamerlan saccage Damas, en 1401, emmenant avec lui « tous les ouvriers d'art qu'il avait pu réunir, tisserands de soie, armuriers, verriers et potiers, destinés à aller embellir Samarqand, ainsi qu'un grand nombre de lettrés obligés à le suivre, et des multitudes réduites en esclavage » [2], *il ne nous laisse d'autre impression que celle d'un tyran sanguinaire et capricieux.*

La technique de la déportation moderne est moins naïve, plus consciente, et de ce fait, plus odieuse. Elle est à la fois un attentat contre les biens, contre l'âme et contre la vie de l'homme. Le souverain pontife ne l'a pas omise dans la liste des calamités de notre époque : « Individus et familles déportés, transportés, séparés, arrachés à leurs demeures, errant dans la misère, sans secours, sans moyens de gagner leur pain » (Radio-message pour la fête des saints Pierre et Paul, 1941).

* * *

Demandons-nous d'abord si une nation est tenue de respecter la langue et la culture des minorités ethniques qu'elle abrite. Peut-elle imposer, sans injustice, l'unification de la langue et offrir à ces minorités, pour contenter son désir d'impérialisme, le choix entre l'extinction de leur culture ou — nous ne disons pas leur libre attachement à une autre patrie — la déportation pure et simple?

Le souverain pontife répond : « Dans le domaine d'un ordre nouveau, fondé sur les principes moraux, il n'y a point de place pour l'oppression ouverte ou sournoise contre les particularités culturelles ou linguistiques des minorités nationales, *par des entraves et des contraintes mises à leur capacité économique, par la limitation ou l'abolition de leur fécondité naturelle. Plus consciencieusement l'autorité compétente de l'Etat respecte les droits des minorités, plus sûrement et efficacement elle peut exiger de leurs membres le loyal accomplissement des devoirs civils qu'ils ont en commun avec les autres citoyens » (Message de Noël 1941).*

---

[1] *L'histoire de l'orient ancien,* par Jean CAPART et G. CONTENAU, Paris; 1936, p. 284.

[2] *L'empire des steppes,* par René GROUSSET, Paris 1939, p. 528.

Mais une nation occupante aura-t-elle, du moins, le droit d'exproprier les populations civiles vaincues, de les chasser de leurs demeures, de les déporter en masse hors de chez elles ? Aura-t-elle le droit d'aggraver la cruauté de ces déportations en les exigeant, dans certaines villes, à un rythme de quatre à cinq cents personnes par jour, à qui l'on ne donne qu'un bref délai pour se préparer, qui doivent laisser intacts pour leurs successeurs, leurs ustensiles et leurs provisions de ménage, et qui n'ont le droit d'emporter avec eux, de tous leurs biens, qu'un pauvre paquet de dix kilos ?

Là encore le souverain pontife répond, et même à plusieurs reprises : « Les puissances belligérantes ont publiquement affirmé leur volonté d'observer dans la conduite de la guerre, les lois de l'humanité et de se conformer aux stipulations des accords internationaux. Nous voulons donc espérer, d'une manière spéciale, que les populations civiles seront préservées de toute opération militaire directe, que dans les territoires occupés seront respectés la vie, la propriété, l'honneur et les sentiments religieux des habitants, *que les prisonniers de guerre seront traités humainement et pourront sans obstacle recevoir le réconfort de la religion, que sera exclu l'usage des gaz asphyxiants et toxiques » (Discours pour la réception du nouvel ambassadeur de Belgique, dans la Croix du 16 septembre 1939). L'année suivante, le jour de la Saint-Eugène, le pape revint sur ces notions : « Plus s'étendent les territoires que le conflit soumet à une domination étrangère, et plus devient urgente la nécessité de mettre l'organisation juridique que l'on entend appliquer dans ces territoires en harmonie avec les dispositions du droit des gens et surtout avec les exigences de l'humanité et de l'équité... La justice édicte, exige que les territoires occupés soient traités de la façon dont la puissance occupante désirerait voir traiter ses propres territoires et ses propres sujets. Il n'est pas difficile de tirer de ces principes élémentaires, édictés par la saine raison, les conséquences qui s'imposent...* Respect de l'existence, de l'honneur et de la propriété des citoyens, respect de la famille, de ses droits, *et du côté religieux, liberté de l'exercice privé et public du culte divin et de l'assistance spirituelle d'une manière conforme aux populations respectives et à leur langue ». Manifestement ces droits sacrés sont foulés aux pieds par la déportation. Elle est le plus efficace des instruments d'expropriation et de spoliation. Elle fournit une justification légale du vol.*

* * *

Mais la déportation est encore un admirable instrument de démoralisation, de désagrégation spirituelle et physique. Elle ne va jamais sans ce qu'on pourrait appeler un viol direct de la personnalité humaine. Elle déracine les êtres, et il n'y a rien de plus apte à briser leurs forces de résistance. Elle travaille à les défaire, à effacer ce qu'il y a de meilleur en eux, leur volonté et leur dignité d'hommes. Elle pulvérise leurs protections morales, culturelles et religieuses. Elle déchire et disloque les liens sacrés de la famille, séparant les maris des femmes ; et, chose encore plus affreuse, les enfants des parents. Rien de plus naturel, n'est-ce pas, qu'ils ne partent pas par le même convoi : on ne peut pourtant pas tout prévoir ! Et les voilà disjoints, peut-être pour toujours, torturés par le sort inconnu de leur femme, ou de leur petit enfant. Souvent c'est pendant la nuit que s'opèrent ces drames atroces. Il faut que les ténèbres ajoutent à l'horreur de telles scènes, que rien ne soit omis qui puisse intensifier la terreur.

C'est ainsi qu'on a procédé récemment à l'égard des Juifs. On les a entassés dans des wagons à bestiaux, et tout ce que la charité privée a pu faire pour eux, au moment de leur départ pour la pire aventure et pour une mort probable, a été à certains endroits de les munir d'un peu de paille, d'un peu d'eau et de sceaux hygiéniques. Qu'est-il depuis advenu d'eux ? Quels secours humains et religieux leurs sont restés ? Mais est-il même question de secours spirituels ?

Ces wagons à bestiaux sont un tragique symbole. La déportation suppose toujours, chez ceux qui l'ordonnent et chez ceux qui l'exécutent, qu'ils ont égalé, dans leur esprit, des populations humaines à un troupeau.

* * *

Ce n'est pas tout. La déportation est un moyen silencieux de faire disparaître une quantité de vies humaines par le froid, la faim, l'épuisement, les maladies. Que sont-ils devenus les occupants de ces sinistres trains de « marchandises » ou de « bestiaux » qui roulaient, ici chargés de Juifs et là de Polonais, ici par des régions embrasées et là par des froids de trente-cinq degrés, ici vers tel point de la carte d'Europe et là, quelquefois pendant des semaines, vers la Sibérie ou les îles Sakaline ? Combien ne sont jamais arrivés ?

Et, pour les survivants, que sait-on de leur sort ? Certains, en Europe, ont été envoyés aux mines, ou travaillent dans des conditions si ignominieuses qu'il arrive que le cœur des populations qui en sont les témoins impuissants et muets — il est interdit de les secourir et

même de leur adresser la parole — se soulève. A l'autre extrémité, certains ont été dirigés jusque vers Irkoustk pour abattre les arbres en hiver dans les forêts.

En Europe même, des centaines de milliers de déportés ont été empilés dans des agglomérations déjà surpeuplées, où ils se trouvent sans gagne-pain, sans nourriture, sans logement, sans médicaments, en proie à la famine et à toutes les formes des maladies contagieuses : typhus exanthématique, typhus abdominal, choléra, dysenterie, etc.

La déportation peut annoncer les pires desseins. Est-ce que, dans un discours qui restera célèbre, un évêque n'a pas élevé la voix pour demander raison à son gouvernement, de transferts d'incurables dans des établissements éloignés d'où l'on ne recevait plus jamais d'autres nouvelles que celle de leur rapide décès ?

Avec le camp de concentration, qui en est souvent le corollaire, on peut dire, sans aucune exagération, que la déportation est devenue le moyen technique le plus moderne, le plus discret, le plus sûr, le plus meurtrier, d'éliminer de la scène de ce monde des multitudes entières.

* * *

Pour fixer quelques images, voici sur la technique de la déportation telle qu'elle a été pratiquée pendant plusieurs années sur tel territoire particulier, quelques renseignements dont l'exactitude est certaine.

Les autorités d'occupation commencent par décréter l'expulsion totale de la population autochtone, qui sera « transplantée » ailleurs.

Comment procéder à ces expulsions ? On donne aux habitants des villes et des campagnes à peine quelques heures au maximum pour quitter leur domicile ancestral, avec permission de prendre avec eux autant d'effets personnels — à l'exception de tout objet de valeur — que chacun peut en emporter soi-même. Quant au reste de leur propriété, immobilière et autre, ils sont tenus de l'abandonner sans aucune indemnité aux colons qui viennent les remplacer.

Ceux d'entre eux qui sont aptes au labeur physique sont immédiatement déportés dans la nation occupante, où ils sont astreints aux travaux forcés, forme typique de l'esclavage moderne. Les autres, vieillards, femmes âgées et enfants, empilés dans des wagons à bestiaux plombés, sont envoyés dans une région déjà surpeuplée, où on les descend à une gare quelconque sans abri, sans nourriture et sans que la moindre assistance leur soit donnée de la part des autorités oc-

cupantes. Aussi la misère est-elle effroyable parmi ces déracinés qui meurent par milliers. On disperse les familles. On nivelle les classes sociales. On s'efforce surtout de dissoudre les élites intellectuelles.

Pour telle population donnée, le chiffre des habitants spoliés de leurs droits, expropriés sans aucune indemnité, expulsés de leurs foyers et privés de tout moyen d'existence, dépasse actuellement le million.

Des renseignements sur des déportations effectuées dans un tout autre milieu, dans la direction de l'Asie, mentionnent aussi « les wagons de bétail plombés, avec une petite fenêtre grillée placée très haut, et une sorte d'égoût-rigole qui passe par le milieu du wagon. On y reste enfermé pendant une, deux, trois semaines, selon les distances, dans la puanteur, la contagion et la détresse ».

Après deux mille ans de christianisme, voici donc les sinistres instruments de la nouvelle réorganisation du monde, qui ont succédé aux négriers : des wagons à bestiaux. Quelle évidence plus cruelle voudra-t-on désormais qu'un monde qui rejette la croix du Christ et le joug de Dieu premier servi, sombre fatalement dans la sauvagerie !

* * *

La déportation procède du mépris des droits les plus sacrés de l'homme. Instrument de spoliation, de démoralisation, de suppression de l'être humain, elle fonctionne normalement et pleinement dans toute entreprise d'impérialisme esclavagiste. Si une seule race a le droit au nom d'homme, si une seule race a le droit de vivre, les autres devront servir ou mourir. L'antisémitisme n'est jamais que le premier acte de la tragédie où seront écrasés sans gloire les chrétiens inconscients et indignes qui y auront donné les mains.

Esclavagisme et déportation forment un couple indissoluble. Les plus affreuses déportations, les plus sadiques, qui marqueront hélas, la race blanche pour jusqu'à la fin de l'histoire d'un stigmate d'ignominie, auxquelles prirent part, avec une égale frénésie des catholiques et des protestants de trop de nations européennes, je veux parler de la traite des nègres, ne devaient cesser qu'avec l'abolition de l'esclavage pour cette race infortunée.

* * *

Les coups terribles que notre époque aura vu porter contre les notions les plus fondamentales du droit et de la justice exigeront de nous, si le genre humain ne doit pas périr sous tant de sanglants décombres,

une restauration si puissante, si créatrice, qu'elle ne pourra descendre de moins haut que de l'Amour divin. C'est en redécouvrant d'abord, avec émoi, le visage de ce Dieu qui l'aime incompréhensiblement, que l'homme, dorénavant préparé aux « inspirations » par de terribles « humiliations », pourra enfin retrouver, cachée au fond de ses semblables, la sainteté de l'image divine, seule capable de les rendre aimables, et qu'il pourra enfin poser les premières assises d'un ordre temporel qui ne sera pas un atroce mensonge.

La voix solennelle du souverain pontife a rappelé avec splendeur la nécessité d'un amour mutuel des hommes, qui doit devenir assez puissant pour passer par-dessus toutes les barrières des sociétés closes, des patries, des nations, des races et des langues. La première et la plus pernicieuse des erreurs signalées par l'encyclique Summi pontificatus, *«est, en effet, l'oubli de la loi de solidarité humaine et de charité, dictée et imposée aussi bien par la* communauté d'origine *et par l'*égalité de la nature raisonnable *chez tous les hommes, à quelque peuple qu'ils appartiennent, que par le* sacrifice rédempteur *offert par Jésus-Christ sur l'Autel de la Croix à son Père céleste en faveur de l'humanité pécheresse ». Ayant rapporté le passage où saint Paul annonce au monde grec que Dieu « a fait sortir d'une souche unique toute la descendance des hommes pour qu'elle peuplât la surface de la terre, fixant la durée de son existence et les limites de son habitat, et voulant que tous cherchent le Seigneur » (Act., XVII, 26), le pape ajoute : « Merveilleuse vision qui nous fait contempler le genre humain dans l'unité de son* origine *en Dieu ; dans l'unité de sa* nature, *composée pareillement chez tous d'un corps matériel et d'une âme spirituelle et immortelle ; dans l'unité de sa* fin immédiate *et de sa* mission, *dans le monde ; dans l'unité de son* habitation, *la terre, dont les ressources doivent en droit naturel soutenir la vie de tous ; dans l'unité de sa* fin surnaturelle, *Dieu même, à qui tous doivent tendre ; dans l'unité des* moyens *ordonnés à cette fin... ; dans l'unité de son* rachat, *opéré pour nous par le Christ, lequel a rétabli notre amitié originelle avec Dieu, en se faisant, dans sa sainte et très douloureuse passion, médiateur entre Dieu et les hommes : car, dit l'apôtre, il n'y a qu'un Dieu, et qu'un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus fait homme ».*

Fête de la présentation de la Vierge.

CHARLES JOURNET.

Le « Mégarée » de Maurice Druon

La mythologie grecque est un trésor où les poètes de tous les temps sont allés puiser leur inspiration, mais, suivant les siècles, le chemin qui conduisait à ce trésor fut plus ou moins fréquenté. Sans doute Andromaque où Phèdre sont incompréhensibles à qui ne connaît pas Euripide, mais on ne pourra pas dire que la période de 1918 à 1939, celle que l'on appelle déjà «l'entre-deux guerres», se soit inspirée de l'antiquité. Il y a Giraudoux, dira-t-on, mais cet auteur, qui donne aux boulevardiers l'illusion de penser, est le plus éloigné qui soit de la pensée grecque. Il n'a pas su voir la suprême logique de ces mythes anciens, la solidité de leur ossature, et que, s'il est permis de changer quelques détails, il importe que l'*esprit* du mythe soit respecté, ce qu'Horace déjà avait affirmé en son *Art Poétique*. Or, voilà ce dont Giraudoux ne s'est guère préoccupé dans ses pièces inspirées, pense-t-il, de l'antiquité, *Amphithryon 38*, *Electre* ou *La guerre de Troie n'aura pas lieu*. Pour ne prendre qu'un exemple, il n'est guère de scène plus fine et plus gracieuse dans toute l'Iliade que celle qui nous montre les vieillards de Troie, sur la Porte Scées, voyant s'approcher Hélène et échangeant entre eux leurs réflexions. Sans doute ces vieillards admirent la beauté de cette femme, « merveilleusement semblable aux dieux immortels », mais ils n'ont qu'une pensée: qu'elle s'en aille, qu'elle retourne chez elle, qu'elle cesse d'être le malheur de Troie. Hélène — elle le sait — est entourée de la malveillance générale. Sa beauté trop grande est un esclavage ; elle est l'incarnation du désir, de la folie qu'il éveille ; si un seul instant, la protection d'Aphrodite l'abandonnait, si, pour une minute, Grecs et Troyens se réveillaient du songe néfaste, de l'illusion qu'Aphrodite a jeté sur eux comme un voile chatoyant, ces peuples ennemis s'uniraient pour déchirer celle qui fut cause de la mort de tant de guerriers, des larmes de tant de mères. Or, dans sa *Guerre de Troie n'aura*

pas lieu, Giraudoux déformant la pensée d'Homère, a composé deux scènes (Acte I, 4-5) d'une singulière vulgarité, où il nous montre les vieillards de Troie, congestionnés, courant du haut en bas des murailles de Troie pour mieux acclamer Hélène.

Ainsi donc la période 1918-1939, qui prend déjà le caractère d'une période déterminée dans l'histoire littéraire, n'aura laissé aucune œuvre inspirée de l'antiquité qui soit digne de mémoire. Mais la terrible épreuve par laquelle vient de passer la France aura certainement pour résultat le réveil des énergies, l'affirmation nouvelle que l'art n'a de sens et de but que s'il sert à mieux préciser ces vérités religieuses et morales « qui ne sont ni d'aujourd'hui ni d'hier », pour parler avec l'Antigone de Sophocle, mais « vivent toujours ». Aristophane, du reste, dans ses *Grenouilles* l'avait déjà dit. S'il faut admirer un poète, avait-il affirmé, c'est pour son talent et les avertissements qu'il donne, « parce qu'il rend dans la cité les hommes meilleurs ».

Nous savons bien qu'à défendre un tel point de vue, on se fait accuser, dans certains milieux, de « conformisme » et de « moralisme », accusation qu'on lance facilement à la tête de ceux qui ne proclament pas, comme du haut d'un minaret, que la « franchise », la « sincérité » sont les uniques dieux et qu'André Gide est leur prophète ; mais si les événements de la France actuelle sont incapables d'ouvrir les yeux, quelle souffrance plus forte pourra les ouvrir ? Cependant les premiers signes d'un changement sont là et voilà pourquoi il nous paraît qu'il convient de signaler une œuvre nouvelle, fruit de l'épreuve de la France, œuvre grande, œuvre profonde, œuvre d'un jeune homme de vingt-quatre ans, d'un de ces « cadets de Saumurs » qui sauvèrent l'honneur de la France en 1940, le *Mégarée* de Maurice Druon.

* * *

Il n'est guère de tâche plus intéressante pour un philologue, lorsqu'il se trouve en présence d'une tragédie moderne inspirée de l'antiquité, que de rechercher les sources antiques de cette œuvre, de voir à quel point elles ont été comprises ou modifiées. Or, *Mégarée* sort tout entier d'une scène assez schématique des *Phéniciennes* d'Euripide : la ville de Thèbes est assiégée par les Sept chefs. Le vieux devin Tirésias apprend à Créon qu'une seule chose peut

sauver sa patrie: il faut que son propre fils, qu'Euripide appelle Ménécée, tandis qu'Echyle le nomme Mégarée, accepte de se sacrifier volontairement pour le salut de sa patrie. L'épreuve est trop forte pour l'âme de Créon, il pousse son fils à s'enfuir pour sauver sa vie; celui-ci feint d'accepter, mais, demeuré seul, il annonce au chœur que le destin d'un lâche ne lui sourit pas, qu'il accepte au contraire de mourir pour que vive sa ville. Scène brève, — moins de 200 vers — scène schématique dans Euripide, d'où Maurice Druon a tiré une pièce qui montre chez ce tout jeune homme une étonnante observation psychologique, un sens averti du théâtre. Comme cette tragédie est encore inédite — nous en devons la communication à l'obligeance de Radio Suisse romande qui l'a diffusée le 29 septembre 1942 — nous nous permettrons d'en reproduire les passages les plus caractéristiques.

* * *

Le jour se lève sur la ville de Thèbes. C'est le jour du grand combat qui décidera de son destin. Tirésias, le vieux devin, étendu sur sa couche, songe. Il est aveugle, mais parce que ses yeux de chair sont fermés, son âme est ouverte aux véritables réalités, aux réalités de l'âme, il sait ce que cette journée va représenter pour tous de douleurs et de sang, car Tirésias, le devin, a reçu des dieux ce bien suprême, le « don de sympathie », apanage des âmes nobles; il souffre des souffrances des autres, il aime, il comprend. Or, il est un être, à Thèbes, qu'il chérit entre tous parce qu'il est le fils de son âme, le jeune Mégarée. Il aime sa jeunesse sa spontanéité, sa soif d'héroïsme, il est seul à comprendre ce que contient de trésors ce cœur encore vierge. En ce bref monologue de Tirésias Druon a créé toute l'atmosphère de la pièce, celle même des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle, l'atmosphère de tension d'une ville au au moment de la lutte suprême qui doit décider de son destin, l'instant où les énergies se tendent, les muscles se bandent pour résister à l'assaut dont dépendra la vie même de la cité. Mais voici qu'apparaît Eurydice, la mère de Mégarée dont Druon, avec une étonnante psychologie, a dessiné le portrait. Eurydice est ce qu'en terme médical on appelle une « persécutée ». Elle adore son fils de toutes ses entrailles de mère, mais ne le comprend pas. Elle est venue pour l'embrasser avant son départ pour le combat. Mégarée,

lui, est le jeune enthousiaste qui rêve d'héroïsme. Sa psychologie s'apparente à celle de Néoptolème dans le *Philoctète* de Sophocle, même spontanéité, même fraîcheur, même instinctif dégoût de la laideur et du mensonge. En venant voir Tirésias il songe aux étoiles filantes qu'il a aperçues pendant la nuit.

MÉGARÉE

Quels soleils ont tué les étoiles filantes ? Pourtant elles me semblent à moi si vivantes... Quand je les vois passer, pour les remercier d'avoir croisé ma route et pour les consoler aussi d'être si brèves, je leur invente ainsi qu'on parle en rêve, je leur invente un nom dans le temps de leur durée. Les enfants ont un nom qui meurent à trois jours pourquoi donc les étoiles...

EURYDICE

Je suis là Mégarée...

MÉGARÉE

Oh ! pardon, mère, c'est vous que je venais chercher.

EURYDICE

On ne le dirait guère...

MÉGARÉE

Mais je vous jure...

EURYDICE

Tu venais pour me voir et tu ne m'as pas vue.

MÉGARÉE

Mère, je pars bientôt et je voulais vous embrasser.

EURYDICE

C'est parce que tu pars que tu viens m'embrasser. Ainsi, il ne faut rien moins que la guerre pour que j'obtienne enfin un baiser de mon fils. Car voici quatre mois, tu entends, Tirésias, que pas un seul matin...

MÉGARÉE

Car voici quatre mois que pas un seul matin on ne vous voit levée.

EURYDICE

Ah ! Comme vous m'en voulez tous de ne pas pouvoir me faire souffrir dès l'aube. Apprends que si je dors ou je feins de dormir à l'heure où vous sortez...

TIRÉSIAS

Je crains fort, Eurydice, si tu continues à lui parler ainsi, qu'il ne parte aujourd'hui sans t'avoir embrassée plus que les autres jours.

Sous une forme très simple, c'est le conflit, hélas ! si fréquent entre parents et enfants, que René-Louis Piachaud, lui aussi, a exprimé dans son douloureux « A ma mère » des *Poèmes paternels*. Eurydice aime son fils pourtant d'un amour passionné, aveugle, maladroit. Elle est jalouse d'Ismène, fille d'Œdipe, car elle sent que Mégarée est épris de cette jeune fille.

EURYDICE

Elle est fausse, elle me hait ! Elle porte dans sa chair le malheur de sa race ! Elle est née d'un lit fangeux et c'est cela que Mégarée veut épouser ? Mais elle devrait avoir fui le palais comme Antigone ou on devrait l'en avoir chassée. Ah ! je voudrais savoir ce qui a vraiment pu t'attirer en elle.

TIRÉSIAS

Est-ce que ce ne serait pas tout simplement l'amour ?

EURYDICE

L'amour ! Mais sait-on seulement si l'on aime à cet âge ?

C'est bien là l'instinctive jalousie de tant de mères qui empoisonne les jeunes ménages. « Vous m'avez volé l'amour de mon fils ! » Parole tragique que bien des jeunes femmes, parmi les plus nobles, ont dû entendre, parole qui décèle souvent une intime souffrance chez celles qui n'ont pas su comprendre la loi du sacrifice.

Eurydice s'en va, sans avoir embrassé son enfant. Tirésias et Mégarée demeurent seuls, et c'est un cri douloureux qui sort de la bouche du jeune homme:

Ah ! Tirésias, je n'ai que toi, ici, que toi ! Mon père me méprise et ma mère... tu viens de l'entendre... Elle ne m'aime pas. Je suis plus ton enfant que je ne suis le leur. Je n'ai que toi !

C'est une scène exquise que cet entretien entre Tirésias et celui qui est véritablement fils de son âme. Le vieux Sage explique au jeune homme comment il a acquis sa science:

C'est en devenant aveugle que je suis devenu devin... Mes yeux avaient été l'outil facile offert à ma paresse. Celui qui remue le sol avec une bêche ne sent plus la fraîcheur de la terre en ses mains. Il m'a fallu apprendre la couleur du ciel par la saveur de l'air et le chant des oiseaux, les vols criards, au matin, des corbeaux m'ont dit l'heure. Les ruisseaux en courant m'ont dit l'herbe du fond, et cessant de glisser sur les mensonges des visages, j'ai appris les destins en lisant dans les cœurs...

Mais voici qu'apparaît Etéocle, le roi de Thèbes et Tirésias congédie Mégarée, car c'est un entretien secret que désire le chef

de la cité. Etéocle est sombre, il pressent, il prévoit la défaite ; les Thébains ne veulent pas combattre ; ils sont mornes, sans élan, sans enthousiasme. Tirésias en donne la raison :

Ne t'attends pas, dit-il à Etéocle, qu'ils se battent bien seulement pour toi. Vivre sous ta loi ne vaut pas d'en mourir. Ils se battront pour leurs charrues, pour leur langage et pour leurs rues. Ils se battront pour le paysage de leur premier amour. Ils se battront pour l'air que l'on respire ici, pour le parfum de l'air pour la couleur de l'air thébain. Ces gens là se battront pour Thèbes !... Qu'ils sentent au contraire que tu ne fais qu'un avec Thèbes, que tu veux mourir pour leur conserver Thèbes, alors ils te défendront comme un emblème. Alors ils mettront en poudre les Argiens.

Le roi doit donc risquer comme les autres, s'il veut être suivi, car la guerre est une grande loterie où tout le monde perd.

Il faut que tu joues, comme eux, toute ta mise ; et alors, à vous tous, peut-être, gagnerez-vous ce seul lot, cette seule victoire qui échoit quelquefois aux peuples dans l'histoire : vivre le lendemain comme on vivait la veille.

Etéocle supplie Tirésias de lui donner un conseil, et reçoit cette réponse : pour sauver Thèbes il lui faut un héros, il faudrait que quelqu'un, ce matin, montrât aux Thébains qu'on peut mourir pour Thèbes.

Etéocle, âme vile, bien incapable de comprendre Tirésias, ricane : des morts il y en aura bien vite.

TIRÉSIAS

Ne crois pas cela. Tous les morts d'une bataille ne sont pas des héros. Ils le sont pour leur famille, comme consolation. Mais parmi ces héros, il y a des fuyards qui ont été frappés dans le dos, des imprudents qui se sont découverts, des maladroits qui ont glissé ; quant au reste, quelques-uns sont des braves et la plupart des malchanceux. Un véritable héros, sais-tu ce que c'est ?

ÉTÉOCLE

C'est un mort qui a de la chance.

TIRÉSIAS

Un héros, Etéocle, c'est un mort qui n'a pas été tué par hasard. C'est celui qui s'est jeté sous les roues d'un char pour en coincer l'essieu avec son bouclier : c'est celui qui s'est précipité dans le vide pour basculer une échelle avec sa charge d'assaillants ; c'est celui qui n'a pas pesé sa vie au moment de la donner, celui qui a tout oublié, le bonheur, la souffrance, la

douleur et la joie, qui a même oublié pourquoi il veut vaincre, qui ne sait plus qu'une chose: vaincre ! Et c'est avec cela que l'on gagne les guerres.

Pour galvaniser les énergies de Thèbes, pour donner aux Thébains la volonté de vaincre, il faut donc un héros:

Si nous trouvions, dit Tirésias, un homme pieux qui, désigné, consente à s'immoler pour attirer sur Thèbes la faveur des dieux.

Etéocle, nous l'avons vu, est une âme vile. La religion, pour lui, n'est qu'un instrument du pouvoir:

Ah ! je n'avais pas pensé aux dieux ! Tu les ferais servir ! Excellente, merveilleuse idée !

Mais voici qu'une idée jaillit en Tirésias. Cet être jeune, beau, connu, aimé, ce ne peut être que Mégarée. Cette idée, il la repousse de toute la force de son amour pour ce jeune homme, fils de son âme, enfant de son cœur. Mais Etéocle a compris. L'émoi du vieillard lui a ouvert les yeux:

Si tu avais un fils, je croirais que c'est lui. J'ai trouvé, c'est Mégarée.

Et c'est un dialogue serré entre ces deux hommes si dissemblables.

TIRÉSIAS

Mégarée ! Dire que j'ai veillé sur lui depuis mon enfance comme un paysan sur son champ. Je me souviens encore comme il écoutait les exploits de Thésée et d'Achille. Il s'étonnait que cette ville eût si peu de héros... Et ce serait pour toi...

ÉTÉOCLE

Tu connais Mégarée mieux que je ne le connais... si tu es sûr de lui.

TIRÉSIAS

Quel autre le ferait si lui ne le fait pas ? C'est le seul... Il pourrait accomplir d'encore plus grandes choses. Il pourrait vivre, aimer, chanter... Ils ne sont pas nombreux ceux qui savent vivre... Si j'avais pu savoir à quoi je le préparais... Ah ! Qu'un devin sait peu de choses !

ÉTÉOCLE

C'est bien, c'est décidé. *Nous prenons Mégarée.*

Ce choc des deux âmes nous paraît étrangement pathétique. D'une part, le vieux sage, l'être aimant, de l'autre, le politique retors, roublard, qui ne travaille que pour son pouvoir personnel.

Et les derniers mots de la scène éclairent ce contraste, le poignant contraste entre ceux qui ont une foi, qui ont la foi et ceux qui ne l'ont pas.

ÉTÉOCLE

Ah ! Quel énorme effet cela va produire sur l'armée ! Tirésias, tu m'as rendu le courage, tu m'as rendu la confiance.

TIRÉSIAS

Vous voyez, Sire. *Même sur vous* le héros agit déjà.

Et c'est sur ces paroles d'amertume, d'infinie tristesse que se termine le premier acte.

* * *

L'héroïsme, comme la noblesse, est chose rude, chose dure. Sans doute Mégarée, poussé par son enthousiasme acceptera bien vite de se sacrifier pour la ville, comme le lui demande Etéocle. L'exemple des héros d'autrefois Héraclès, Thésée, Achille l'anime, il sent que c'est lui qui a été désigné par le ciel pour cette grande tâche, cet immense privilège. Etéocle l'affirme, du reste : Tirésias a reçu un message des dieux qui ne peut s'appliquer qu'à Mégarée, car lui seul remplit les conditions de l'oracle, lui seul, par son sacrifice peut sauver Thèbes. Maurice Druon avec ce sens si fin des choses de l'âme qui le caractérise, a su discerner toute la distance qui sépare le choix, le projet de l'aride, du douloureux, du dur accomplissement. Sa pensée, sans qu'il s'en soit douté peut-être, mais les âmes hautes expriment les mêmes réalités profondes, a rejoint la pensée de Sophocle. Antigone, elle aussi, brûle d'enthousiasme à la pensée d'ensevelir son frère malgré les ordres de Créon, mais, au moment de mourir, songeant à tout ce qu'elle aurait pu avoir, à tout ce qu'elle ne connaîtra pas, l'amour, le mariage, la maternité, elle gémit, elle pleure [1]. Mégarée, lui aussi, avant de parvenir au sacrifice, devra traverser différentes « tentations ». Tout d'abord celles que nous appellerons les « tentations mineures ». Son père, tout d'abord, un des caractères les plus fortement dessinés de toute la tragédie. C'est un « réaliste » comme Etéocle, mais plus intelligent.

[1] Nous avons étudié cet aspect si particulier de l'héroïne de Sophocle dans notre article *La psychologie de l'Antigone de Sophocle.* Revue de Philologie, 1940, p. 25.

Le « coup du sacrifice », on le lui a déjà fait, il y a quarante ans, mais il n'a pas marché. La ville a été vaincue, puis victorieuse une autre fois. Maintenant Créon s'est entendu avec Polynice le chef des armées ennemies, il sera roi ce soir. Mais Mégarée se révolte, la patrie est pour lui autre chose que le pouvoir. Il sait à quoi conduisent la politique de l'égoïsme, de la facilité, la négation des valeurs spirituelles et prononce ces paroles terribles lorsqu'on les examine à la lumière des événements actuels:

Vous avez tous trahi trop de fois cette ville. A force de défaites que vous lui préparez, un jour viendra la défaite dont Thèbes ne se relèvera pas.

Mais Créon veut faire sentir à son fils ce qu'est la mort, la vraie mort, il le touche de son épée et Mégarée recule. Puis arrive Eurydice, la mère. Elle aussi cherche à empêcher son fils de se sacrifier pour son pays. Elle lui offre de l'or, ses bijoux, elle le presse de s'enfuir, de mener ailleurs une existence tranquille.

EURYDICE

Tu aimais les champs, les bêtes, les plantes. Tu auras tes chevaux, vingt chevaux pour toi seul. Tu auras de larges vergers d'oliviers, avec des vignes rousses qui s'enroulent à leurs troncs gris. Le matin tu iras visiter tes terres. Le soir tu me diras: « Voilà ce que j'ai fait ».

MÉGARÉE

Je ferai broyer l'olive luisante, je ferai saigner le beau raisin doré. Je me hâterai de vendre mon vieux cheval pour qu'il ne mange pas une avoine inutile. J'achèterai des esclaves maigres parce qu'ils coûtent moins cher... Je serai un bon maître qu'on respecte, et au bout de l'an je compterai l'argent de mes récoltes... Parlez ma mère, parlez encore. Cela me fortifie.

EURYDICE

Tu deviendras un homme important dans ton nouveau pays. Tu verras le voyageur qui passe s'arrêter à ta table bien servie. Il te fera de longs récits.

MÉGARÉE

Il me dira qu'il vient de Thèbes. Il n'est plus besoin, j'ai compris. Merci de m'avoir décrit le bonheur qui m'attend.

On le voit, Mégarée ne saurait accepter le bonheur sordide du petit bourgeois qui compte, accumule, il a soif d'autre chose. Mais, encore une fois, la route de l'héroïsme est dure et voici que Mégarée sent s'approcher le plus grand des périls: Ismène, sa fiancée, il passe alors par une véritable agonie.

MÉGARÉE

Au secours, Tirésias. Je suis sans force et sans clarté... A mon secours, j'étouffe. Je sens autour des murs cette armée ennemie pressée comme une corde. Le soleil s'est caché et Thèbes, avec son peuple grouillant dans les rues assombries, a le visage noir d'une femme étranglée. Et le peuple enferme la famille du roi, ma famille qui n'a plus que moi sur qui se refermer. J'étouffe... Ismène va venir et au milieu de tout cela je serai pris encore dans le nœud de ses bras.

Mais Tirésias, ne peut être d'aucun secours. Il est certaines routes où il faut savoir marcher seul, où rien d'humain ne peut venir à notre aide, où seul le dieu intérieur, l'enthousiasme, la foi peuvent encore servir de guide. Alors une seule lumière éclaire la route de l'homme, c'est, pour employer l'admirable parole de de Régnier

L'invisible étoile en lui-même apparue.

Tout au contraire, Tirésias, loin d'affirmer à Mégarée qu'il a bien reçu un message des dieux lui ordonnant de se sacrifier, lui apprendra la chose vraie: c'est lui-même, Tirésias, qui a poussé Mégarée à se sacrifier. Créon, donc, le rationaliste sceptique aurait raison ? Non, car Tirésias et Créon ne parlent pas la même langue.

Nous voici arrivés au point culminant du drame. Tirésias va montrer à Mégarée ce qu'est une cité, ce qu'est une patrie, et, disons-le, ce passage, écrit par un jeune homme de 24 ans, nous paraît parmi les plus belles choses que nous ayons lues depuis longtemps.

Tu vois la ville, tu crois la voir, ce n'est pas vrai... Moi, je connais chaque mur, chaque seuil, chaque tuile; je sais quand une pierre se descelle et je descends, alors, et je vais dire à qui la possède: « il faut la replacer »... Thèbes ce matin te paraît obscure !... Regarde ! Suis la vue qui part du palais; à un endroit elle s'étrécit, elle tourne, il y a là une borne et dessus un gueux est assis. Même le jour de la bataille je suis sûr qu'il y est. Il n'est pas vieux, il mendie. On dit de lui, c'est un mauvais sujet. Avant il vendait des filles. Mais avant encore, il était menuisier; il avait de beaux outils polis qui lui venaient de son père et comme on n'en fait plus. Il travaillait. Cet homme voulait un fils. Dix ans il l'attendit, priant sans cesse. Enfin, un jour, ce fils naquit. Et lui alla porter toutes les offrandes au temple de Vénus fécondante. Le soir l'enfant mourait et la femme aussi. Alors il prit les outils de son père, fit deux cercueils, un grand et un petit; puis il reposa ses outils et dit, je n'y toucherai plus... Et ce vieux que tu vois porta son bien

à son voisin qui n'avait pas d'argent et qui avait un fils. Va l'écouter maintenant; il injurie le roi et il maudit les dieux. Mais quand il passe devant la maison de son ami, et qu'il voit l'enfant tenir le maillet, il croit souffrir, il est heureux, c'est cela la ville.

Après ce premier exemple de sacrifice en vient un autre, celui de l'homme qui a sacrifié toute sa fortune pour que la ville puisse de nouveau avoir des chevaux, après une épidémie.

L'on vit cet homme puissant revenir à pied et revenir nu en tirant sa jument par la bride. Sans lui tu n'aurais jamais eu de monture; lui n'en a plus. On me demande pourquoi j'aime cet homme. Il est encore plus méchant qu'auparavant. Mais quand il entre dans son écurie vide, il ne le sait pas, mais il est heureux.

Et les exemples se succèdent, toujours avec le refrain « c'est cela la ville ». Ils montrent, tous, qu'une cité, une patrie ne se construit, n'existe, ne dure que par le sacrifice, meurt dès que disparaît l'esprit de sacrifice.

Mais pourquoi Tirésias révèle-t-il tout cela à Mégarée ? Parce qu'il veut que son sacrifice soit *libre*.

TIRÉSIAS

Pour la première fois je me suis trompé. Je te l'ai dit. Il y a une heure, je n'étais plus un sage: *je t'aimais trop*. J'ai voulu que mourir pour la ville te soit chose plus légère. J'ai voulu, toi aussi, t'aider avec les dieux. Je ne le devais pas. Tu es assez grand, assez noble, assez fort pour porter tout seul ton glaive. Je suis puni de ma tendresse; je paye mon mensonge, car je me ruine devant toi. Tu serais mort, j'en suis sûr, tu l'aurais fait; tu allais le faire, *mais comme un chien traqué*. Le peuple l'eût senti: on ne trompe pas l'instinct d'une ville: la mort qui la sert doit être triomphante. Avec mon mensonge, la tienne n'eût rien sauvé. Maintenant, tu sais, tu es libre: choisis.

Les paroles définitives ont été prononcées. Mégarée est mûr pour la suprême tentation, la rencontre avec sa fiancée, la rencontre avec Ismène. Celle-ci, croit pouvoir retenir Mégarée par son amour, mais, mal conseillée par Eurydice, elle commet la suprême maladresse, elle offre son corps. Or, pour toute nature véritablement élevée, l'amour réel, l'amour profond ne saurait être charnel. Platon l'a affirmé dans son *Phèdre*, Dante a aimé Béatrice comme nul homme jamais a aimé une femme. Gœthe, à la fin de son Faust, a proclamé la même éternelle vérité: « l'éternel féminin nous en-

traîne vers le haut ». Aussi Mégarée s'indigne-t-il et, en paroles d'un singulier réalisme, il montre à Ismène que, pour toute âme vraiment noble il n'existe qu'une espèce d'amour, cet amour que les âmes basses tournent en dérison sous le nom d'« amour platonique », cet amour qui a inspiré le plus bel idéal de l'Occident chrétien, l'idéal du chevalier combattant pour son Dieu, pour son roi, pour l'être qu'il vénère, qu'il aime sans en rien attendre, sans rien demander, satisfait, si, par ses actes, il acquiert son estime, si, par ses œuvres, il affirme, il précise l'idéal de noblesse de pureté que la « dame de ses pensées » porte au fond d'elle-même.

MÉGARÉE

Comment ? toi si belle ? Toi si pure ? En un moment où deux choses divines déchiraient mon cœur, l'amour et la ville, tu viens me proposer la chair ? Sais-tu ce que c'est ? Un jour, quand j'étais enfant, j'ai vu, au bord d'un champ, un homme qui était tombé sous sa charrue. Il gisait étendu sur le ventre, il était mort. Il avait un peu de sang caillé sur sa nuque et une mauvaise plaie en travers de sa cuisse. Il ne saignait plus. Et sais-tu ce qu'on voyait dans cette profondeur béante, ouverte comme par un couteau de boucher maladroit ? Une couche de graisse jaune qui commençait à fondre au soleil et puis, en dessous, de la viande brune, avec des filaments de nerfs déchiquetés, une viande en train de noircir, une viande qui commençait à sentir fort avec déjà des mouches qui bourdonnaient autour. Cela ressemblait plutôt à du cheval qu'à du bœuf. Voilà ce que c'est la chair. Et c'était pour cela que tu voulais me garder ? C'était pour faire frissonner ce mélange de graisse, de muscles et de cartilages ? Pour faire gémir cette misère humaine ? Alors, c'était cela vivre dans notre cœur ? aimer si peu, comme les autres hommes !

Ainsi l'amour charnel ne saurait être l'amour véritable. Druon éprouve pour lui le même mépris que le poète anglais Brownings pour cet amour qui unit les corps et qui n'est que « la joie banale d'apaiser la soif quotidienne de la vie avec ce que les hommes trouvent presque toujours » *(At the fire side)*.

Mégarée a compris. Rejetant derrière lui comme un vêtement usé tout ce qui pourrait le retenir, il marche au sacrifice volontaire, il meurt pour que vive sa ville, que vive sa patrie.

* * *

Alors, et c'est la scène finale, Tirésias apprend à Ismène que les dieux lui ont parlé, au moment même de son dernier entretien avec Mégarée, car

le jour est aussi mystérieux que le sommeil. Le peuple parfois entend mais il ne sait pas que ce sont les dieux.

Et ce dieu qui a parlé en Tirésias, Ismène le connaît.

TIRÉSIAS

Depuis que tu aimes Mégarée, ne sens-tu pas quelque chose en toi qui t'élève ? c'est là le Dieu.

ISMÈNE

L'amour ne veut pas qu'on meure.

TIRÉSIAS

L'amour n'est seulement qu'un de ses noms. Car tout ce qui est grand tout ce qui élève, c'est lui. Vois cette foule fervente qui hurlait tout à l'heure et maintenant se tait. *Ces hommes ont retrouvé le Dieu de la grandeur.* Ils croient le voir en Mégarée, *il est en eux.* C'est le même Dieu que ton amour. Il s'appelle tour à tour la foi et la beauté, il s'appelle le sacrifice, il s'appelle la gloire, il s'appelle la mort même, quand elle grandit.

Ismène verra de loin la mort de Mégarée, elle comprendra qu'il est mort en l'aimant et Tirésias prononcera les paroles finales qui donnent son sens à toute la tragédie:

Mégarée vient de vaincre à la huitième porte, celle par où les dieux entrent dans la cité.

* * *

Telle est cette œuvre grande, forte, belle, que son auteur a datée du 10 novembre 1941, qu'il a donc achevée après la défaite de la France, comme gage et comme promesse du relèvement de ce grand pays.

Sans doute, une âme chrétienne aura bien quelques réserves à faire. On ne saurait reprocher à l'auteur que Mégarée termine son existence par un suicide; Druon se trouvait en présence des mêmes difficultés que Villiers de l'Isle Adam dans son Axel, ce drame qui offre plus d'un point commun avec Mégarée. Il est bien évident que le suicide n'a, dans la tragédie de Maurice Druon qu'une valeur symbolique, car il était impossible de rendre scéniquement, d'une autre manière l'idée du sacrifice volontaire, absolu, total. L'auteur, du reste, était lié par le mythe même qu'il devait traiter. Il ne pouvait pas imaginer une fin différente de celle de l'épisode des *Phéniciennes* d'Euripide qui lui avait servi de point

de départ et nous avons relevé en commençant qu'un des grands mérites de ce Mégarée est la fidélité à l'*esprit* du mythe grec qu'il a traité.

On pourrait aussi objecter que la conception que Tirésias se fait de la divinité est singulièrement vague, mais enfin il est si rare, si rare à notre époque de découvrir une œuvre pure noble, belle, capable d'inspirer à tous le « sens de la grandeur », l'amour du pays, l'esprit de sacrifice, qu'il convenait de ne pas trop insister sur les réserves que l'on pourrait faire et relever au contraire que l'on est en présence d'une tragédie d'une exceptionnelle valeur et qui mérite certes d'être connue.

Georges MÉAUTIS.

UN MOT SUR DEUX ŒUVRES DRAMATIQUES

Nous renvoyons les lecteurs de la Comédie non divine, *qui figure dans ce cahier, à l'analyse profonde qu'en a présentée Adam Mickiewicz au Collège de France, et que nous avons transcrite, en l'accompagnant de remarques italiques dans le* Chant de la Pologne, *Nova et Vetera, 1940, pp. 220 à 255.*

Nous disions alors : « Mickiewicz s'indigne que le comte Henri bloque la cause du christianisme avec celle de la noblesse, qu'il la confonde avec les croisades et des cathédrales. Et il proteste avec véhémence contre ces identifications : « L'esprit chrétien, dit-il, laissait ces admirables créations sur son chemin « comme des jalons pour conduire les générations vers l'avenir. Mais est-il per- « mis de s'y enfermer ? ». Nous ajoutions : « Mais Krasinski lui aussi est du même avis. Il n'identifie pas le christianisme, qui triomphera de Pancrace, à la chrétienté médiévale qu'il nous montre en train de s'effondrer ».

En relisant, pour ce présent fascicule, la traduction intégrale de l'œuvre de Krasinski, la même impression s'est confirmée en nous. Si Krasinski laisse s'écrouler, sous les armées de Pancrace, la chrétienté médiévale, le château fort de la Sainte-Trinité et les armées du comte Henri, c'est, sans doute, chez lui l'effet d'une vue de génie ; mais c'est avant tout, et tout autant, nous voudrions le dire ici, l'effet d'une vue de sa foi catholique. L'Eglise catholique n'est liée à aucune des formes de son passé temporel, si légitimes qu'elles aient pu être.

A propos de la première scène de la troisième partie, que nous avons supprimée en nous appuyant sur l'autorité de Mickiewicz qui représente ici pour nous la conscience même de la vraie Pologne, de la seule Pologne que nous voulions aimer, — nous pourrions dire cependant, à la décharge de Krasinski, que son génie dramatique lui a fait mettre en scène non pas d'honnêtes Juifs, mais des marranes[1]. *Et ces derniers ne sont que les laquais des forces révolutionnaires. Ici encore, la vision du poète est au-dessus de toutes les interprétations grossières.*

Mais il nous a paru que dans la Comédie non divine *une voix manquait, laissant dans cette œuvre grandiose un trou béant. La voix du christianisme authentique, la voix du pur catholicisme, la sainte voix de l'Eglise qui est l'Epouse et le corps mystique du Sauveur Jésus, une, sainte, immortelle, catholique dans le temps et dans l'espace, libre et désolidarisée de toutes les institutions*

[1] Plus tard Wyspianski, dans les *Juges*, saura montrer à la fois ce qu'il y a de pire et de plus saint chez les Juifs.

closes et caduques qui tentent en vain de l'annexer. Il manque, à la Comédie non divine, *la voix que l'abbé Pierre fait entendre dans la scène III des Seconds Dziady de Mickiewicz, ou la voix si touchante de la prière d'Eve, à la scène IV.*

Ou plutôt cette voix ne s'inscrit qu'en négatif, par un silence qui nous oppresse, et par la double catastrophe attendue de la tragédie... Jusqu'au moment où le Christ de gloire fait paraître sur ces décombres sa présence victorieuse.

Cependant la pensée profonde de Krasinski est nette. Qui en douterait n'aurait qu'à relire la page où il oppose entre eux le Destin et la Providence. Le Destin, ce sont les circonstances de la vie et les courants formidables créés par les volontés humaines. Il est dur, cruel, inexorable. Il est long si nous parlons de la terre. Mais il n'est qu'une chaîne d'un moment si nous parlons de l'éternité. Il est soumis à une puissance supérieure. Il est la sombre mer de brouillards qui oppresse les poitrines de hommes. Mais voici « les rayons du soleil qui courent, çà et là, les arcs-en-ciel qui glissent sur le dos des nuées et travaillent de leurs ailes d'azur, d'argent et d'or, à balayer ces tristes vapeurs : c'est la Providence (Chant de la Pologne, *p. 222*).

* * *

Pour le Mégarée *de Maurice Druon, nous remercions M. Géorges Méautis d'avoir fait les réserves nécessaires.*

Il n'en est qu'une que nous aurions, peut-être, ajoutée. Sans doute le geste d'Ismène qui s'offre si brutalement à son fiancé en un tel moment est-il souverainement déplacé, et peut-il justifier, de la part de Mégarée, son invective violente contre la chair. Il reste que la riposte du jeune homme, outre qu'elle semble un peu facile, comporte une méconnaissance de la sainteté de l'union charnelle elle-même, telle qu'elle est comprise dans le mariage chrétien.

Ici se pose un autre problème. Nous ne croyons pas que la reprise d'un mythe de l'antiquité païenne soit interdite au poète chrétien : mais à condition que son inspiration soit assez puissante pour l'assimiler pleinement et lui faire chanter, en quelque sorte, un chant nouveau, où les valeurs chrétiennes de son âme trouvent librement à s'exprimer. Ainsi, au témoignage d'Arnaud, la Phèdre de Racine...

Le poète chrétien ne pourra jamais, ce serait un sacrilège contre lequel protesterait toute la foi de son cœur, transformer en mythes poétiques les saintes vérités de sa croyance : mais il lui reste la ressource de refondre les mythes antiques, et il peut s'emparer de tant d'immenses richesses du folklore des âges chrétiens.

CHARLES JOURNET.

Une 2me édition, à tirage limité, du Chant de la Pologne, est encore en vente au prix de 5 fr. chez les éditeurs de Nova et Vetera, à Fribourg.

La Comédie non divine[1]

« *Aux fautes, accumulées par les ancêtres, ils ont ajouté ce que les ancêtres n'ont pas connu — l'indécision et la crainte ; — il arriva ainsi qu'ils disparurent de la surface de la terre et un grand silence demeura après eux.* »

ANONYME.

« *To be or not to be, that is the question* ».

SHAKESPEARE (Hamlet).

DÉDIÉ A MARIE

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE

Les étoiles autour de ta tête, sous tes pieds les flots de la mer. Sur les flots de la mer, l'arc-en-ciel chasse devant toi, et sépare les brouillards. Tout ce que tu apprends est à toi, les rivages, les villes et les hommes t'appartiennent, le ciel est à toi, rien, dirait-on, ne pourrait égaler ta gloire.

⁂

Tu chantes pour des oreilles étrangères des délices innouïes, tu entrelaces les cœurs et tu les défais comme une couronne, c'est un jeu pour tes doigts ; tu arraches des larmes, tu les sèches par un sourire et de nouveau tu chasses pour un instant, le sourire des lèvres, pour un instant, pour quelques moments, quelquefois pour l'éternité. Mais qu'éprouves-tu toi-même ? Mais que crées-tu toi-même ? Que penses-tu ? Un courant de beauté passe en toi, mais tu n'es pas la beauté. Malheur à toi ! Malheur ! L'enfant qui pleure au sein de sa nourrice, la fleur des champs qui ignore son parfum a plus de mérite devant le Seigneur que toi.

---

[1] Traduit du polonais par Ladislas STRIYENSKI et Alexandre CINGRIA, d'après l'édition des œuvres de KRASINSKI dite : *Edition du Jubilé*, Tome III, Krakau, gehethner i Spolka ; Warszawa, gehethner i Wolff 1912. Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

Pour l'analyse de la *Comédie non divine*, on voudra bien se reporter au *Chant de la Pologne*, Nova et Vetera, 1940, pp. 220-255.

D'où as-tu surgi, vaine ombre qui révèles la lumière et qui ne la connais pas, qui ne l'as pas vue et ne la verras pas ? Qui t'a créé sous l'emprise de l'ironie ? Qui t'a donné cette vie si misérable, si trompeuse que par instant elle te permette de contrefaire l'ange avant de t'enfoncer dans la boue, avant de ramper comme un reptile et de suffoquer dans la vase. Qu'à toi et à la femme soit échu le même commencement.

Mais tu souffres aussi, quoique ta douleur ne crée rien, ne serve de rien. Le gémissement du dernier des misérables sera couvert par le son des trompettes célestes. Mais tes désespoirs et tes soupirs tombent en bas et Satan les ramasse, les ajoute, tout en joie, à ses mensonges et à ses illusions, et le Seigneur les reniera en son temps, comme elles l'ont renié.

Mais ce n'est pas de toi que je me plains, poésie, mère de la beauté et du salut. N'est malheureux que celui qui, en des mondes conçus et créés, en des mondes qui vont périr, est forcé pour toujours de sentir ta présence et de pressentir. Car ce n'est que ceux qui te sont voués et qui sont devenus les voix vivantes de ta gloire, que tu perds.

Mais béni soit l'homme en qui tu as pris demeure : ainsi que Dieu habite dans le monde, Dieu invisible, inouï, magnifique dans chacun de ses aspects, immense, Seigneur devant lequel les créatures s'inclinent et disent : « Le voilà ». Cet homme te portera comme une étoile sur son front, l'abîme du verbe ne le séparera pas de toi, il aimera son prochain et, parmi ses frères, il sera regardé comme un homme.

Mais celui qui ne te conservera pas, qui te trahira trop tôt et qui t'abandonnera pour les vains plaisirs des heures qui passent, tu lui jetteras quelques fleurs sur la tête et tu te détourneras de lui ; et lui, jouera avec ces fleurs fanées et tressera avec elles pendant toute sa vie une couronne funéraire.

Qu'à lui et à la femme soit échu le même commencement.

L'Ange Gardien • Paix aux hommes de bonne volonté. Qu'il soit béni entre toutes les créatures, celui qui possède les dons du cœur. Il peut encore faire son salut. Femme, toi qui es bonne et modeste, révèle-toi à lui. Et qu'un enfant naisse dans votre maison.

(Il s'envole.)

Le chœur des mauvais esprits • En route, en route, fantômes, volez vers lui ! Toi en avant, toi en tête, ombre de la concubine, morte hier, ranimée dans le brouillard et parée de fleurs, vierge, maîtresse du poète, en avant !

Et toi, en route, symbole de la gloire, vieil aigle empaillé, accessoire de l'enfer, descendu du perchoir où le chasseur t'a pendu cet automne, vole

et étends tes ailes sur la tête du poète, tes grandes ailes blanchies par le soleil.

Et qu'il sorte de nos caves ce tableau vermoulu de l'Eden, œuvre de Belzébuth. Nous en boucherons les trous et les couvrirons de vernis, et ensuite, que cette toile enchanteresse s'enroule à la manière d'un nuage et s'envole vers le poète, puis déroule-toi vite autour de lui, environne-le de rochers et d'eaux, tour à tour, nuit et jour. Nature, ô notre mère, prends entièrement le poète et enveloppe-le.

SCENE I

Un village, l'église. Au-dessus de l'église, l'Ange Gardien se balance.

L'ANGE • Si tu tiens ton serment pour l'éternité, tu deviendras mon frère devant le Père des cieux.

(L'ange disparaît).

L'intérieur de l'église. Témoins. Le prêtre (donnant la bénédiction). Le couple se lève. Le mari serre la main de sa femme et la confie à un de ses parents, tout le monde sort, il demeure seul dans l'église.

LE MARI • Je suis descendu aux noces terrestres, parce que j'ai trouvé celle qui réalise mon rêve, malédiction sur ma tête, si jamais je cesse de l'aimer.

II

Une chambre pleine de monde, un bal, musique, bougies, fleurs. La jeune mariée valse et, après quelques tours, rencontre son mari dans la foule et pose sa tête sur son épaule.

LE JEUNE MARIÉ • Que tu es belle, dans ta lassitude, les fleurs et les perles en désordre sur tes cheveux, ton visage enflammé de pudeur et de fatigue, tu seras mon chant pour toujours, pour toujours !

LA JEUNE MARIÉE • Je serai pour toi l'épouse fidèle, comme ma mère me l'a enseigné, comme mon cœur me le dit. Mais quelle foule ici, quelle foule et quel bruit !

LE JEUNE MARIÉ • Va danser encore une fois, moi je reste ici et je vais te regarder, comme j'ai regardé maintes fois en pensée les anges qui passaient.

LA JEUNE MARIÉE • J'y vais si tu le veux, mais je n'ai presque plus de forces.

LE JEUNE MARIÉ • Je t'en prie ma chérie.

(Danses et musiques.)

III

Nuit nuageuse. L'Esprit Mauvais,
sous forme d'une vierge volant.

Il n'y a pas longtemps que j'ai couru sur la terre à la même heure, maintenant les diables me chassent et m'obligent à contrefaire une sainte. *(Il survole le jardin.)* Détachez-vous, fleurs et volez vers mes cheveux. *(Il survole le cimetière.)* Fraîcheurs et charmes des vierges défuntes qui, répandues dans l'air voguent au-dessus des tombes, volez vers mes yeux. Cette vierge aux cheveux noirs s'est dissoute dans la mort; ombres de ses cheveux bouclés, accrochez-vous à mon front; sous cette dalle deux yeux bleus se sont éteints, à moi, à moi le feu qui y flambait. Derrière ces grilles cent cierges sont allumés, on a enterré aujourd'hui une princesse, robe de satin, blanche comme du lait, détache toi d'elle ! La robe vole à travers les grilles vers moi, en battant des ailes comme un oiseau, allons, en avant !

IV

Chambre à coucher. Une veilleuse sur la table jette une lumière pâle
sur le mari qui dort à côté de l'épouse.

LE MARI *(rêvant)* • D'où arrives-tu, toi que je n'ai plus vue, ni entendue depuis si longtemps, tes pieds ondulent comme de l'eau, comme deux vagues blanches, une paix sainte repose sur tes tempes, tout ce que j'ai rêvé et aimé est réuni en toi. *(Il se réveille.)* Où suis-je? Ah ! près de ma femme, c'est ma femme. *(Il la regarde.)* J'ai pensé que c'était elle qui avait réalisé mon rêve; cependant après un long intervalle, ce rêve est revenu et plus rien ne lui ressemble en toi. Tu es bonne et gentille, mais l'autre... Mon Dieu ! que vois-je ? Mais, je suis éveillé !

LA VIERGE • Tu m'as trahi.

(Elle disparaît.)

LE MARI • Maudite soit l'heure à laquelle j'ai épousé cette femme à qui j'ai sacrifié la bien-aimée de ma jeunesse, la pensée de toutes mes pensées. L'âme de mon âme.

L'ÉPOUSE *(se réveillant)* • Qu'y a-t-il ? Fait-il jour ? La voiture est-elle arrivée ? Ne devons-nous pas partir aujourd'hui pour faire des emplettes?

LE MARI • C'est pleine nuit, dors, dors donc profondément.

L'ÉPOUSE • Es-tu tombé malade subitement, mon aimé ? Je vais me lever. Je vais te donner de l'éther !

LE MARI • Endors-toi !

L'ÉPOUSE • Qu'as-tu mon aimé ? tu n'as pas ta voix habituelle et tes prunelles sont fiévreuses.

LE MARI *(se levant en sursaut)* • J'ai besoin d'air frais. Reste, pour l'amour de Dieu, ne me suis pas, je te le répète.

(Il sort.)

V

Jardin éclairé par la lune. Derrière une haie, l'église.

LE MARI • Depuis le jour de mes noces, j'ai dormi d'un sommeil de brute, du sommeil des voraces, du sommeil d'un ouvrier allemand, auprès de sa femme allemande; l'univers s'est comme endormi autour de moi à mon image. Qu'ai-je été voir ? mes parents, des docteurs, des marchands; pour la naissance de cet enfant, j'ai dû chercher une nourrice !

(Sonnent deux heures.)

A moi, mes anciens empires, peuplés, pleins de vie, cherchant à suivre ma pensée, à l'écoute de mes inspirations; jadis c'était le son de cette cloche nocturne qui formulait votre appel.

(Il va et vient en se tordant les mains.)

Mon Dieu ! Est-ce toi qui as consacré l'union de ces deux corps ? As-tu dit, toi-même: Rien ne peut la rompre ? alors même que les âmes se sentent repoussées et s'en vont chacune de son côté, laissant les deux corps comme deux cadavres ?

Tu es de nouveau à côté de moi, amie, prends-moi avec toi. Si tu n'es qu'une illusion, si tu n'es que ma propre invention, et si tu n'es que ma création qui se révèle maintenant à moi, que je devienne moi-même fantôme, brouillard et fumée, pour m'unir à toi.

LA VIERGE • Est-ce que tu me suivras chaque jour dès que j'arriverai?

LE MARI • Je t'appartiens à chaque instant.

LA VIERGE • Souviens-t'en donc.

LE MARI • Reste, ne t'évanouis pas comme un rêve. Si tu es la beauté des beautés, l'idée de toutes les idées, que ne dures-tu plus longtemps qu'un désir, qu'une pensée ? *(Dans la maison d'à côté, une fenêtre s'ouvre.)*

LA VOIX DE L'ÉPOUSE • Tu prendras froid dans la nuit, mon aimé; reviens mon amour, parce que je m'ennuie dans cette chambre vaste et sombre.

LE MARI • Oui, à l'instant.

...Le spectre a disparu, mais il a promis de revenir, alors je vous ferai mes adieux, jardin et maisonnette. Et à toi aussi, qui fus créée pour le jardinet et la maisonnette, mais pas pour moi.

LA MÊME VOIX • Aie pitié, il fait de plus en plus froid à l'approche du matin.

LE MARI • Et mon enfant ? Mon Dieu !

(Il sort.)

VI

Salon, deux bougies sur le piano, berceau avec l'enfant endormi dans un coin. Le mari, étendu sur une chaise, le visage caché dans les mains. L'épouse près du piano.

L'ÉPOUSE • J'ai vu le père Benjamin, il m'a promis de venir après-demain.

LE MARI • Je te remercie.

L'ÉPOUSE • J'ai envoyé dire au confiseur qu'il prépare beaucoup de gâteaux, il paraît que tu as invité beaucoup de monde pour le baptême, tu sais des gâteaux au chocolat avec le chiffre de Georges Stanislas.

LE MARI • Merci.

L'ÉPOUSE • Grâce à Dieu, enfin cette cérémonie sera accomplie, votre petit Georges sera un parfait chrétien. Bien qu'on l'ait ondoyé, il me semble toujours qu'il lui manque quelque chose. *(Elle s'approche du berceau.)* Dors, mon enfant. Rêves-tu déjà que tu as fait tomber ta couverture ? Voilà, reste ainsi, cher petit, mon bel enfant, dors !

LE MARI *(à part)* • L'air est si lourd, on étouffe, un orage s'approche. N'entendra-t-on pas bientôt la voix du tonnerre et ne sera-ce pas alors que mon cœur se brisera ?

(L'épouse marche, s'assied au piano, joue et s'interrompt, recommence à jouer et cesse de nouveau.)

L'ÉPOUSE • Aujourd'hui, hier, ah ! mon Dieu, voilà une semaine entière et déjà trois semaines, un mois, que tu ne m'as pas adressé une seule parole, et tout le monde que je rencontre me dit que je maigris, que j'ai mauvaise mine.

LE MARI *(à part)* • L'heure est là, rien ne peut l'écarter. *(A haute voix)* Mais je pense au contraire que tu as très bonne mine.

L'ÉPOUSE • Cela t'est indifférent, car tu ne me regardes plus, tu te détournes dès que j'arrive et tu couvres tes yeux quand je suis près de toi; hier, je suis allée me confesser; j'ai repassé tous mes péchés et je ne crois pas t'avoir fait d'offense.

LE MARI • Tu ne m'as pas offensé.

L'ÉPOUSE • Mon Dieu, mon Dieu !

LE MARI • Je dois t'aimer, je le sens.

L'ÉPOUSE • Tu m'as achevée avec ce seul mot: je dois. Ah ! tu ferais mieux de te lever et de dire: je ne t'aime pas ! du moins je saurais tout, tout. *(Elle se lève brusquement et prend l'enfant dans le berceau.)* Ne l'abandonne pas, je m'offre seule à ta colère, aime mon enfant, mon enfant, Henri.

(Elle s'agenouille.)

LE MARI *(la relevant)* • Ce que j'ai dit n'a pas d'importance, je passe souvent par de mauvaises phases, des ennuis me travaillent.

L'ÉPOUSE • Je ne te demande qu'une parole, qu'une promesse, dis que tu l'aimeras toujours.

LE MARI • Et lui et toi, tu peux le croire *(Il la baise sur le front, elle l'embrasse, on entend le tonnerre, suivi d'une musique de plus en plus sauvage.)*

L'ÉPOUSE • Qu'est-ce que c'est ? *(Elle serre l'enfant contre sa poitrine, la musique s'arrête.)*

(La vierge entre.)

LA VIERGE • O mon bien aimé, je t'apporte ma bénédiction et des délices, suis-moi, ô mon bien aimé, rejette les chaînes terrestres qui t'entravent. En moi tu trouveras un monde nouveau ; sans fin, sans nuit. Je suis à toi.

L'ÉPOUSE • Sainte Vierge, sauvez-moi, ce spectre pâle comme un mort, les yeux éteints et la voix comme le craquement d'un corbillard.

LE MARI • Ton front est lumineux, tes cheveux sont entrelacés de fleurs, ô bien aimée.

L'ÉPOUSE • Un linceul en haillons retombe sur ses épaules.

LE MARI • Une lumière t'entoure, entendre encore une fois ta voix et puis mourir !

LA VIERGE • Celle qui te retient n'est qu'une illusion, sa vie est périssable, son amour est pareil à une feuille qui se meurt parmi des milliers d'autres desséchées, mais moi je ne passerai pas.

L'ÉPOUSE • Henri, Henri, protège-moi, ne m'abandonne-pas, je sens le soufre et l'odeur de la tombe.

LE MARI *(à sa femme)* • Femme faite d'argile et de boue, ne sois pas jalouse, ne calomnie pas, ne blasphème pas. Vois-tu ? tu fus la première pensée de Dieu, mais tu as suivi le conseil du serpent et voilà ce que tu es.

L'ÉPOUSE • Je ne te laisserai pas partir.

LE MARI *(à la vierge)* • O bien aimée ! je quitte mon foyer et je te suis.

(Il sort.)

L'ÉPOUSE • Henri, Henri ! *(Elle s'évanouit et tombe avec son enfant. Second coup de tonnerre.)*

VII

Le baptême, les invités, le Révérend Père Benjamin, le parrain, la marraine, la nourrice avec l'enfant ; de côté sur un sopha repose la comtesse ; dans le fond un domestique.

LE PREMIER INVITÉ *(à voix basse)* • C'est étonnant ; où est donc le comte ?

LE SECOND INVITÉ. Il est resté quelque part à causer, ou il écrit peut-être.

LE PREMIER INVITÉ. Et Madame est pâle, elle a certainement mal dormi, elle n'a adressé la parole à personne.

LE TROISIÈME INVITÉ. Ce baptême me rappelle ces bals où l'amphitryon, après avoir perdu aux cartes la veille, reçoit ses invités avec la politesse du désespoir.

LE QUATRIÈME INVITÉ. J'étais avec une belle princesse que j'ai abandonnée pour venir ici, et voilà, je m'attendais à un déjeuner opulent, au lieu de cela ce sont, comme disent les Saintes Ecritures, des pleurs et des grincements de dents.

LE PÈRE BENJAMIN. Georges Stanislas, acceptes-tu le saint baptême?

LE PARRAIN ET LA MARRAINE. J'accepte.

UN DES INVITÉS. Regardez, elle s'est levée et marche comme dans un rêve.

LE SECOND INVITÉ. Elle a étendu les bras devant elle et s'approche de son fils en chancelant.

LE TROISIÈME INVITÉ. Que dites-vous ? offrons-lui le bras, autrement elle va s'évanouir.

LE PÈRE BENJAMIN. Georges Stanislas, renonces-tu à Satan et à son orgueil ?

LE PARRAIN ET LA MARRAINE. J'y renonce.

UN DES INVITÉS. Chut ! écoutez !

L'ÉPOUSE *(posant les mains sur la tête de l'enfant)*. Où est ton père, Georges ?

LE PÈRE BENJAMIN. N'interrompez pas la cérémonie, je vous en prie.

L'ÉPOUSE. Je te bénis, Georges, je te bénis, mon enfant, sois poète, afin que ton père puisse t'aimer, alors il pardonnera à ta mère.

LA MARRAINE. Mais voyons, Marie !

L'ÉPOUSE. Tu seras digne de ton père et tu lui plairas ! Alors il pardonnera à ta mère.

LE PÈRE BENJAMIN. Madame la comtesse, pour l'amour de Dieu !

L'ÉPOUSE. Je te maudis si tu ne deviens pas poète.

(Elle s'évanouit, les domestiques l'emportent.)

LES INVITÉS. Quelque chose d'extraordinaire est survenu dans cette maison, sortons, sortons !

(Entre temps la cérémonie prend fin, on remet l'enfant en pleurs dans son berceau.)

LE PARRAIN *(devant le berceau)* • Georges Stanislas, tout à l'heure, tu es devenu chrétien et tu es entré dans la société humaine ; plus tard tu deviendras un des membres de la cité et, avec l'aide de tes parents et la grâce de Dieu, un dignitaire de haut rang ; rappelle-toi qu'il faut aimer sa patrie et qu'il est même beau de mourir pour elle.

VIII

Un beau paysage, collines, forêts, au loin les montagnes.

LE MARI • Voilà ce que j'ai désiré, voilà ce qui fut l'objet de mes prières pendant de longues années. J'ai laissé derrière moi le monde des hommes, que chaque fourmi se promène là-bas et s'amuse avec son brin de paille, et quand elle le lâchera, qu'elle saute de colère et meure de chagrin.

LA VOIX DE LA VIERGE • Ici, par ici.

(Elle passe.)

Le paysage change, apparaissent des montagnes et des abîmes au-dessus de la mer, d'épais brouillards à l'entour, orage dans le ciel.

LE MARI • Je ne la trouve plus, les parfuums de la matinée se sont envolés, le temps s'est obscurci soudainement ; je suis sur ce sommet, l'abîme au-dessous de moi et les vents font un bruit perçant.

LA VOIX DE LA VIERGE *(au loin)* • A moi, à moi, bien aimé !

LE MARI • Comme elle est loin, jamais je ne pourrai sauter cet abîme.

UNE VOIX *(tout près)* • Où sont tes ailes ?

LE MARI • Esprit du mal, tu te moques de moi et je te méprise.

SECONDE VOIX • Sur les flancs de la montagne, ta grande âme qui devait survoler le ciel d'un jet, agonise, et, malheureuse, elle supplie tes pieds de ne plus avancer, ah ! grande âme, grand cœur !

LE MARI • Montrez-vous donc, prenez un corps que je puisse enlacer, fléchir et faire tomber. Que jamais je ne l'atteigne, ma bien aimée, si vous pensez que je vous crains !

LA VIERGE *(de l'autre côté de l'abîme)* • Attache-toi à ma main et prends ton vol !

LE MARI • Que deviens-tu ? les fleurs se détachent de tes tempes et tombent par terre, et dès qu'elles touchent la terre, elles glissent comme des lézards et rampent comme des vipères !

LA VIERGE • Mon bien aimé !

LE MARI • Par Dieu ! le vent a arraché la robe de tes épaules et l'a déchirée en lambeaux.

LA VIERGE • Pourquoi hésites-tu ?

LE MARI • La pluie tombe de ses cheveux, des os nus lui sortent du corps !

LA VIERGE • Tu as promis, tu as juré !

LE MARI • L'éclair lui a rongé les prunelles !

LE CHŒUR DES MAUVAIS ESPRITS • Retourne aux enfers, la vieille, tu as séduit un homme de grand cœur, un orgueilleux, l'admiration et des hommes et de lui-même. Homme de grand cœur, tu peux la suivre, ta bien aimée !

LE MARI • Mon Dieu, me damneriez-vous parce que j'ai cru que votre beauté surpassait la beauté qu'on trouve sur la terre, parce que je l'ai recherchée et que j'ai souffert à cause d'elle ; et parce que je deviens le jouet des démons ?

L'ESPRIT MALIN • Ecoutez, frères ! écoutez.

LE MARI • La dernière heure approche, l'orage tourne en tourbillons noirs, la mer pénètre les rochers et avance sur moi, une force invisible me pousse de plus en plus loin, de plus en plus près, une foule est montée sur mes épaules et me pousse vers l'abîme.

L'ESPRIT MALIN • Réjouissez-vous, frères, réjouissez-vous !

LE MARI • Il est vain de lutter, le délice de l'abîme m'emporte, le vertige est dans mon âme, Dieu ! c'est la victoire de ton ennemi !

L'ANGE GARDIEN *(au-dessus de la mer)* • Paix à vous, flots, apaisez-vous. A cet instant même l'eau sainte coule sur la tête de ton enfant.
Retourne à la maison et ne pèche plus.
Retourne à la maison et aime ton enfant !

IX

Le salon avec le piano, le mari entre, un domestique avec une bougie le suit.

LE MARI • Où est Madame ?

LE DOMESTIQUE • Madame est souffrante.

LE MARI • Je suis allé dans la chambre, elle est vide.

LE DOMESTIQUE • C'est que Madame n'est pas ici, monseigneur !

LE MARI • Alors où ?

LE DOMESTIQUE • On l'a emmenée hier.

LE MARI • Où ?

LE DOMESTIQUE • A l'asile des fous.

(Il se sauve.)

LE MARI • Ecoute Marie, tu me joues peut-être, tu t'es cachée quelque part pour me punir ? Parle, je t'en prie, Marie, Mariette ! Non, personne ne répond. Jean ! Catherine ! toute la maison est devenue sourde et muette.

Celle à qui j'ai juré fidélité et promis le bonheur, je l'ai moi-même jetée, et déjà en ce monde, parmi les damnés. Tout ce à quoi j'ai touché, je l'ai détruit, et pour finir je me détruirai moi-même. Est-ce pour cela que l'enfer m'a lâché ? est-ce pour que je fasse régner plus longtemps encore son image sur la terre ?

Sur quel oreiller posera-t-elle aujourd'hui la tête ? Quels bruits l'entourent-ils cette nuit ? Le hurlement et le chant des fous ! Je la vois. Elle baisse le front, ce front qui portait des pensées toujours calmes, accueillantes, avenantes, et toute la bonté qui dirigeait sa pensée, elle l'envoie dans des espaces inconnus, peut-être même à ma recherche ; et elle erre, la pauvre, et pleure.

UNE VOIX QUELQUE PART • Tu composes un drame !

LE MARI • Ah ! voilà mon démon qui se fait entendre. *(Il marche vite vers la porte et pousse les battants.)* Qu'on selle le tartare ! Mon manteau et mes pistolets !

X

L'asile d'aliénés, une région montagneuse, autour de l'asile un jardin.

LA FEMME DU DOCTEUR *(avec un trousseau de clefs, près de la porte)* • Vous êtes un parent de la comtesse ?

LE MARI • Je suis un ami de son mari, il m'a envoyé ici.

LA FEMME DU DOCTEUR • Vous savez, Monsieur, il n'y a pas beaucoup d'espoir à son sujet. Mon mari est parti, il vous l'aurait expliqué mieux que moi. On l'a amenée avant-hier, elle était en convulsion. Quelle chaleur ! *(Elle s'essuie le visage.)* Nous avons beaucoup de malades, mais aucun n'est si gravement atteint qu'elle. Imaginez-vous, Monsieur, que cet établissement nous a coûté deux cent mille florins. Regardez, Monsieur, quelle vue sur les montagnes ! Mais je vois, Monsieur, que vous êtes très impatient. Mais dites, Monsieur, n'est-il pas vrai que les Jacobins ont enlevé son mari dans la nuit ? Est-ce donc vrai, Monsieur ?

XI

Chambre, fenêtre avec une grille, quelques chaises, un lit, la comtesse est couchée sur un canapé.

LE MARI *(entre)* • Je veux être seul avec elle.

VOIX DERRIÈRE LA PORTE • Mon mari serait bien fâché si...

LE MARI. Mais laissez-moi tranquille, Madame *(Il referme la porte et s'approche de sa femme.)*

UNE VOIX D'EN HAUT[1]. Vous avez enchaîné Dieu. L'un est déjà mort sur la croix ! Moi, second Dieu, je suis aussi devant les bourreaux !

UNE VOIX D'EN BAS. A l'échafaud, les têtes des rois et des seigneurs ! par moi commence la liberté du peuple !

UNE VOIX A GAUCHE. Une comète brille déjà au ciel, le jour du jugement atroce approche !

LE MARI. Me reconnais-tu, Marie ?

L'ÉPOUSE. Je t'ai juré fidélité jusqu'à la tombe.

LE MARI. Viens, donne-moi ton bras, nous sortirons.

L'ÉPOUSE. Je ne peux pas me lever, l'âme a quitté mon corps et est entrée dans ma tête.

LE MARI. Permets que je t'emporte.

L'ÉPOUSE. Laisse-moi encore quelques instants et je deviendrai digne de toi.

LE MARI. Comment ?

L'ÉPOUSE. J'ai prié pendant trois nuits, et Dieu a exaucé mes prières.

LE MARI. Je ne te comprends pas.

L'ÉPOUSE. Depuis que je t'ai perdu, un changement s'est opéré en moi. J'ai répété « Mon Dieu », j'ai frappé ma poitrine, j'ai serré un cierge contre ma poitrine, et j'ai fait pénitence, j'ai dit: « Envoie-moi l'esprit de poésie », et le troisième jour je suis devenue poète !

LE MARI. Marie !

L'ÉPOUSE. Tu ne me mépriseras plus, Henri. Je suis remplie d'inspiration, tu ne me quitteras plus pendant les soirées.

LE MARI. Jamais, jamais !

L'ÉPOUSE. Regarde-moi. Ne suis-je pas ton égale ? Je suis en état de tout concevoir, dire, jouer, chanter. La mer, les étoiles, l'orage, la bataille. Oui, les étoiles, l'orage, la mer. Ah ! il m'est échappé encore... la bataille. Il faut que tu m'emmènes à la guerre, je verrai une bataille, et j'en donnerai le récit. Cadavres, linceul, flot, rosée, cercueil.

Je me plonge dans l'infini
Battant des ailes, je chasse
Comme un oiseau l'azur
Et dans mon vol, évanouie
Je sombre dans le noir néant.

LE MARI. Malédiction, malédiction !

[1] Les voix des fous.

L'ÉPOUSE *(l'enlace et lui baise la bouche)* • Henri, mon Henri, que je suis heureuse !

UNE VOIX D'EN BAS • J'ai tué trois rois de ma propre main, il en reste encore dix ; et cent prêtres qui chantaient la messe !

UNE VOIX A GAUCHE • Le soleil a perdu le tiers de son éclat, les étoiles commencent à trébucher sur leur route, hélas, hélas !

LE MARI • Le jour de mon jugement approche.

L'ÉPOUSE • Que ton front s'éclaircisse, car tu m'attristes de nouveau. Que te manque-t-il encore ? Tu sais, je vais te confier encore une chose.

LE MARI • Dis, et je ferai tout.

L'ÉPOUSE • Le prêtre lui a donné comme premier prénom : poète. Les autres, tu les connais : Georges Stanislas. C'est moi qui ai fait cela, je l'ai béni et j'ai ajouté une malédiction, il sera poète ! Ah, comme je t'aime, Henri !

UNE VOIX D'EN HAUT • Pardonne-leur, père, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font !

L'ÉPOUSE • Il souffre d'une folie étrange, n'est-ce pas ?

LE MARI • Oui, très étrange.

L'ÉPOUSE • Il ne sait pas ce qu'il dit, mais moi je dirai ce qui arriverait si Dieu était atteint de folie. *(Elle lui prend la main.)* Tous les mondes volent en haut, en bas, chaque homme, chaque ver crie : « Je suis Dieu », et à chaque instant ils meurent, l'un après l'autre. Les comètes s'éteignent et les soleils aussi. Le Christ ne nous sauvera plus. Il a pris sa Croix de ses deux mains et l'a jetée dans l'abîme. Entends-tu comment cette Croix, l'espérance de millions d'êtres, se brise contre les étoiles, se fend, éclate, s'envole en morceaux, tout en bas, encore plus bas, et de tous ces débris, il demeure une grande poussière. La très Sainte Vierge Mère seule prie encore, et les étoiles, ses servantes, ne l'ont pas encore abandonnée, mais Elle, Elle s'en ira aussi, vers là où se dirige tout l'Univers.

LE MARI • Marie, ne viendras-tu pas voir, peut-être, ton fils ?

L'ÉPOUSE • Je lui ai attaché des ailes, je l'ai envoyé à travers le monde pour qu'il puisse s'abreuver de tout ce qui est beau et de tout ce qui est terrible. Il reviendra un jour et il sera ta joie. Ah !

LE MARI • Te sens-tu mal ?

L'ÉPOUSE • Quelqu'un a suspendu une lampe dans ma tête, et cette lampe se balance, c'est une sensation insupportable.

LE MARI • Marie, ma chérie, tranquillise-toi. Reviens à toi, comme autrefois.

L'ÉPOUSE • Lorsqu'on devient poète, ce n'est pas pour vivre longtemps.

LE MARI • Au secours, au secours !

(Des femmes et la femme du docteur arrivent en hâte.)

LA FEMME DU DOCTEUR • Des pilules, des poudres ! Non, rien de ce genre, plutôt un remède liquide. Marguerite, cours à la pharmacie ! Mais c'est vous-mêmes, Monsieur, qui en êtes la cause. Mon mari va me gronder.

L'ÉPOUSE • Adieu, Henri.

LA FEMME DU DOCTEUR • C'est Monsieur le comte en personne !

LE MARI • Marie, Marie !

(Il la prend dans ses bras.)

L'ÉPOUSE • Je suis bien, car je meurs auprès de toi.

(Elle baisse la tête.)

LA FEMME DU DOCTEUR • Comme elle est rouge ! le sang lui est monté au cerveau.

LE MARI • Mais il ne lui arrivera rien, n'est-ce pas ?

(Le docteur entre et s'approche du canapé.)

LE DOCTEUR • Rien ne peut lui arriver, elle est morte.

SECONDE PARTIE

PROLOGUE

Pourquoi, ô mon enfant, ne voltiges-tu pas sur ton bâton, pourquoi ne joues-tu pas avec ta poupée, ne massacres-tu pas les mouches, n'empales-tu pas les papillons, ne te roules-tu pas dans l'herbe, ne voles-tu pas des friandises, n'arroses-tu pas de tes larmes toutes les lettres de l'alphabet de A jusqu'à Z ? Roi des mouches et des papillons, tu es l'ami de polichinelle ; tu es un petit diable et pourquoi ressembles-tu tant à un petit ange ? Que veulent dire ces yeux baissés, ils sont pourtant si vifs, si pleins de souvenirs, bien que tu n'aies vécu que quelques printemps ? Pourquoi, ayant l'air de rêver, appuies-tu ton front sur tes petites mains blanches ? tes tempes sont chargées de pensées comme une fleur lourde de rosée.

⁂

Lorsque tu rougis, ton visage flambe comme une rose à cent pétales ; et, tes boucles rejetées en arrière, tu lances un regard jusqu'au ciel, dis-moi, qu'entends-tu, que vois-tu, avec qui parles-tu ? Sur ton front surgissent des rides pareilles aux fils menus détachés d'un écheveau invisible ; dans tes yeux brille une étincelle que personne ne comprend ; alors, ta nourrice t'appelle en pleurant et pense que tu ne l'aimes plus ; tes amis et tes parents

t'appellent et pensent que tu ne les reconnais plus ; ton père seul ne dit rien et te fixe d'un regard sombre jusqu'à ce qu'une larme lui monte aux yeux.

Le médecin qui a tâté ton pouls en a compté les battements et il a dit que tu étais nerveux. Ton parrain t'a apporté des gâteaux, t'a donné une tape sur l'épaule et a prédit que tu serais citoyen d'un grand peuple. Le pédagogue s'est approché de toi, il a examiné ton crâne et il a déclaré que tu possédais un don pour les sciences positives.

Le pauvre, auquel tu as jeté un sou en passant, t'a promis une belle femme sur la terre et une couronne dans les cieux. Le militaire s'est approché brusquement de toi, t'a enlevé dans ses bras, t'a hissé en l'air et a crié: « Tu seras colonel ! » La tzigane a lu longtemps dans ta main gauche, puis dans la droite; n'ayant rien pu déchiffrer, elle s'éloigna en gémissant et n'a jamais voulu accepter un écu. Le magnétiseur étendit ses mains vers tes yeux, il décrivit des cercles avec ses longs doigts autour de ton visage, puis prit peur, sentant que lui-même s'endormait.

Le prêtre, lorsqu'il te préparait à la première communion, voulait s'agenouiller devant toi comme devant une sainte image. Le peintre, qu'on fit venir, te vit lorsque tu étais en colère et frappais du pied; il te dessina en petit démon et te plaça parmi les damnés dans un tableau qu'il fit du Jugement dernier.

Cependant tu grandis et embellis, tu n'as pas la fraîcheur des enfants, du lait et des fraises; mais ton teint reflète les pensées étranges et inconcevables qui viennent vers toi apparemment d'un autre monde, et malgré que tu aies souvent les yeux éteints, les joues pâles, la poitrine courbée, ceux qui te voient s'arrêtent et disent: « Qu'il est joli cet enfant ! » Si une fleur appelée à se faner possédait une âme de feu et était inspirée par un souffle du ciel, si chacune de ses feuilles qui se penchent vers la terre distillait une pensée angélique en place de rosée, cette fleur serait ton image, ô mon enfant. Peut-être a-t-il existé des fleurs ainsi, avant la chute d'Adam.

I

Un cimetière. Le mari et Georges se tiennent auprès d'une tombe ornée de pinacles et de colonnes gothiques.

LE MARI • Enlève ton chapeau, mon enfant, et prie pour l'âme de ta mère.

GEORGES • Je vous salue, Vierge Marie, pleine de grâce divine, Reine des cieux, maîtresse de tout ce qui fleurit sur la terre, dans les champs, au bord des ruisseaux...

LE MARI • Pourquoi changer les mots dans ta prière ? Prie donc comme on te l'a appris, pour l'âme de ta mère, qui, il y a dix ans, à la même heure, mourait.

GEORGES • Je vous salue, Vierge Marie, pleine de grâce divine, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les anges, qui arrachent un arc-en-ciel de leurs ailes chaque fois que Vous passez et le jettent à vos pieds, comme des flots...

LE MARI • Georges !

GEORGES • Mais papa, ces paroles s'imposent à mon esprit, et elles me font si mal dans la tête que je suis forcé de les prononcer.

LE MARI • Lève-toi, une prière de ce genre ne peut s'élever jusqu'à Dieu ! Ne te souviens-tu pas de ta mère ? Ne peux-tu donc pas l'aimer ?

GEORGES • Je vois souvent maman.

LE MARI • Mais où donc, mon petit ?

GEORGES • En rêve, ou plutôt pas tout à fait en rêve: ainsi lorsque je m'endors, par exemple, hier.

LE MARI • Mais que dis-tu, mon enfant ?

GEORGES • Elle était très pâle et amaigrie.

LE MARI • T'a-t-elle dit quelque chose ?

GEORGES • Il m'a semblé qu'elle se promenait dans un espace obscur, grand et large; elle était elle-même toute blanche et me disait:

J'erre partout, je pénètre partout
Jusqu'aux limites des mondes
Où chantent les anges.
Je cueille pour toi, mon enfant,
Des essaims de formes,
Des pensées,
L'inspiration.

Chez les esprits majeurs,
Et les esprits mineurs,
Les nuances et les couleurs,
Les sons et les rayons,
Je les cueille pour toi,
Pour que tu deviennes pareil
Aux êtres célestes
Et que ton père puisse
T'aimer
Mon petit.

LE MARI *(s'appuyant sur une des colonnes du tombeau)* • Marie, veux-tu donc perdre ton propre enfant ? Veux-tu m'infliger deux morts ? Mais, que dis-je ? Elle est quelque part au ciel, calme et tranquille, comme elle le fut au temps de sa vie terrestre; ce pauvre garçonnet rêve.

GEORGES • J'entends encore sa voix maintenant, mais je ne la vois pas.

LE MARI • Où donc ? de quel côté ?

GEORGES • C'est comme si cela venait du côté de ces deux mélèzes sur lesquels tombe la lumière du couchant.

J'abreuverai ta bouche
De sons et de puissance ;
J'ornerai ton front
D'un ruban de clarté,
Et mon amour maternel
Réveillera en toi
Tout ce que les hommes sur terre, les anges au ciel,
Ont appelé beauté,
Afin que ton père puisse t'aimer, mon fils.

LE MARI • Est-il possible que les dernières pensées d'un mourant accompagnent l'âme, même si elle va au ciel ? Un esprit peut-il être bienheureux et saint, s'il est en même temps en proie à la folie ?

GEORGES • La voix de maman devient plus faible, elle s'éteint presque derrière le mur de l'ossuaire, là-bas, là-bas, elle répète encore : *Que ton père puisse t'aimer, mon fils.*

LE MARI • Dieu, aie pitié de notre enfant, que tu as voué, semble-t-il, dans ta colère, à la folie et à une mort précoce. Seigneur, n'arrache pas la raison à tes propres créatures, n'abandonne pas les temples que tu as construits pour toi-même, jette un regard sur mes supplices et ne livre pas ce petit ange à l'enfer. A moi, tu m'as au moins donné la force de supporter l'accablement des pensées, des passions et des sentiments pressés en foule dans mon cœur ; et à lui ? tu lui as donné un corps pareil à une toile d'araignée, que la moins pesante des grandes pensées va rompre. O Seigneur Dieu, ô mon Dieu ! Depuis dix ans, je n'ai pas eu un jour de tranquillité. Tu m'as envoyé des gens en foule pour me féliciter de mon bonheur ; ils m'enviaient et me comblaient de souhaits, tu m'as envoyé une grêle de souffrances, d'illusions, de pressentiments et de rêves. Ta grâce a touché mon esprit, elle n'a pas touché mon cœur, permets-moi donc d'aimer mon enfant dans la paix et que la paix règne enfin entre le Créateur et sa créature !

Fais le signe de la croix, mon fils, et viens avec moi. Que le repos éternel lui soit accordé !

(Ils sortent.)

II

Une promenade publique, dames et cavaliers, le philosophe, le mari.

LE PHILOSOPHE • ...Et je le répète, j'ai la conviction irréfutable que le temps de l'affranchissement de la femme et des nègres est proche.

LE MARI • Vous avez raison.

LE PHILOSOPHE • ...et que le temps approche aussi d'un grand changement dans la société humaine et ceci tant au point de vue de l'espèce qu'au point de vue du genre, d'où je déduis que la renaissance de l'espèce humaine procédera par le sang et par la destruction des formes anciennes de la société.

LE MARI • C'est ainsi que vous voyez les choses ?

LE PHILOSOPHE • Et notre globe semble se raidir ou se pencher sur son axe, mu par des révolutions subites.

LE MARI • Vous voyez cet arbre vermoulu ?

LE PHILOSOPHE • Avec des feuilles jaunes sur les branches du bas.

LE MARI • C'est cela même, qu'en pensez vous ? combien d'années lui donnez-vous à vivre encore ?

LE PHILOSOPHE • Est-ce que je sais, moi. Une année, deux ans !

LE MARI • Or quelques feuilles fraîches ont poussé encore aujourd'hui, quoique les racines pourrissent de plus en plus.

LE PHILOSOPHE • Eh bien ?

LE MARI • Rien, seulement cet arbre va tomber et il deviendra charbon et cendre, parce que son bois ne pourra même pas servir au menuisier.

LE PHILOSOPHE • Mais il ne s'agit pas de cela !

LE MARI • Mais c'est quand même ton image et celle de tes contemporains, celle de ton temps et de tes théories.

(Ils sortent en marchant.)

III

Une gorge dans les montagnes.

LE MARI • J'ai travaillé bien des années à connaître la fin de toute connaissance, les plaisirs et les pensées, et j'ai découvert dans mon cœur le vide du tombeau. Je connais par leur nom tous mes sentiments, mais en moi il n'y a plus ni désir, ni foi, ni amour. Je vois, seuls, quelques présages errer dans ce désert : mon fils sera aveugle, la société dans laquelle j'ai vécu va se dissoudre ; et moi je souffre autant que Dieu est heureux, seul en moi-même, seul pour moi-même.

LA VOIX DE L'ANGE GARDIEN • Aime donc les malades, les affamés, les désespérés, ton prochain, ton pauvre prochain et tu obtiendras ton salut.

LE MARI • Qui parle ainsi ?

MÉPHISTO *(passant)* • Je te salue profondément, j'aime parfois arrêter les voyageurs au moyen d'un don que m'a accordé la nature, car je suis ventriloque.

LE MARI *(levant sa main vers son chapeau)* • J'ai vu quelque part ce visage sur une eau-forte.

MÉPHISTO *(à part)* • Le Comte a bonne mémoire *(à haute voix)* Loué soit...

LE MARI • Pour l'Eternité...

MÉPHISTO *(rentrant entre les rochers)* • Toi et ta sottise.

LE MARI • Pauvre enfant, à cause des fautes de son père, à cause de la folie de sa mère, le voilà voué à la cécité éternelle. Infirme, sans passion, tu vis seulement en te nourrissant de rêves, ombre d'un ange qui passe, projetée sur la terre et errant sans rien signifier.

Mais quel est ce grand aigle, qui vient de s'élever là où cet homme a disparu ?

L'AIGLE • Je te salue ! Salut à toi !

LE MARI • Il vole vers moi, tout noir, le sifflement de ses ailes est comme le sifflement de cent balles dans la bataille.

L'AIGLE • Combats pour l'honneur et la puissance de tes ancêtres avec leur sabre.

LE MARI • Il a étendu ses ailes sur moi, il suce mes prunelles avec le regard d'un serpent... ah ! je te comprends.

L'AIGLE • Ne cède, ne cède jamais, et tes ignobles ennemis seront réduits en poussière.

LE MARI • Adieu, je te dis adieu, parmi les rochers où tu disparais. Qu'importe, erreur ou vérité, victoire ou défaite, j'aurai foi en toi, messager de gloire. Temps du passé, venez à mon aide, et si l'esprit qui vous animait est rentré dans le sein de Dieu, qu'il s'en arrache pour m'envahir, qu'il soit pour moi pensée, force et action ! *(Il s'aperçoit qu'une vipère s'est accrochée à lui, et l'arrache.)* Va-t-en, vil reptil ! je t'ai rejetée au loin et aucun regret ne s'attache à toi dans la nature: de même tous mes ennemis rouleront dans l'abîme sans laisser de regrets, aucune gloire ne demeurera en leur mémoire, aucun de ces nuages qui voguent ne se retournera pour jeter un regard en arrière sur ces fils de la terre, qui en foule vont succomber tous ensemble.

Eux d'abord, et après, moi.

Azur infini, tu enveloppes la terre, la terre est comme un nourrisson qui gémit et pleure, mais toi tu ne trembles pas, tu ne l'écoutes pas, tu vogues vers ton infini !

O nature, ô ma mère, adieu, je vais me transformer en homme pour combattre mes frères.

IV

Une chambre, le mari, le docteur, Georges.

LE MARI • Ils n'ont rien pu faire, mon dernier espoir est en vous.

LE DOCTEUR • C'est un grand honneur pour moi.

LE MARI *(à Georges)* • Veux-tu dire à Monsieur ce que tu ressens ?

GEORGES • Je ne te reconnais plus, papa; ni ce monsieur non plus. Des étincelles et des fils noirs volent devant mes yeux et il en sort quelque chose comme un serpent très mince, puis un nuage jaune se forme, ce nuage s'élève et tombe, un arc-en-ciel jaillit. Et rien de tout cela ne me fait souffrir.

LE DOCTEUR • Mettez-vous dans l'ombre, Monsieur Georges, quel âge avez-vous ?

(Il le regarde dans les yeux.)

LE MARI • Il a quatorze ans accomplis.

LE DOCTEUR • Maintenant, tournez-vous vers la fenêtre !

LE MARI • Eh bien ?

LE DOCTEUR • Les paupières sont magnifiques, très bien, le blanc de l'œil est très pur, les veines sont en bon ordre, les muscles sont sains. *(A Georges).* Ne vous inquiétez pas, votre santé sera aussi bonne que la mienne. *(Au mari.)* Aucun espoir, observez vous-même les pupilles, Monsieur le Comte, elles sont insensibles à la lumière, c'est l'affaiblissement complet du nerf optique.

GEORGES • Tout, tout est comme du brouillard.

LE MARI • Oui. C'est vrai, elle est élargie, grise, sans vie.

GEORGES • Quand je baisse les paupières, je vois davantage que lorsque j'ai les yeux ouverts.

LE DOCTEUR • La pensée a détruit le corps, on peut craindre aussi la catalepsie.

LE MARI • *(Il emmène le docteur de côté.)* Tout ce que vous demanderez, la moitié de ma fortune.

LE DOCTEUR • La désorganisation est contraire à la réorganisation. *(Il prend son canne et sa chapeau.)* Je demeure votre très humble serviteur, Monsieur le Comte, je dois partir. Une cliente m'attend pour l'opération de la cataracte.

LE MARI • Ayez pitié de nous, docteur, ne nous quittez pas encore.

LE DOCTEUR • Cela vous intéresserait-il de savoir le nom de la maladie ?

LE MARI • N'y a-t-il aucun espoir ? vraiment aucun ?

LE DOCTEUR • Elle s'apelle en grec « *amaurosis* ».

(Il sort.)

LE MARI • *(Pressant son fils sur son cœur.)* Mais vois-tu encore ?

GEORGES • J'entends ta voix, père.

LE MARI • Regarde la fenêtre, c'est le soleil, le beau temps.

GEORGES • Une foule de figures tournent entre mes yeux et les paupières, je vois des visages déjà vus, des lieux déjà connus, les pages des livres que j'ai lus.

LE MARI • Tu vois ça encore ?

GEORGES • Oui, avec les yeux de l'âme, les autres sont éteints.

LE MARI *(se jette à genoux, un moment de silence)* • Devant qui me suis-je agenouillé ? à qui dois-je me plaindre du malheur de mon enfant ? *(Il se lève.)* Taisons-nous plutôt, gardons plutôt le silence, Dieu se rit des prières et Satan des malédictions.

UNE VOIX QUELQUE PART • Ton fils est poète, que veux-tu de plus ?

V

Un vestibule, le docteur, le parrain.

LE PARRAIN • Sûrement, c'est un grand malheur que d'être aveugle.

LE DOCTEUR • Et c'est extraordinaire à son âge.

LE PARRAIN • Il eut toujours une complexion faible. Et sa mère est morte un peu... comme...

LE DOCTEUR • Comment ?

LE PARRAIN • Un peu comme cela, vous comprenez, détraquée.

(Le mari entre.)

LE MARI • Je m'excuse de vous avoir appelé à cette heure si tardive, mais mon pauvre fils se réveille toujours vers minuit, il se lève et parle en rêve, suivez-moi, je vous prie.

LE DOCTEUR: Allons, je suis très curieux de voir ce phénomène.

VI

Une chambre à coucher, la nourrice, quelques parents, le parrain, le docteur, le mari.

UN PARENT • Silence.

UN SECOND PARENT • Il s'est réveillé et il ne nous entend pas.

LE DOCTEUR • Ne dites rien, s'il vous plaît, messieurs.

LE PARRAIN • C'est une chose extraordinaire.

GEORGES • Mon Dieu, mon Dieu !

LE PARENT • Comme il marche lentement.

SECOND PARENT • Vous voyez comme il tient les bras croisés sur la poitrine.

TROISIÈME PARENT • Il ne cligne même pas des paupières, il tient sa bouche presque close, sa voix s'échappe quand même, longuement et avec un timbre strident.

LE SERVITEUR • Jésus de Nazareth !

GEORGES • Partez ténèbres, je suis né fils de la lumière et du chant. Que voulez-vous, que me demandez-vous ?

Je ne me soumettrai pas à votre volonté, bien que ma vue se soit envolée avec le vent et qu'elle coure quelque part dans l'espace. Mais elle reviendra un jour, elle sera enrichie par les rayons des étoiles, elle transformera mes yeux en feu.

LE PARRAIN • Il dit n'importe quoi, comme sa défunte mère. C'est une image surprenante d'elle.

LE DOCTEUR • Je suis d'accord avec ce que vous dites.

LA NOURRICE • Notre-Dame de Czestochowa, enlève-moi mes yeux et donne les lui !

GEORGES • Mère, je t'en prie, mère, envoie-moi maintenant des images et des pensées, afin que je puisse vivre intérieurement, afin que je puisse créer en moi un autre monde qui vaille celui que j'ai perdu.

UN DES PARENTS *(à l'autre)* • Que penser ? Un conseil de famille s'impose.

SECOND PARENT • Attends, silence !

GEORGES • Tu ne me réponds pas, mère ? Ne m'abandonne pas !

LE DOCTEUR *(Au mari)* • C'est mon devoir de vous dire la vérité.

LE PARRAIN • Oui c'est un devoir, et c'est une vertu pour les médecins, docteur !

LE DOCTEUR • Votre fils est atteint d'aliénation, combinée avec une sensibilité nerveuse extraordinaire, ce qui donne quelquefois... pour ainsi dire... un état où la veille et le rêve sont mêlés simultanément... pareil à celui que nous venons de rencontrer ici-même. Evidemment.

LE MARI *(à part)* • Mon Dieu, vous le voyez, ils voudraient m'expliquer vos jugements.

LE DOCTEUR • Je voudrais une plume et de l'encre, *cera di laurei*, deux grains, et puis....

LE MARI • Vous trouverez tout ce qu'il faut dans l'autre chambre, docteur, que tout le monde sorte, je vous en prie.

Des voix entremêlées se font entendre : Bonne nuit, bonne nuit, à demain.

GEORGES *(se réveillant)* • Ils me souhaitent une bonne nuit, dites une longue nuit, peut-être éternelle, mais pas une bonne nuit, pas une heureuse nuit.

LE MARI • Appuie-toi sur mon bras, je te reconduirai à ton lit.

GEORGES • Père, que veut dire tout cela ?

LE MARI • Couvre-toi bien et endors-toi tranquillement, parce que le docteur dit que tu recouvreras la vue.

GEORGES • Comme je suis mal, des voix ont interrompu mon sommeil.

(Il s'endort.)

LE MARI • Que ma bénédiction repose sur toi, je ne peux te donner rien de plus, ni bonheur, ni lumière, ni gloire, et l'heure approche où je serai obligé de combattre, d'agir, aidé par quelques-uns contre une foule. Que deviendras-tu tout seul, au milieu de cent abîmes, aveugle, sans force, enfant et poète tout ensemble, pauvre chanteur sans personne pour t'écouter, vivant hors de terre en son âme, ton corps enchaîné à la terre, ô mon fils, pauvre ange, le plus pauvre des anges.

LA NOURRICE *(à la porte)* • Le docteur vous fait appeler, Monsieur.

LE MARI • Reste auprès du petit, ma bonne Catherine.

(Il sort.)

TROISIÈME PARTIE

PROLOGUE

Qu'on entonne le chant ! Qu'on entonne le chant ! Qui commencera ? Qui terminera ? Donnez-moi le passé, tout armé d'acier, aux panaches flottants. J'évoquerai les tours gothiques devant vos yeux, je déploierai sur vos têtes les ombres des saintes cathédrales. Mais c'est plus qu'il nous faut, car toutes ces choses ne reviendront plus jamais.

⁂

Toi, qui que tu sois, dis-moi donc ce que tu crois. Il est plus facile de se donner la mort que d'inventer une foi nouvelle et de la faire vivre en soi. Honte, honte à vous tous, petits et grands ! En dépit de vous-mêmes, en dépit de votre médiocrité et de votre misère, créatures sans cœurs et sans cervelles, le monde avance vers ses fins, emportant tout avec lui, vous jetant d'un lieu à l'autre et vous repoussant. Le monde tourne

comme un rouleau et les couples disparaissent, surgissent, puis tombent derechef en glissant ; car il y a beaucoup de sang, du sang partout, beaucoup de sang, je vous le dis en vérité.

⁂

Vois-tu ces foules qui assiègent les portes de la cité ! plantées au milieu des collines et des peupliers, des tentes sont dressées, soutenues par des pieux et des troncs d'arbres, de longues planches sont couvertes de viandes et de boissons. La coupe vole de mains en mains, et dès qu'elle s'approche d'une bouche, on entend une voix, une menace, un serment ou une malédiction. Elle vole, tourne, revient, danse toujours pleine, elle résonne et brille parmi des milliers d'hommes. Vive le calice de l'ivresse et de la consolation !

⁂

Voyez comme ils attendent impatiemment, ils murmurent et s'apprêtent à hurler, tous sont des êtres misérables, aux fronts fatigués, les cheveux en désordre... en haillons, le visage desséché, les mains ridées par le travail ; les uns portent des fourches, les autres agitent des marteaux et des rabots. ...Vois ce grand garçon qui tient la tête baissée, et cet autre qui brandit une baguette à fusil ; plus loin, de ce côté, sous ce saule, un gamin porte à sa bouche une cerise et dans sa main droite serre une longue alène. Et les femmes sont venues, elles aussi, les mères, les épouses, affamées et pauvres ; fanées avant l'heure comme eux et n'ayant plus trace de beauté. Sur leurs cheveux on voit la poussière de la grand'route, sur leurs corps des robes déchirées, dans leurs yeux quelque chose d'éteint et de morne ; elles sont une dérision pour qui le regarde. Mais bientôt, elles se ranimeront. La coupe vole de tout côté, circule partout. Vive le calice de l'ivresse et de la consolation !

⁂

Et maintenant c'est un grand bruissement qui surgit de l'assemblée. Est-ce de la joie ou du désespoir ? Qui donc au milieu de ces milliers de voix pourrait distinguer la nature du sentiment qui les agite. Et voilà qu'un homme arrive et monte sur une table et se hisse sur une chaise, il les domine, il leur parle. Sa voix est lente, tranchante, nette. Tu peux distinguer chaque parole et tu peux la comprendre. Ses mouvements lents et aisés accompagnent les mots, comme une musique accompagne un chant, son front est haut et large ; il n'a pas un cheveu sur la tête ; ils sont tous tombés chassés par la pensée ; la peau séchée s'est collée au crâne, aux joues, et, toute jaune, elle s'insère entre l'os et le muscle. Une barbe noire entoure son visage comme une couronne. Ses joues ne se colorent jamais, ne changent jamais. Ses yeux immobiles fixent ses auditeurs. Tu ne remarqueras jamais en lui un seul moment de doute ou de trouble ; et quand il élève le bras, l'allonge et le raidit au-dessus d'eux, les têtes se penchent et on dirait qu'ils vont

s'agenouiller devant sa bénédiction, bénédiction de son intelligence suprême, mais où le cœur n'entre pas. Du reste, à bas le cœur, à bas les superstitions ! Vivent les paroles de consolation qui sont celles du meurtre !

Il est à la fois le provocateur de leur rage et de leur amour; il est le maître de leur âme et de leur enthousiasme. Il leur promet du pain et de l'argent.

Les clameurs s'élèvent, s'étendent, éclatent de tous côtés. « Vive Pancrace ! du pain, du pain, du pain ! »

Mais aux pieds de l'orateur, un de ses amis s'appuie à la table. Est-ce un ami, un compagnon, ou bien peut-être un serviteur ?

⁂

Son œil oriental est ombragé de longs cils. Il a les épaules flasques, les jambes arquées; son corps débile s'incline d'un côté. Sur ses lèvres flotte quelque chose de sensuel et de malicieux; à ses doigts il porte des anneaux d'or. Lui aussi crie d'une voix enrouée « Vive Pancrace ! ». Mais l'orateur a tourné un instant son regard vers lui pour lui dire: « Citoyen marrane, passe-moi mon mouchoir ».

⁂

Et cependant les applaudissements et les cris continuent. « Du pain, du pain, du pain ! Mort aux seigneurs, mort aux marchands ! du pain, du pain ! »[1].

I

Une tente, des bouteilles et des coupes renversés.

PANCRACE • Il n'y a qu'un instant, ils étaient une cinquantaine qui s'amusaient ici en soulignant d'un « vivat » chacune de mes paroles. Y en avait-il un seul qui comprît le sens de mes pensées ? Un seul qui ait entrevu le chemin qu'il ouvrait avec ses cris ? Ah ! *Servile, imitatorum pecus !*

(Léonard et le marrane entrent.)

LÉONARD *(au marrane)* • Connais-tu le comte Henri ?

LE MARRANE • Je ne le connais que pour l'avoir vu et je ne me souviens de lui qu'en une seule occasion: il me croisa pendant la Fête-Dieu et me cria:

---

[1] Ici intervient une première scène de deux pages. Dans une hutte, éclairée de quelques lampes, un club de marranes, réunis autour d'un *Talmud*, conspirent dans le style des apocryphes et trop fameux *Protocoles des Sages de Sion*, pour abattre, dans le sang de la révolution, la Croix jusqu'ici soutenue par l'aristocratie. L'un de ces initiés, est au service de Léonard, le ministre de Pancrace. Nous supprimons, sans d'ailleurs qu'il en résulte d'inconvénient pour le déroulement de l'action, cette scène où la grande âme de Mickiewicz voyait un « délit national » contre la Pologne. Cf. *Le chant de la Pologne*, p. 254. On trouvera cette scène en appendice.

« Gare ! fais place ! » et il me toisa d'un de ces regards dont usent les seigneurs ; à cause de ce regard, au fond de mon cœur, je lui réserve la corde.

PANCRACE. Demain tu iras chez lui et tu lui diras que je voudrais le voir en secret, dans la nuit d'après-demain.

LE MARRANE. Combien d'hommes me donneras-tu ? car il serait imprudent d'aller seul.

PANCRACE. Tu te mettras en chemin tout seul : mon nom te servira de garde, et tu auras comme arrière-garde cette potence, sur laquelle vous avez pendu avant-hier le baron.

LE MARRANE. Oh !

PANCRACE. Tu lui diras que je viendrai chez lui après-demain à minuit.

LE MARRANE. Et s'il me fait enfermer et battre ?

PANCRACE. Tu seras martyre pour la liberté du peuple.

LE MARRANE. Tout, tout pour la liberté du peuple !

PANCRACE. Bonne nuit, citoyen.

(Le marrane sort.)

LÉONARD *(à Pancrace)*. A quoi bon ces délais, ces demi-mesures, ces négociations ? J'ai juré de t'admirer en tout et de t'obéir, parce que tu es le héros des extrêmes. Tu es comme l'aigle qui vole tout droit au but, comme l'homme qui joue sa dernière carte et, le faisant, se voue et lui et les siens au même péril.

PANCRACE. Tais-toi, enfant.

LÉONARD. Tous sont prêts, les marranes ont forgé les armes et tissé les cordes, les foules hurlent et demandent un signal ; donne-leur le mot d'ordre ; il s'envolera comme une étincelle, comme un éclair, il se chargera en flamme et traversera l'espace comme un coup de foudre.

PANCRACE. Le sang te monte à la tête, enfant. C'est de ton âge, tu ne sais pas combattre tes sentiments et tu appelles cela enthousiasme !

LÉONARD. Mais réfléchis à ce que tu fais donc. Les aristocrates, dans leur impuissance, se sont enfermés derrière les remparts de la Sainte-Trinité. Ils nous attendent comme le couperet de la guillotine. En avant, maître ! En avant sans délais et ils seront tous perdus !

PANCRACE. Qu'importe? leurs corps sont épuisés par la débauche, leur raison a sombré dans la paresse. Demain, après-demain, ils faudra qu'ils périssent.

LÉONARD. Que crains-tu ? qui te retient ?

PANCRACE. Personne, ma seule volonté.

LÉONARD. Dois-je lui prêter une foi aveugle ?

PANCRACE • Je te le dis en vérité, une foi aveugle.

LÉONARD • Tu nous trahis !

PANCRACE • Comme le refrain d'une chanson chacune de tes phrases se termine par « trahison ». Ne crie donc pas, car si on nous entendait...!

LÉONARD • Il n'y a pas d'espions ici; et puis quoi ?

PANCRACE • Rien, mais c'est cinq balles dans la peau pour avoir osé élever la voix d'un demi-ton en ma présence. ¡*(Il s'approche de lui.)* Allons, calme-toi, c'est mieux.

LÉONARD • Je me suis emporté, je l'avoue, mais je ne crains pas le châtiment. Si ma mort pouvait servir d'exemple et ajouter quelque chose à cette cause qui est la nôtre et qui est celle de la force et de l'austérité, donne donc un ordre.

PANCRACE • Toi qui es si vivant, si plein d'espoir, toi qui es le plus heureux des hommes ! je n'ai aucune envie de te tuer.

LÉONARD • Que dis-tu ?

PANCRACE • Réfléchis davantage, parle moins et tu comprendras un jour. As-tu envoyé quelqu'un chercher au dépôt ces deux mille cartouches ?

LÉONARD • J'y ai envoyé Dejec [1] avec un détachement.

PANCRACE • La collecte qu'ont faite les cordonniers a-t-elle été versée à la caisse ?

LÉONARD • Tous ont donné avec enthousiasme et dans la sincérité de leur cœur; ils ont recueilli cent mille florins.

PANCRACE • Je les inviterai demain à souper. As-tu des nouvelles du comte Henri ?

LÉONARD • Je méprise trop les seigneurs pour croire ce que l'on en dit, les races vers leur déclin n'ont pas d'énergie, elles ne doivent pas et ne peuvent pas en avoir.

PANCRACE • Il rassemble pourtant ses paysans et, plein de confiance en leur attachement, il s'apprête à partir au secours du château de la Sainte-Trinité.

LÉONARD • Qui pourra nous résister ? l'idée de notre siècle ne s'est-elle donc pas incarnée en nous ?

PANCRACE • Je veux le voir, le regarder dans les yeux, jusqu'au fond du cœur, et le gagner à nous.

LÉONARD • C'est un aristocrate acharné.

PANCRACE • Mais il est poète aussi. Maintenant laisse-moi seul.

---

[1] Prononcer Déietz.

LÉONARD • Citoyen, m'as-tu pardonné ?

PANCRACE • Va et endors-toi tranquille, car si je ne t'avais pas pardonné, tu dormirais déjà du sommeil éternel.

LÉONARD • Et demain, qu'adviendra-t-il ?

PANCRACE • Bonne nuit, enfant, et que de beaux rêves t'entourent.

(Léonard sort.)

PANCRACE • Holà ! Léonard !

LÉONARD *(rentrant)* • Citoyen chef ?

PANCRACE • Après-demain, dans la nuit, tu m'accompagneras chez le comte Henri.

LÉONARD • C'est entendu.

(Il sort.)

PANCRACE • Comment se fait-il que seul cet homme soit un obstacle pour moi, moi qui suis le chef de milliers d'hommes ? Ses forces sont minuscules à côté des miennes ; quelques centaines de paysans ont conçu une foi aveugle en ses paroles ; ils se sont attachés à lui avec l'amour d'un animal domestique. C'est une misère ! un zéro ! et pourquoi donc ai-je le désir de le voir et de le séduire ? Mon esprit aurait-il rencontré son égal ? Se serait-il arrêté un instant ? C'est le dernier obstacle dans ces plaines, il faut le détruire... Et alors ?... Ah ! ma pensée, pourquoi ne réussis-tu pas à me tromper comme tu trompes les autres ? Honte à toi, ne connais-tu donc pas ton but ? C'est toi la pensée maîtresse du peuple, c'est en toi que sont ramassées sa volonté et sa puissance, et ce qui serait pour les autres un crime, c'est pour toi une gloire, tu as donné une foi à des hommes insensibles, tu as créé un monde à ton image, ce monde nouveau vit autour de toi, et toi tu errerais et tu ne saurais pas qui tu es ? Non, non non ! Tu es sublime.

(Il se jette sur une chaise et rêve.)

II

Une forêt, des toiles sont pendues aux branches, au milieu de la forêt, une prairie avec une potence, des huttes, des tentes, des feux, des tonneaux, foule.

LE COMTE *(déguisé, en manteau noir, le bonnet phrygien sur la tête, entre, tenant le marrane par le bras)* • Souviens-toi de ce que je t'ai dit !

LE MARRANE *(tout bas)* • Monseigneur, je vous ferai faire le tour de tout ce qu'il y a à voir, je ne vous trahirai pas, parole d'honneur !

LE COMTE • Si tu clignes seulement l'œil, si tu lèves le doigt, je te brûle la cervelle, tu peux croire que si j'ai risqué ma vie, je ne tiens pas à la tienne.

LE MARRANE • Oh ! vous me pressez la main d'une étreinte de fer, que dois-je donc faire ?

LE COMTE • Continue à parler avec moi, comme si j'étais une de tes connaissances ou un ami venant d'arriver ici. Mais qu'est-ce que cette danse ?

LE MARRANE • C'est la danse des hommes libres.
(Des hommes et des femmes dansent autour de la potence en chantant :)

Du pain, de l'or et du bois
pour se chauffer en hiver !
Et des vacances en été !
Dieu ne nous a pas gracié
Hourrah !
Libérons-nous donc de Dieu,
de son service et des fers
où vous nous reteniez, seigneurs !
Hourah ! Hourrah !

LE COMTE *(s'adressant à une jeune fille)* • Quel plaisir de te voir si rose et si joyeuse.

LA JEUNE FILLE • Nous avons attendu ce jour depuis bien longtemps. Je lavais la vaiselle, je nettoyais les fourchettes, je n'ai jamais entendu une bonne parole, il est temps, il est bien temps pour moi aussi de manger, et de danser aussi, hourrah !

LE COMTE • Danse donc, citoyenne.

LE MARRANE *(à voix basse)* • De grâce, Monseigneur, on pourrait vous reconnaître, sortons d'ici.

LE COMTE • Si quelqu'un me reconnaît, tu périras, continuons plus avant.

LE MARRANE • Assemblé sous ce chêne, c'est le club des laquais.

LE COMTE • Approchons-nous.

PREMIER LAQUAIS • Mon ancien maître, je l'ai déjà tué.

DEUXIÈME LAQUAIS • Moi, je cherche encore le baron chez qui j'étais, à la tienne !

LE VALET DE CHAMBRE • Citoyens, c'est courbés sur les embauchoirs, couverts de sueurs et d'humiliation, cirant les souliers et coupant les cheveux des seigneurs, que nous avons pris conscience de nos droits. A la santé de tout le club !

LE CHŒUR DES LAQUAIS • Nous avons fui les antichambres, nos prisons tous ensemble d'un saut ; le même esprit nous réunissait. *Vivat !* Le ridicule et la fornication qu'abritent les salons, nous les connaissons bien. *Vivat ! Vivat !*

LE COMTE • Et là, à gauche, quelles sont ces voix autrement plus dures et plus féroces qui sortent du fourré ?

LE MARRANE • C'est le chœur des bouchers, Monseigneur.

LE CHŒUR DES BOUCHERS • La hache et le couteau, voilà nos armes, l'abattoir, c'est toute notre vie. Qu'importe, s'il le faut, d'abattre le bétail ou les seigneurs.

Pour nous, enfants de la force et du sang, qu'importent ceux qui sont plus faibles ou plus pâles, celui qui nous appelle, c'est notre maître, nous abattrons les bœufs pour les seigneurs et les seigneurs pour le peuple. La hache et le couteau, voilà nos armes, l'abattoir, c'est notre vie, l'abattoir, l'abattoir !

LE COMTE • Ceux-là, je les aime bien, au moins ils ne parlent pas d'honneur ou de philosophie... Bonsoir Madame.

LE MARRANE *(à voix basse)* • Mais Monseigneur, dites-lui citoyenne ou « femme libre ».

LA FEMME • Pourquoi ce titre ? D'où s'est-il envolé ? Tu me dégoûtes, tu sens le moisi.

LE COMTE • Ma langue a fourché.

LA FEMME • Ne suis-je pas affranchie comme toi ? ne suis-je pas une femme libre ? Je donne mon amour à cette société nouvelle qui m'en a donné le droit.

LE COMTE • C'est elle donc qui t'a donné comme gage ces anneaux et cette chaîne d'améthyste ? Oh ! quelle est bienfaisante, et doublement bienfaisante, cette société !

LA FEMME • Non, c'est à mon ennemi, à mon mari, cet ennemi de la liberté qui me tenait enchaînée, et à qui, avant de m'affranchir, j'ai arraché ces vétilles.

LE COMTE • Citoyenne, je vous souhaite une bonne promenade. *(Il continue son chemin.)* Mais qui est donc ce soldat étrange, appuyé sur un sabre doré à double tranchant, portant une tête de mort sur son casque, une autre sur son baudrier, une troisième sur sa poitrine ? N'est-ce pas le célèbre Bianchetti, le « Condottiere » du peuple, semblable aux condottieri que jadis entretenaient les princes et les cités ?

LE MARRANE • C'est bien lui, Monseigneur, il y a seulement une semaine qu'il est arrivé chez nous.

LE COMTE • A quoi pensez-vous, général ?

BIANCHETTI • Voyez-vous, citoyens, cette brèche entre les arbres ? Regardez bien, vous verrez plus haut le château, je vois très bien avec ma longue vue les murs, les tranchées et les quatre bastions.

LE COMTE • Il est difficile de s'en emparer.

BIANCHETTI • Que les rois crèvent par milliers ! On peut contourner le ravin, on peut creuser une galerie, et...

LE MARRANE *(avec un clignement)* • Citoyen général !

LE COMTE *(à voix basse)* • Sens-tu le chien du pistolet armé sous mon manteau ?

LE MARRANE *(à part)* • Oh ! *(à haute voix)* Quels sont tes projets, citoyen général ?

BIANCHETTI *(rêveur)* • Vous êtes peut-être mes frères pour la question liberté, mais certes pas pour le génie, après la victoire, chacun saura quels furent mes plans.

(Il sort.)

LE COMTE *(s'adressant au marrane)* • Je vous conseille de le tuer, car c'est ainsi que commence chaque aristocratie !

UN OUVRIER • Malédiction, malédiction !

LE COMTE • Que fais-tu sous cet arbre, pauvre homme, pourquoi jettes-tu des regards si féroces et si nébuleux ?

L'OUVRIER • Malédiction aux marchands, aux directeurs de la fabrique ; mes meilleurs années, celles que les autres hommes vivent en aimant les filles, en se battant en plein air, en naviguant sur les mers libres, je les ai passées dans une chambre étroite auprès d'un métier à tisser la soie.

LE COMTE • Vide donc cette coupe que tu tiens en main.

L'OUVRIER • Je n'ai plus de forces, je ne peux pas la lever jusqu'aux lèvres, je n'ai réussi qu'à ramper jusqu'ici, mais pour moi le jour de la liberté ne se lèvera plus. Malédiction aux marchands qui vendaient la soie ! Et aux seigneurs qui la portent ! Malédiction, malédiction !

(Il meurt.)

LE MARRANE • Que ce cadavre est laid !

LE COMTE • Tu te crois libre et tu n'es qu'un poltron, regarde donc cette tête sans vie qui nage dans la rougeur du soleil couchant. Qu'attendre de vos paroles, de vos promesses, égalité, perfection et bonheur répandus sur l'humanité ?

LE MARRANE *(à part)* • Puisses-tu crever, toi aussi bientôt ! et que les chiens mettent ton corps en pièces ! *(A haute voix.)* Laisse-moi partir, je dois aller rendre compte de ma mission.

LE COMTE • Tu leur diras que je t'ai pris pour un espion et que je t'ai arrêté. *(Il regarde autour de lui.)* Les clameurs du banquet se taisent derrière nous, devant nous il n'y a que les pins et les sapins... baignés dans les rayons du soleil.

LE MARRANE • Les nuages se rassemblent au-dessus des arbres, il vaudrait mieux que tu retournes chez les tiens, qui t'attendent déjà depuis longtemps dans la vallée de la Sainte-Trinité.

LE COMTE • Messire marrane, assez ! cela suffit. Ce que je veux voir encore, c'est ce que font ces citoyens au crépuscule.

UNE VOIX DERRIÈRE LES ARBRES • Bonne nuit, mon vieux petit soleil, ce sont les fils des vilains qui te l'envoient dire.

UNE VOIX A DROITE • A ta santé, mon vieux, c'était toi, l'ennemi qui nous conduisait toujours au travail et à la peine ; demain à ton lever, tes esclaves seront assis entre les viandes et les bouteilles. Et maintenant, fous-moi le camp ! Au diable ! A boire !

LE MARRANE • Un cortège de paysans se dirige vers nous.

LE COMTE • Tu ne m'échapperas pas. Reste derrière ce tronc et tais-toi !

LE CHŒUR DES PAYSANS • En avant, en avant ! Vite dans les tentes, vers nos frères ! Sous l'ombre des arbres, vers le sommeil, vers les causeries du soir, les filles nous attendent là-bas, et les bœufs qui étaient attelés autrefois à nos charrues nous attendent aussi, abattus.

UNE VOIX • Je le tire après moi, je le traîne, il proteste indigné et résiste. Allons, mon petit, on va t'enrôler comme recrue, marche !

LA VOIX D'UN SEIGNEUR • Pitié, ayez pitié, mes gars !

SECONDE VOIX • Et mes journées de corvées, tu me les rendras ?

TROISIÈME VOIX • Et mon fils ? tombé sous le fouet des cosaques, est-ce toi qui le ressusciteras ?

QUATRIÈME VOIX • Tes paysans boivent à ta santé, seigneur, ils te demandent merci, seigneur !

LE CHŒUR DES PAYSANS *(en marche)* • Ce vampire a sucé notre sang et notre sueur, mais nous l'avons le vampire, nous ne le lâcherons pas ; par le diable, par le diable, tu périras haut et court, comme il convient à un seigneur, un grand seigneur élevé au-dessus de nous tous. Mort aux seigneurs qui sont des tyrans, c'est à notre tour à nous, pauvres et affamés, de manger, de dormir et de boire ! Leurs cadavres seront pareils aux gerbes dans les champs ; leurs châteaux pareils aux bottes de foins sous les batteuses ; forts de nos fourches, de nos haches et de nos fléaux, en avant, les frères !

LE COMTE • Impossible de voir sa figure au milieu de cette foule.

LE MARRANE • Peut-être est-ce un ami ou un parent de Monseigneur ?

LE COMTE • Je le méprise autant que je vous hais tous ! Dire que la poésie tracera peut-être sa gloire en lettres d'or dans d'autres temps ? Allons, marrane, marchons !

(Il s'enfonce dans les buissons.)

III

Une autre partie de la forêt, une colline couverte de feux allumés, une assemblée d'hommes avec des torches.

LE COMTE *(suivi du marrane, et sortant de derrière des arbres au bas de la scène)* • Les buissons ont mis en lambeaux mon bonnet rouge. Mais qu'est-ce que cet enfer de flammes rousses qui s'élève entre les deux murs de la forêt, entre ces deux parois qui semblent faites d'obscurité ?

LE MARRANE • Nous nous sommes égarés en cherchant la gorge de Saint-Ignace, retournons dans les buissons, car c'est ici que Léonard célèbre les rites de la nouvelle foi.

LE COMTE *(en montant)* • Par Dieu, en avant ! c'est justement ce que j'ai tant désiré voir. N'aie pas peur, personne ne nous reconnaîtra.

LE MARRANE • Avec prudence, lentement !

LE COMTE • Partout les ruines de quelque chose d'immense qui a survécu à la durée des siècles avant de s'écrouler: des colonnes, des socles, des chapiteaux, des statues dépecées; ces ornements fleuris qui s'entrelaçaient autour des voûtes anciennes, les voilà dispersés; un vitrail brisé vient de briller sous mes pas; le visage de la Sainte Vierge est apparu, me semble-t-il, un instant pour retomber dans l'ombre, et de nouveau il fait nuit; vois donc ici, une arcade entière gît à terre; ici, je découvre une grille de fer enfouie sous les décombres. De là-haut est tombée la lueur d'une torche, je vois la moitié d'un chevalier dormant sur la moitié d'un tombeau, où suis-je donc, mon guide ?

LE MARRANE • Nos partisans ont sué du sang pendant bien quarante jours et quarante nuits pour démolir enfin la dernière église qui demeurait dans ces plaines. Maintenant nous passons près du cimetière.

LE COMTE • Les chants de vos nouvelles générations résonnent à mes oreilles d'une façon amère. Et des ombres noires se pressent derrière nous, en avant, de côté; et les lueurs et les ombres, chassées par le vent, se promènent comme des spectres vivants.

UN PASSANT • Je vous salue tous deux au nom de la liberté.

UN SECOND PASSANT • Je vous souhaite la bienvenue à tous deux au nom de la mort des seigneurs.

UN TROISIÈME PASSANT • Pourquoi aller si vite, les prêtres de la liberté chantent là-bas.

LE MARRANE • Impossible de résister, on nous pousse de tous les côtés.

LE COMTE • Qui est ce jeune homme debout sur les ruines du temple ? Trois feux sont allumés au-dessous de lui, son visage est en flammes au milieu de la fumée et des lueurs, sa voix résonne comme en proie à la folie.

LE MARRANE • C'est Léonard, le prophète inspiré de la liberté, tout autour de lui se pressent nos prêtres, nos philosophes, nos poètes, nos artistes et leurs filles et leurs amantes.

LE COMTE • Ah ! C'est donc votre aristocratie. Et fais-moi voir maintenant celui qui t'a envoyé vers moi.

LE MARRANE • Je ne le vois pas ici.

LÉONARD • Approchez-la de ma bouche, de ma poitrine, de mes bras, amenez-la moi, ma toute belle, toi l'indépendante, l'affranchie qui t'es dépouillée de tes voiles et de tes préjugés, toi l'élue parmi les filles de la liberté, toi ma bien-aimée.

UNE VOIX DE JEUNE FILLE • Je me hâte vers toi, mon bien-aimé.

UNE SECONDE VOIX • Regarde, je tend les bras vers toi, je suis tombée de faiblesse, je me roule sur les cendres, mon bien-aimé.

UNE TROISIÈME VOIX • Je les ai devancées, à travers la cendre et la braise, le feu et la fumée, je marche vers toi, mon bien aimé.

LE COMTE • Les cheveux défaits, la poitrine haletante, elle escalade les ruines avec des bonds passionnés.

LE MARRANE • Et c'est ainsi chaque nuit.

LÉONARD • A moi, à moi, ô mon délice, fille de la liberté. Est-ce la folie divine qui te fait trembler ? O inspiration, empare-toi de mon âme, écoutez tous, car maintenant je vais prophétiser.

LE COMTE • Elle a penché la tête et s'est évanouie.

LÉONARD • Nous sommes tous deux l'image du genre humain ; il s'est affranchi et le voilà ressuscité, regarde ; nous nous tenons sur les ruines de ce qui représentait autrefois le Dieu des anciens temps ; gloire à nous, car nous avons déchiré ses membres ; il n'en demeure aujourd'hui que poussière et cendre, et fort de notre esprit nous avons vaincu Son Esprit. Et il est rentré dans le néant.

LE CHŒUR DES FEMMES • Qu'elle est heureuse, heureuse la bien-aimée du prophète, nous sommes jalouses de sa gloire !

LÉONARD • Je proclame la naissance d'un monde nouveau. Et je remets ces lieux au Dieu nouveau, Seigneur de la liberté et de la volupté ; Dieu du peuple, que chaque victime de notre vengeance, que le cadavre de chaque oppresseur devienne ton autel ; que les vieilles larmes et les souffrances du genre humain s'enfoncent dans un océan de sang. Que sa vie désormais soit destinée au bonheur ; et son droit, à l'égalité. Et s'il est un homme qui désire créer autre chose, qu'il soit voué à la corde et à la malédiction !

LE CHŒUR DES HOMMES • Le monument d'oppression s'est écroulé, s'il est un homme qui cherche à le relever, ne fût-ce qu'à l'aide d'une petite pierre, qu'il soit voué à la mort et à la malédiction !

LE MARRANE *(à part)* • Blasphémateurs ! je crache trois fois pour votre perdition !

LE COMTE • O mon aigle, tiens ta parole. Et j'édifierai ici, au Christ, sur leurs nuques, une nouvelle église.

VOIX DE TOUTES PARTS • Liberté ! bonheur ! hourrah ! ça ira ! hourrah ! hourrah !

LE CHŒUR DES PRÊTRES • Où sont-ils ces seigneurs et ces rois qui se promenaient il n'y a pas longtemps sur terre, portant des sceptres et des couronnes, l'esprit plein d'orgueil et de colère ?

UN MEURTRIER • J'ai tué le roi Alexandre.

UN SECOND • Moi, le roi Henri.

UN TROISIÈME • Moi, le roi Emmanuel.

LÉONARD • Allez-y sans crainte, et massacrez sans scrupule, car vous êtes élus parmi les élus, saints parmi les plus saints, car vous êtes les maîtres, les héros de la liberté.

LE CHŒUR DES MEURTRIERS • Nous marcherons dans la nuit sombre, en serrant nos poignards dans nos mains, en avant, en avant !

LÉONARD • Réveille-toi, toute belle ! *(On entend le tonnerre.)* Allez les amis ; répondez donc au Dieu vivant. Elevez vos chants, venez tous avec moi, nous entourerons et piétinerons encore une fois le temple du Dieu mort. *(A la jeune fille.)* Et toi, lève la tête, lève-toi toute entière et réveille-toi.

LA JEUNE FILLE • Je brûle d'amour pour toi et pour ton Dieu, je répandrai mon amour sur le monde entier, je suis toute en feu, en feu !

LE COMTE • Quelqu'un a traversé notre route, il s'est agenouillé, il est en proie à une lutte intérieure, il balbutie, il gémit.

LE MARRANE • Oui je le vois et je sais qui c'est, c'est le fils d'un de nos philosophes célèbres.

LÉONARD • Que veux-tu Hermann ?

HERMANN • Archiprêtre, je veux que tu me confères le sacre des brigands.

LÉONARD *(aux prêtres)* • Donnez-moi l'huile, le poignard, le poison. *(A Hermann)* Avec l'huile qui servait jadis à oindre les rois, je t'oins aujourd'hui pour la perdition des rois, je mets entre tes mains l'arme des anciens chevaliers et seigneurs pour la perte des seigneurs, j'accroche sur ta poitrine ce médaillon plein de poison, qu'il ronge et brûle les entrailles des tyrans que le fer ne peut pas atteindre. Va et par toutes les parties du monde, donne la mort aux anciennes générations.

LE COMTE • Le voilà qui s'est mis en marche . A la tête du cortège il suit la crête de la colline.

LE MARRANE • Quittons-les.

LE COMTE • Non, je veux voir comment finira ce cauchemar.

LE MARRANE *(à part)* • Je te conspue trois fois. *(Au comte)* Léonard pourrait me reconnaître, as-tu vu le couteau qui pend sur sa poitrine ?

LE COMTE • Cache-toi sous mon manteau. Quelles sont ces femmes qui dansent devant lui ?

LE MARRANE • Des comtesses et des princesses qui ont quitté leurs maris pour adopter notre religion.

LE COMTE • Ce sont elles que j'appelais des anges autrefois, mais la foule l'entoure de partout, je ne le vois plus, il doit s'éloigner de nous puisque la musique s'affaiblit, suis-moi donc, tiens, nous verrons mieux de là.
(Il saute sur la ruine d'un mur.)

LE MARRANE • Malheur de malheur ! Tous vont nous voir !

LE COMTE • Cette fois, je le vois, d'autres femmes se ruent derrière lui ; elles sont pâles, folles, elles sont secouées par des convulsions. Le fils du philosophe écume, il agite son poignard. Ils arrivent maintenant vers les ruines de la tour du nord. Ils se sont arrêtés, ils dansent sur les décombres, ils renversent les arcades qui sont à moitié écroulées, ils secouent des étincelles sur les autels et les croix qui gisent à terre, la flamme s'élève et chasse des colonnes de fumées devant elle. Malheur à vous ! Malheur !

LÉONARD • Malheur aux hommes qui s'inclinent encore devant le Dieu mort !

LE COMTE • La vague noire retourne en arrière et se précipite de notre côté.

LE MARRANE • Hélas !

LE COMTE • O mon aigle, mon heure n'approchera-t-elle donc pas ?

LE MARRANE • Nous sommes perdus.

LÉONARD *(passe devant eux et s'arrête)* • Quel visage orgueilleux ! qui es-tu frère ? Et pourquoi ne te joins-tu pas à nous ?

LE COMTE • Je suis venu en hâte de très loin, attiré par la clameur de votre révolte. Je suis meurtrier, je fais partie d'un club espagnol, et je viens d'arriver.

LÉONARD • Et cet autre qui se cache dans les plis de ton manteau ?

LE COMTE • C'est mon frère cadet, il a fait vœu de ne pas découvrir son visage avant d'avoir tué au moins un baron.

LÉONARD • Et toi-même, as-tu commis un meurtre digne de nous être raconté ?

LE COMTE • Les frères majeurs m'ont conféré le sacre deux jours avant mon départ.

LÉONARD • Qui as-tu en vue ?

LE COMTE • Tu seras le premier, si tu nous trahis.

LÉONARD • Frère, prends mon poignard, tu t'en serviras à cet usage.
(Il sort un poignard logé derrière sa ceinture.)

LE COMTE *(sortant son poignard)* • Frère, à cet usage, le mien suffira.

DES VOIX • Vive Léonard ! Vive le meurtrier espagnol !

LÉONARD • Tu te présenteras demain devant la tente du citoyen chef.

LE CHŒUR DES PRÊTRES • Nous te saluons, ô notre hôte, au nom de l'esprit qui a créé la liberté. Dans tes mains repose une part de notre salut. Celui qui combat sans trêve et massacre sans faiblesse, celui qui croit jour et nuit à la victoire, à celui-là la victoire finale appartiendra.
(Ils passent leur chemin.)

LE CHŒUR DES PHILOSOPHES • Nous avons tiré de l'enfance le genre humain. Nous avons arraché la vérité du sein de l'obscurité. Il te faut lutter, tuer et périr pour elle.
(Ils passent.)

LE FILS DU PHILOSOPHE • Citoyen frère, je bois à ta santé dans le crâne d'un saint du passé, au revoir.
(Il jette le crâne.)

UNE JEUNE FILLE DANSANT • Tue pour moi le prince Jean.

DES ENFANTS • Nous te demandons de grâce la tête d'un aristocrate.

D'AUTRES • Bonheur à ton poignard !

LE CHŒUR DES ARTISTES • Nous construirons ici sur ces ruines gothiques un nouveau temple ; là, il n'y aura ni images, ni statues, la voûte sera faite de longs poignards, chaque colonne de huit crânes humains, le sommet de chaque colonne sera pareil à des cheveux d'où coule le sang ; un autel blanc, revêtu d'un seul symbole, le bonnet phrygien, hourrah ! hourrah !

D'AUTRES • Marchons, marchons, l'aube commence déjà.

LE MARRANE • Nous allons être pendus, oui, là où la potence est hissée.

LE COMTE • Tais-toi, marrane, ils courent derrière Léonard, ils ne nous regardent déjà plus. J'englobe de mon regard, je saisis avec ma pensée pour la dernière fois ce chaos, qui s'élève des profondeurs du temps, du sein de l'obscurité, pour ma perdition et celle de tous mes frères.

Mes pensées tournent, pleines de force, chassées par la folie, emportées par le désespoir.

Dieu, rendez-moi la puissance que vous ne m'avez pas refusée jadis, et je contiendrai ce monde nouveau qui est immense en un seul verbe, ce monde qui n'a pas encore conscience de lui. Et ma parole deviendra la poésie de tous les temps futurs.

UNE VOIX VENANT DE L'AIR • Tu composes un drame !

LE COMTE • Merci du bon conseil. Vengeance pour les cendres souillées de mes ancêtres, malédiction aux nouvelles générations, leur tourbillon m'entoure, mais il ne m'emportera pas. Mon aigle, ô mon aigle, tiens donc ta parole ! *(Au marrane.)* Maintenant toi, en bas avec moi... dans le fossé de Saint-Ignace.

LE MARRANE • Le jour approche, je ne vais pas plus loin.

LE COMTE • Montre-moi mon chemin et je te laisserai partir.

LE MARRANE • Où me traînes-tu ? à travers les brouillards et les décombres, les épines et les cendres ! grâce... grâce !

LE COMTE • En avant, en avant, viens avec moi en bas. Les derniers chants de cette populace s'évanouissent derrière nous, à peine distingue-t-on par-ci par-là la lueur d'une torche. Vois-tu les ombres du passé à travers ces pâles vapeurs, au milieu de ces arbres humides de rosée, entends-tu ces voix funèbres ?

LE MARRANE • Les brouillards submergent tout, nous descendons de plus en plus.

LE CHŒUR DES FANTÔMES DANS LA FORÊT • Pleurons le Christ, le Christ exilé, torturé ; où est notre Dieu, où est Son Eglise ?

LE COMTE • Vite, vite, aux épées, au combat ! Je vous rendrai le Christ, je crucifierai ses ennemis sur mille croix.

LE CHŒUR DES ESPRITS • Nous fûmes les gardiens des autels et des pierres sacrées, c'étaient nous qui portions aux fidèles les sons des cloches sur nos ailes, dans la mélodie des orgues, c'étaient nos voix qui résonnaient, notre vie était dans les reflets des verrières de la cathédrale, dans les ombres de ces colonnes, dans les lueurs du saint calice, dans la bénédiction du corps du Seigneur. Qu'adviendra-t-il de nous maintenant ?

LE COMTE • Il fait jour de plus en plus, leurs formes s'évanouissent dans les rayons de l'aube.

LE MARRANE • Le voilà, ton chemin, c'est le commencement du ravin !

LE COMTE • Ohé, Jésus et mon sabre ! *(Il enlève son bonnet rouge et le remplit d'argent.)* Garde ça en souvenir, c'est un symbole.

LE MARRANE • Vous avez donné votre parole, Monseigneur, comme sauvegarde à celui qui, ce soir à minuit...

LE COMTE • Un ancien noble ne donne pas deux fois sa parole. Jésus et mon sabre !

DES VOIX DANS LES BUISSONS • Marie et notre sabre ! vive notre seigneur !

LE COMTE • A moi, mes fidèles, au revoir, citoyen ! A moi, mes fidèles, Jésus et Marie !

IV

La nuit, des buissons, des arbres.

PANCRACE *(à ses hommes)* • Couchez-vous, les visages cachés dans l'herbe, gardez le silence, n'allumez pas de feu, même pour allumer une pipe, au premier coup de pistolet, accourez à mon secours. Si vous n'entendez rien, ne bougez pas jusqu'au jour.

LÉONARD • Citoyen, encore une fois je te conjure...

PANCRACE • Colle-toi ici contre ce pin et laisse-toi bercer par tes rêves.

LÉONARD • Laisse-moi aller avec toi ! c'est un seigneur, un aristocrate, un menteur.

PANCRACE *(lui signifiant de rester)* • La vieille noblesse tient parfois parole.

V

Une chambre profonde, des portraits de dames, de chevaliers, sont pendus contre les murs, vers le fond, une colonne et un écusson. Le Comte est assis auprès d'une table de marbre, sur la table, une paire de pistolets, une épée, une pendule, vis-à-vis, sur une autre table, des buires en argent et des hanaps.

LE COMTE • Jadis, à la même heure, au milieu de dangers imminents, sous l'empire de pensées analogues, l'esprit de César fut révélé à Brutus. Aujourd'hui, moi aussi, j'attends une vision du même genre. Dans quelques instants un homme apparaîtra, un homme sans nom, sans ancêtres, sans ange gardien — tiré du néant, et qui, si je ne le repousse pas en arrière, si je ne le précipite pas dans ce néant, commencera une nouvelle ère.

O mes pères, inspirez-moi, mettez en moi ce qui vous a rendus maîtres du monde, emplissez mon cœur de vos cœurs de lions, que l'austérité de vos tempes découle de mon front, que la foi en Jésus-Christ et en Son Eglise, une foi aveugle, implacable, ardente, l'inspiration de vos œuvres sur terre, l'espérance de la gloire immortelle dans les cieux, descendent en moi, car je vais massacrer et brûler mes ennemis, moi, le fils de cent générations, le dernier héritier de vos pensées et de votre vaillance, de vos vertus et de vos fautes.

(Minuit sonne.)

Je suis prêt.

(Il se lève.)

UN SERVITEUR ARMÉ *(entrant)* • Monseigneur, l'homme qui devait se présenter ici est arrivé et attend.

(Le serviteur sort.)

PANCRACE *(entrant)* • Je salue le comte Henri. Ce mot « comte » résonne d'une manière étrange dans ma gorge.

(Il s'assied, enlève son manteau et son bonnet phrygien, et fixe son regard sur la colonne où pend l'écusson.)

LE COMTE • Je vous remercie d'avoir eu foi en notre demeure. Fidèle aux anciennes coutumes, je bois à votre santé. *(Il prend un hanap, boit et l'offre à Pancrace.)* Mon hôte, à votre santé !

PANCRACE • Si je ne me trompe, ces emblèmes rouges et bleus s'appellent des armoiries dans la langue des morts. Les signes de ce genre se voient de moins en moins sur la terre.

LE COMTE • Dieu aidant, vous en reverrez bientôt des milliers.

PANCRACE *(repoussant le hanap de sa bouche)* • Voilà bien ce qu'on appelle la noblesse de vieille roche, toujours sûre de son fait, orgueilleuse, opiniâtre, bouffie d'espérance, mais sans argent, sans armes, sans soldats ; elle profère des menaces, comme ce mort en proférait dans la fable, à la porte du cimetière, en parlant avec le cocher du corbillard ; elle croit ou feint de croire en Dieu, parce qu'il lui est difficile d'avoir foi en elle-même. Mais montrez-moi les foudres envoyées pour vous défendre, ces régiments d'anges descendus du ciel.

(Il boit.)

LE COMTE • Bafouez donc vos propres paroles. L'athéisme est une formule vieillie ; j'espérais de vous quelque chose de nouveau.

PANCRACE • Bafouez vos propres paroles, j'ai une foi plus forte et plus vaste que la vôtre. Les gémissements arrachés à des milliers de misérables par le désespoir et la douleur, les artisans affamés, la misère des paysans, la honte de leurs femmes et de leurs filles, l'humiliation de l'humanité, subjuguée par la superstition, l'indécision et la passivité du bétail, voilà quelle est ma foi ; et mon Dieu pour aujourd'hui c'est ma pensée, c'est ma puissance qui leur distribuera du pain et de la gloire pour des siècles.

(Il boit et jette la coupe.)

LE COMTE • Moi, j'ai basé ma force sur Dieu qui donna le pouvoir à mes pères.

PANCRACE • Et pourtant vous n'avez été que le jouet du diable pendant toute votre vie. Du reste, je laisse cette discussion aux théologiens, s'il existe encore des pédants de ce genre par ici. Au fait, au fait.

LE COMTE • Que voulez-vous donc de moi, sauveur des peuples, citoyen Dieu ?

PANCRACE • Je suis ici parce que d'abord, j'ai voulu faire votre connaissance, et ensuite, pour vous sauver.

LE COMTE • Merci pour votre premier désir, quand au second, fiez-vous à ce sabre.

PANCRACE • Votre sabre, mais c'est du verre; votre Dieu un fantôme. Vous êtes condamné par des milliers de bras, il vous reste quelques arpents de terre qui suffisent à peine pour vos tombeaux. Vous ne pouvez même pas résister vingt jours. Où sont vos canons, vos armes, vos provisions, et enfin où est votre vaillance ? Si j'étais à votre place, je saurais ce qu'il me reste à faire.

LE COMTE • Je vous écoute, voyez comme je suis patient.

PANCRACE • Et bien, moi, comte Henri, je dirais à Pancrace: Soit, je congédie mon armée, ma seule armée, je renonce à secourir le château de la Sainte-Trinité, mais en revanche je conserve mon nom et mon domaine dont tu garantis l'intégrité. Quel âge avez-vous, comte ?

LE COMTE • Trente-six ans, citoyen.

PANCEACE • Une quinzaine d'années à vivre, tout au plus. Car des hommes comme vous ne vivent pas longtemps; votre enfant est plus près du tombeau que de l'adolescence; une exception ne nuit pas à la règle. Descendez donc, dernier des comtes, sur ces plaines, régnez jusqu'à votre mort dans le manoir de vos bisaïeux faites, peindre des portraits, ciseler des armoiries, et ne pensez plus à ces misérables; que le jugement du peuple s'accomplisse sur ces malfaiteurs !

(Il remplit pour la seconde fois son hanap.)

A votre santé, le dernier des comtes !

LE COMTE • Chacune de tes paroles est une injure; tu essaies, me semble-t-il, de me changer en esclave pour le jour de ton triomphe. Assez, car je ne peux pas te payer de la même monnaie. La protection de ma parole donnée veille sur toi.

PANCRACE • Ah ! le voilà, l'honneur sacré; l'honneur chevaleresque est entré en scène. C'est un chiffon fané sur l'étendard de l'humanité. Oh ! je te connais, mon regard pénètre jusqu'au fond de ton cœur; bien que tu sois plein de vie, tu te mêles aux mourants, parce que tu voudrais t'abuser, parce que tu voudrais croire encore aux castes, aux ossements de vos aïeules, au mot: patrie. Mais tu sais bien au fond que tes frères méritent un châtiment, et après le châtiment, l'oubli.

LE COMTE • Et vous et les vôtres, qu'avez-vous mérité ?

PANCRACE • La victoire et la vie. Je ne reconnais qu'une loi devant laquelle je m'incline, c'est cette loi qui fait monter le monde vers des sphères de plus en plus hautes, elle est votre destruction et vous crie par ma bouche: Vous tous qui êtes décrépis, vermoulus, pleins de mangeaille et de boisson, cédez la place aux jeunes, aux affamés, aux forts.

Mais moi, je voudrais te sauver, toi seul.

LE COMTE • Puisses-tu pour la pitié que tu me montres trouver une mort ignoble. Moi aussi, je connais ton monde et toi-même, j'ai vu dans

l'ombre de la nuit les danses de la foule dont les nuques, dans ta course, te servent de marchepied, dans ta course aux sommets; j'ai vu tous les vieux crimes du monde, habillés de neuf, tourbillonnant dans une danse nouvelle, mais leur fin sera la même qu'elle aurait été mille ans plus tôt: débauche, or et sang. Toi, tu n'y étais pas, tu n'avais pas daigné descendre au milieu de tes enfants, parce que tu les méprises au fond de ton âme. Encore quelques instants, et, si la raison ne t'abandonne pas, tu vas te mépriser toi-même.

Ne me torture plus.

(Il s'assied au-dessous de ses armoiries.)

PANCRACE • Mon monde n'a pas encore trouvé de bases solides, d'accord; il n'est pas devenu géant, il a encore besoin de pain et de bien-être, mais les temps viendront. *(Il se lève, s'approche du comte et s'appuie sur la colonne supportant les armoiries.)* Les temps viendront, où ce monde prendra conscience de lui-même et dira: Je suis. Et il n'y aura pas, dans le monde, d'autres voix en état de répondre: Je suis.

LE COMTE • Et ensuite ?

PANCRACE • De cette génération que je domine par la force de ma volonté, va naître un peuple: il sera le dernier, le plus élevé, le plus vaillant. La terre n'aura pas encore vu d'hommes pareils. Ils seront, en pleine liberté, les maîtres d'un pôle à l'autre. Le globe entier ne sera plus qu'une seule ville florissante, une maison du bonheur, un atelier plein de richesse et d'industrie.

LE COMTE • Tes paroles mentent, et ton visage, immobile et pâle, ne sait pas feindre l'inspiration.

PANCRACE • Ne m'interromps pas. Certains hommes ont demandé à genoux les paroles que tu entends et j'en ai été avare. Alors, il y aura là-bas un Dieu qui ne mourra plus, un Dieu révélé par le travail et la souffrance des siècles, arraché des cieux par ses propres enfants, ceux qu'il avait dispersés jadis et qui ont récupéré la vue et conquis la vérité: le Dieu de l'humanité s'est révélé à eux.

LE COMTE • Mais à nous, il s'est révélé il y a bien des siècles, l'humanité fut sauvée par lui !

PANCRACE • Qu'il se réjouisse de ce salut, de la misère de ces deux mille ans qui se sont écoulés depuis sa mort sur la croix.

LE COMTE • J'ai vu cette croix, blasphémateur, dans la vieille Rome, la Rome antique. Des ruines d'anciennes puissances, plus fortes que ne l'est la tienne, gisent à ses pieds, cent dieux pareils au tien, foulés dans la poussière, n'osaient pas élever vers Lui leurs têtes meurtries, et Lui, tout haut, étendait ses saints bras vers l'orient et vers l'occident, trempait son front sacré dans les rayons du soleil. On reconnaissait qu'Il est le souverain de l'univers.

PANCRACE • Une vieille fable aussi creuse que le cliquetis de tes armoiries ! *(Il frappe l'écusson.)* Autrefois, j'ai su lire dans tes pensées. Si tu es

encore capable de t'élancer vers l'infini, si tu aimes la vérité, et tu l'as recherchée sincèrement, si tu es un homme à l'image de l'humanité, mais non à l'image des contes de nourrice, écoute, ne repousse pas cette occasion de salut. Demain il n'y aura plus trace du sang que nous ferons couler aujourd'hui, je te le dis pour la dernière fois, si tu es celui que tu semblais être pour moi jadis, lève-toi, quitte cette maison et suis-moi.

LE COMTE • Frère cadet de Satan ! *(Il se lève et se promène.)* Des rêves vains, qui les réalisera ? Adam est mort dans le désert, nous ne rentrerons plus au paradis.

PANCRACE *(à part)* • J'ai enfoncé mon doigt sous son cœur, j'ai touché le nerf de la poésie.

LE COMTE • Le progrès, le bonheur du genre humain, jadis j'y avais cru aussi ; tenez, je vous donne ma tête, afin que... Mais c'est fini. Il y a cent ans, il y a deux siècles, il était possible de consentir à ce qui était seulement agréable. Mais à présent, oh ! je le sais, à présent il faut s'entretuer, et pour vous, il ne s'agit plus que de changement de race.

PANCRACE • Malheur aux vaincus, n'hésite pas, répète encore une fois: Malheur aux vaincus ! et sois vainqueur avec nous.

LE COMTE • As-tu examiné tous les chemins errants du destin ? Lui-même s'est-il présenté la nuit à l'entrée de ta tente pour te bénir d'une main géante ? As-tu entendu sa voix à midi, quand tout le monde dormait au milieu de la chaleur et que toi seul tu méditais ? L'as-tu écouté pour me menacer de ta victoire, homme d'argile, comme moi ; esclave d'une balle perdue ou d'un coup de sabre.

PANCRACE • Ton espoir est une vaine illusion, car ni le plomb ne m'effleurera, ni le fer ne me touchera tant qu'il y aura un des vôtres pour s'opposer à mon œuvre, et ce qui arrivera plus tard, cela ne vous regarde plus.

(L'horloge sonne.)

Le temps se moque de nous deux, si tu es las de vivre, sauve au moins ton fils.

LE COMTE • Son âme est pure et son salut est assuré dans les cieux ; et sur la terre, le sort de son père l'attend. *(Il baisse la tête entre ses mains et s'arrête de parler.)*

PANCRACE • Tu as donc refusé? tu te tais? tu médites? bien, que celui qui se penche sur la tombe médite.

LE COMTE • Arrière, reste loin des mystères qui s'agitent maintenant dans la profondeur de mon esprit, au delà des limites de tes pensées. Le monde de la chair t'appartient, engraisse-le de nourriture, trempe-le de sang et de vin, mais n'avance pas plus loin, arrière, arrière !

PANCRACE • Tu es le serviteur d'une seule pensée et de toutes ses formes ; chevalier pédant, poète, honte à toi !

Regarde-moi, les pensées et les formes ne sont que de la cire dans mes doigts.

LE COMTE. Ton effort est vain, tu ne me comprendras jamais, parce que chacun de tes aïeux est enterré en commun avec les gens de la plèbe, comme un objet mort, mais non comme un homme doué de force et d'esprit

(Il tend la main vers les portraits.)

Regarde ces figures: des pensées comme celles de la patrie, du foyer, de la famille, des pensées qui te sont ennemies sont inscrites sur les rides de leurs fronts, et tout ce qui a vécu en eux, ce qui a passé, vit en moi aujourd'hui. Et toi, petite créature, peux-tu dire quelle est ta terre ? Tu dresses chaque soir ta tente sur les débris d'une maison qui ne fut pas à toi, et quand le soleil se lève tu la plies pour partir plus loin en nomade. Tu n'as pas encore trouvé ton foyer et tu n'en trouveras pas, tant qu'il y aura encore quelques centaines d'hommes pour répéter mon cri: Gloire à nos pères !

PANCRACE. Oui, gloire à tes aïeux sur la terre et dans les cieux, il y a là un beau sujet de contemplation, en vérité. Ce staraste s'est amusé à tirer sur les femmes et brûlait vifs les Juifs. Celui-là, le sceau en main, et de sa signature de chancelier, faussait les actes, mettait le feu aux archives, achetait les juges, hâtait les héritages au moyen du poison. Voilà l'origine de tes domaines, de tes revues, de ta puissance. L'autre, ce visage aux cheveux noirs, à l'œil flamboyant, se délectait à l'adultère dans les maisons de ses amis. Celui-ci, avec la toison d'or, en cotte de maille italienne, était certainement engagé au service de l'étranger. Cette dame pâle, avec ses boucles noires, s'est avilie avec son écuyer. Cette autre lit la lettre de son amant et sourit car la nuit approche. L'autre, avec ce petit chien sur sa robe bouffante, fut la concubine des rois. Voilà d'où viennent toutes vos générations ininterrompues et sans taches. Celui-là, avec son pourpoint vert, je l'aime, il buvait et chassait avec des gentilshommes, ses frères, et envoyait les paysans faire la chasse aux cerfs.

La sottise et la misère du pays entier, voilà votre raison d'être et votre force. Mais le jour du jugement approche et je vous promets qu'en ce jour, je n'oublierai aucun de vous, aucun de vos ancêtres, aucune de vos gloires.

LE COMTE. Tu te trompes, fils de roturier, ni toi ni aucun des tiens n'existeraient si la grâce de mes ancêtres ne vous avait nourris, si leur puissance ne vous avait défendus. Ils vous ont distribué du blé pendant la famine, ils vous ont construit des hôpitaux pendant la pestilence, et lorsqu'ils vous ont sortis de l'état grégaire, vous devîntes des nourrissons, ils vous construisirent des églises et des écoles, mais lorsqu'ils allaient à la guerre ils vous laissaient dans vos maisons, car ils savaient que vous n'étiez pas nés pour les champs de batailles. Tes paroles se brisent contre leur gloire, comme jadis les flèches des païens se brisaient contre leurs armures sacrées, elles n'ont même pas la force de remuer leurs cendres, elles s'éteindront comme le hurlement d'un chien enragé, qui court en bavant de l'écume jusqu'à ce

qu'il crève quelque part sur la route... Et maintenant, c'est l'heure de quitter ma demeure. Mon hôte, je te laisse aller, tu es libre.

PANCRACE • Au revoir donc sur les remparts de la Sainte-Trinité. Et lorsque les balles et la poudre manqueront...

LE COMTE • Nous nous rapprochons jusqu'à la longueur de nos épées.

PANCRACE • Nous sommes deux aigles, mais ton nid est brisé par la foudre.

(Il prend son manteau et son bonnet.)

En traversant ce seuil, je lui laisse les malédictions qu'on doit à la vieillesse. Et toi et ton fils, je vous voue à la destruction.

LE COMTE • Ohé ! Jacob !

(Jacob entre.)

Reconduisez cet homme jusqu'aux derniers avant-postes !

JACOB • Qu'il en soit ainsi et que Dieu me soit en aide.

QUATRIÈME PARTIE

Des bastions de la Sainte-Trinité au sommet des rochers ; à droite et à gauche, en arrière et en avant, un brouillard est suspendu ; il est neigeux, pâle, immuable, silencieux. C'est un fantôme de l'océan, qui étendait jadis ses bords jusqu'ici ; jusqu'à ces cimes noires, pointues, lacérées ; jusqu'à la profondeur des gouffres, et là encore jusqu'à cette vallée invisible où luit le soleil qui n'a pas surgi encore.

Sur l'île de granit nue, reposent les tours du château, enfoncées dans le rocher par le travail des hommes d'autrefois et soudée en lui comme une poitrine humaine en la croupe d'un centaure. Au-dessus d'elles s'élève l'étendard, haut et seul au milieu de l'azur gris.

Doucement les espaces qui sommeillent vont s'éveiller. On entend en haut le bruit des vents. En bas les rayons se frayent un chemin, et pareils aux glaces flottantes, les nuages chassent cette mer de vapeurs.

Alors d'autres voix, des voix humaines, se mêlent à cet orage, et, portées par ses vagues nuageuses, vont se briser contre le pied du château.

On voit naître un abîme au milieu de l'espace fendillé. Son fond est noir, tout noir de têtes humaines, toute la vallée en est couverte, comme le fond de la mer est couvert de pierres. Le soleil monte des collines aux rochers, les nuages s'élèvent dans l'or, se fondent dans l'or et plus ils disparaissent, mieux on entend les clameurs, mieux on voit les foules qui se meuvent en bas. Les vapeurs se sont élevées des sommets et s'évanouissent maintenant dans le néant de l'azur. La vallée de la Sainte-Trinité est parsemée de l'éclat des armes brillantes et les hommes y arrivent de toutes parts comme si c'était la plaine du Jugement dernier.

I

La Cathédrale dans le château de la Sainte-Trinité.

Les seigneurs, les sénateurs, les hauts fonctionnaires sont assis des deux côtés de la nef, chacun sous la statue d'un roi ou d'un chevalier ; derrière les statues, il y a une foule de nobles ; devant le maître-autel, au fond, dans un fauteuil doré, siège l'archevêque, un glaive sur les genoux, derrière l'autel le chœur des prêtres. Le comte s'arrête un instant, puis marche lentement vers l'Archevêque, l'étendard à la main.

LE CHŒUR DES PRÊTRES • Nous, Tes derniers serviteurs, dans la dernière église de Ton Fils, nous T'implorons avec la vénération qu'avaient nos pères. Délivre-nous de nos ennemis, Seigneur.

LE PREMIER COMTE • Vois-tu, avec quel orgueil il regarde tout le monde.

LE SECOND COMTE • Il croit avoir conquis l'univers.

LE TROISIÈME COMTE • Il a seulement réussi à traverser le camp des paysans pendant la nuit.

LE PREMIER COMTE • Il en a tué une centaine, mais il a perdu deux cents des siens.

LE SECOND COMTE • Il ne faut pas permettre qu'on le nomme commandant en chef.

LE COMTE *(s'agenouillant devant l'archevêque)* • Je dépose à tes pieds mon butin.

L'ARCHEVÊQUE • Ceins cette épée bénie jadis par la main de saint Florian.

DES VOIX • Vive le comte Henri ! *Vivat !*

L'ARCHEVÊQUE • Et reçois, avec la bénédiction de la Sainte Croix, le commandement de ce château, notre dernier Etat. Par la volonté de tous ceux qui sont ici, je t'en nomme commandant.

DES VOIX • *Vivat, vivat !*

UNE VOIX • Je m'oppose.

D'AUTRES VOIX • Houh ! Dehors ! Vive le comte Henri !

LE COMTE • Quel est celui qui me reproche quelque chose ? Qu'il sorte d'ici et ne se cache pas au milieu de la foule. *(Un moment de silence.)* Mon père, j'accepte ce sabre et que Dieu m'accorde une mort prompte si je n'arrive pas à vous sauver au moyen de ce fer.

LE CHŒUR DES PRÊTRES • Donne-lui la force. Donne-lui les dons du Saint-Esprit, Seigneur. Délivre-nous de nos ennemis, Seigneur !

LE COMTE • Maintenant, que tous ceux qui sont ici jurent qu'ils ont la volonté de défendre la foi et l'honneur de leurs ancêtres ; plutôt mourir

de faim et de soif que de subir la honte, que de se rendre, que de céder un seul de vos droits et des droits de Dieu.

L'Assemblée • Nous le jurons !

(L'Archevêque s'agenouille et élève la croix. Tout le monde se met à genoux.)

Le chœur des prêtres • Que le parjure soit frappé de Ta colère, que le lâche soit frappé de Ta colère, que le traître soit frappé de Ta colère.

Des voix dans l'assemblée • Nous le jurons.

Le comte • Et moi, je vous promets la gloire. C'est Dieu qu'il faut prier pour la victoire.

II

Une des cours de la Sainte-Trinité, le comte, des princes, des comtes, des barons, des prêtres, des nobles.

Un des comtes *(Il prend à part le comte Henri)* • Comment, tout est donc perdu ?

Le comte • Pas tout, à moins que votre cœur ne fléchisse avant l'heure.

Un comte • Avant quelle heure ?

Le comte • Avant celle de la mort.

Un des barons *(il emmène le comte d'un autre côté)* • Comte, vous avez vu, paraît-il, cet homme affreux. Aura-t-il pitié de nous quand nous tomberons entre ses mains ?

Le comte • Je vous le dis en vérité: aucun de vos ancêtres n'a connu quelque chose d'aussi pitoyable, cela s'appelle la potence.

Le baron • Si c'est possible, défendons-nous donc.

Le comte • Quel est votre avis, prince ?

Le prince *(chuchote quelques mots, puis s'éloigne avec le comte.)* • C'est bon pour la foule ; mais, entre nous, il est évident que nous ne pourrons pas résister.

Le comte • Que nous reste-t-il donc à faire ?

Le prince • On vous a nommé commandant, c'est à vous d'entamer les négociations.

Le comte • Plus bas, plus bas.

Le prince • Pourquoi ?

Le comte • Parce que vous avez déjà mérité la mort, prince. *(Il se retourne vers la foule.)* Quiconque parlera de reddition sera puni de mort.

Le barron, le comte , le prince *(ensemble)* • Qui parlera de reddition sera puni de mort.

Tous • De mort, de mort. Vive le comte Henri ! *(Ils sortent.)*

III

Une colonnade au sommet d'une tour. Le comte, Jacob.

LE COMTE • Où est mon fils ?

JACOB • Il est assis dans la tour du nord, au seuil de l'ancienne prison. Il chante des prophéties.

LE COMTE • Renforçons avec nos troupes le bastion d'Eléonore. Ne bouge pas de là-bas toi-même et observe de temps à autre avec ta lunette le camp des révoltés.

JACOB • Il faudrait, et que Dieu me soit en aide, distribuer à nos hommes de l'eau de vie pour les encourager.

LE COMTE • S'il le faut, fais même ouvrir les caves de nos princes et de nos comtes. *(Jacob sort. Le comte monte quelques marches plus haut, au-dessus de l'étendard, sur une plate-forme.)* Je vous embrasse, mes ennemis, d'un regard qui remplit complètement mes yeux, et avec la haine dans le cœur. Ce n'est pas avec ma faible voix et sous l'inspiration d'une pensée débile, que je vais lutter contre vous, mais avec le fer et avec la chair de ces hommes qui se sont soumis à moi. Comme il est bon d'être seigneur, d'être souverain, et de contempler, ne fût-ce que de son lit mortuaire, ces volontés étrangères rassemblées autour de soi, et aussi vous tous, mes ennemis, vociférant de ce fond de vallée, comme des damnés élevant leurs voix vers le ciel. Encore quelques jours et peut-être je ne serai plus, ni tous ces misérables qui ont oublié la grandeur de leurs aïeux, mais quelques jours me restent encore, quand même ; j'en profiterai pour mon plaisir, je vais dominer, lutter, vivre. C'est mon dernier chant.

Le soleil se couche derrière les rochers, dans un cercueil de vapeurs, long et sombre. Des rayons sanglants s'écoulent de tous les côtés de la vallée. Je vous salue signes prophétiques de ma mort, avec un cœur plus sincère et plus ouvert que jamais auparavant je n'ai salué les promesses de joie, d'illusion et d'amour.

Car ce n'est pas par un travail en dessous, par la ruse ou par quelqu'industrie secrète, que j'ai abouti aux fins de mon désir. Mais soudainement, à l'improviste, comme je l'ai toujours rêvé.

Et me voilà, maintenant, sur les marges du sommeil éternel. Et me voilà le chef de tous ceux qui hier encore étaient mes égaux.

IV

Une chambre du château éclairée par des torches. Georges est assis sur un lit ; le Comte entre et pose ses armes sur la table.

LE COMTE • Il faut laisser cent hommes sur les remparts. Et que les autres, après une aussi longue bataille, se reposent.

UNE VOIX DERRIÈRE LA PORTE • Ainsi Dieu nous soit en aide.

LE COMTE • Tu as entendu, sans doute, les coups de feu, les échos de notre expédition, mais aie bon courage, mon enfant, car nous ne périrons ni aujourd'hui, ni demain.

GEORGES • J'ai entendu, mais cela n'a pas touché mon cœur, le bruit a passé et il n'est plus, il y a autre chose, mon père, qui me donne le frisson.

LE COMTE • As-tu eu peur pour moi ?

GEORGES • Non, car je sais que ton heure n'est pas encore venue.

LE COMTE • Nous sommes seuls ; mon âme aujourd'hui s'est délestée d'un fardeau, car en bas dans la vallée gisent les corps de nos ennemis battus. Maintenant, raconte-moi toutes tes pensées, je t'écoute comme autrefois, quand nous étions à la maison.

GEORGES • Viens avec moi, mon père, un tribunal terrible siège là-bas chaque nuit. *(Il s'approche d'une porte cachée dans le mur et l'ouvre.)*

LE COMTE • Où va-tu ? Qui t'a montré ce passage ? Il y a là-bas des caveaux toujours sombres, les os d'anciennes victimes y pourrissent.

GEORGES • Là où la vue habituée au soleil ne voit plus, mon esprit peut se mouvoir. Obscurités qui me sont coutumières, rejoignez les obscurités souterraines.

(Il descend.)

V

Des caveaux souterrains, des grilles de fer, des chaînes, des instruments de torture brisés gisent par terre. Le Comte se tient avec une torche au pied d'une pierre sur laquelle Georges est debout.

LE COMTE • Descends, descends près de moi, je t'en prie.

GEORGES • N'entends-tu pas leurs voix, ne vois-tu pas leurs formes ?

LE COMTE • Silence de la tombe, la lueur de la torche n'éclaire qu'un espace de quelques pieds devant nous.

GEORGES • Ils s'approchent de plus en plus, il fait de plus en plus clair, ils sortent au-dessous des voûtes basses l'un après l'autre et prennent place là-bas au fond.

LE COMTE • Ta folie est ma malédiction, tu es fou, mon enfant, et tu détruis les forces qui me sont nécessaires.

GEORGES • Mon esprit voit les figures pâles, graves, rassemblées pour un jugement terrible. L'accusé arrive, il flotte comme un brouillard.

LE CHŒUR DES VOIX • Par la puissance qui nous a été donnée à cause de nos supplices, nous, jadis enchaînés, fouettés, torturés, déchirés par le

fer, abreuvés de poison, enfouis sous les tuiles et le gravier, torturons et jugeons, jugeons et condamnons à notre tour et Satan se chargera du châtiment.

LE COMTE • Que vois-tu ?

GEORGES • L'accusé, l'accusé, il se tord les mains.

LE COMTE • Qui est-ce ?

GEORGES • Oh ! mon père, mon père.

UNE VOIX • En toi prend fin la race maudite, en toi, le tout dernier, elle a rassemblé toutes ses forces et toutes ses passions et tout son orgueil mais pour mourir.

LE CHŒUR DES VOIX • Parce que tu n'as rien aimé, rien vénéré en dehors de toi-même et de tes pensées, tu es damné pour l'éternité.

LE COMTE • Je ne puis rien voir mais j'entends sous terre, au-dessus de moi, de côté, des soupirs et des plaintes, des jugements et des menaces.

GEORGES • Il a levé la tête maintenant, comme toi, père, quand tu es en colère, et il a répondu fièrement comme lorsque tu es sous l'empire du mépris.

LE CHŒUR DES VOIX • C'est en vain, en vain, il n'y a pas de salut pour lui, ni sur terre, ni au ciel.

UNE VOIX • Encore quelques jours de gloire terrestre, de cette gloire caduque que tes aïeux nous avaient refusée, refusée à mes frères et à moi. Et ce seront tes funérailles, privées de la cloche des morts, des pleurs de tes amis et de tes parents, comme furent les nôtres, du reste, sur ce roc de souffrance.

LE COMTE • Ah, je vous reconnais, bas spectres, feux follets, qui volez parmi les immensités angéliques.

(Il avance de quelques pas.)

GEORGES • Père, ne t'enfonce pas plus avant, je t'en conjure au nom sacré du Christ.

LE COMTE • Dis, dis, que vois-tu ?

GEORGES • C'est une figure.

LE COMTE • De qui ?

GEORGES • C'est toi, ton double, tout pâle, enchaîné, ils te torturent maintenant, j'entends tes gémissements. *(Il se met à genoux.)* Pardonne-moi, père, maman est venue pendant la nuit et m'a donné l'ordre...

(Il s'évanouit.)

LE COMTE *(le retient dans ses bras)* • Il ne manquait plus que cela. Ah ! mon propre enfant m'a emmené au seuil de l'enfer ! Marie ! esprit implacable ! Dieu et vous, l'autre Marie, que j'ai tant priée ! Là-bas commence l'infini

des souffrances et de l'obscurité. En arrière, il me faut combattre encore les hommes, et après ce sera le combat éternel.

(Il s'enfuit avec son fils.)

LE CHŒUR DES VOIX *(de loin)* • Parce que tu n'as rien aimé, rien vénéré, en dehors de toi-même, en dehors de toi-même et de tes pensées, tu es damné, damné pour l'éternité.

VI

Une salle du château de la Sainte-Trinité. Le Comte, des femmes, des enfants, quelques vieillards, quelques seigneurs aussi, agenouillés à ses pieds. Le parrain se tient debout au milieu de la salle. Dans le fond, la foule, armures suspendues aux murs, colonnes gothiques, fenêtres encadrées d'ornements sculptés.

LE COMTE • Non, par mon fils, par ma femme défunte, non, je le répète, non !

VOIX DE FEMMES • Aie pitié de nous, la faim nous brûle les entrailles, à nous et à nos enfants, la peur nous dévore jour et nuit.

VOIX D'HOMMES • Il est encore temps, écoute donc le messager, ne renvoie pas le messager.

LE PARRAIN • Toute ma vie fut dévouée à la cause civique et je ne tiens compte d'aucun de tes reproches, Henri. Si j'ai accepté la fonction de légat, qui m'est actuellement échue, c'est parce que je connais les égards dus à mon âge et que je sais en estimer toute la valeur. Pancrace est un citoyen qui représente pour ainsi dire...

LE COMTE • Qu'on écarte de mes yeux ce vieillard !

(A part, à Jacob.)

Amène ici un détachement de nos troupes.

(Jacob sort, les femmes restent autour du comte et pleurent, les hommes s'éloignent de quelques pas.)

UN BARON • Tu nous a perdus, comte !

UN SECOND • Nous te refusons obéissance.

LE PREMIER • Nous établirons nous-mêmes, avec ce patriote vénérable et éclairé, les conditions de la reddition du château.

LE PARRAIN • Le grand homme qui m'a envoyé ici vous promet la vie à condition que vous vous joigniez à lui et que vous reconnaissiez les tendances actuelles qu'il défend.

PLUSIEURS VOIX • Nous les reconnaissons, nous les reconnaissons.

LE COMTE • Quand vous m'avez appelé, j'ai juré de mourir sur ces murs, je tiendrai ma parole et vous périrez avec moi, tous. Ah ! vous avez encore

envie de vivre. Ah ! demandez à vos ancêtres pourquoi ils opprimaient et dominaient le pays. *(A un des comtes.)* Et toi, pourquoi as-tu opprimé tes serfs ? *(A un autre.)* Et toi, pourquoi as-tu passé ton jeune âge à jouer aux cartes et à voyager loin de la patrie ? *(A un autre.)* Tu t'es abaissé devant ceux qui étaient haut placés, tu as méprisé ceux qui étaient en bas. *(A une des femmes.)* Pourquoi n'as-tu pas élevé tes enfants pour qu'ils devinssent tes défenseurs, des chevaliers ? Maintenant ils nous serviraient à quelque chose. Mais tu as préféré les usuriers, les avocats, demande-leur ta vie, maintenant. *(Il se lève et étend les bras.)* Pourquoi donc avez-vous tant de hâte à subir la honte ? Accompagnez-moi plutôt là, en avant, Messieurs, là où il y a des balles et des baïonnettes. Non pas où est préparée la potence, où le bourreau silencieux vous attend la corde à la main.

QUELQUES VOIX • Bien parlé, aux baïonnettes !

AUTRES VOIX • Il n'y a plus un morceau de pain.

VOIX DE FEMMES • Nos enfants, nos enfants !

VOIX MULTIPLES. • Il faut se rendre, négocier, négocier !

LE PARRAIN • Je vous promets le respect de l'intégrité de vos personnes et de vos corps, et pour ainsi dire l'inviolabilité de vous-mêmes.

LE COMTE *(s'approche du parrain et le prend par les épaules)* • Sainte personne du légat, va donc cacher ta tête blanche sous les tentes des marranes et des cordonniers, si tu ne veux pas que je la souille de ton propre sang ! *(Un détachement entre, précédé de Jacob, le parrain s'enfuit.)*

TOUS • Mettez-lui des menottes et renvoyez-le à Pancrace !

LE COMTE • Encore un moment, messieurs !

(Il va d'un soldat à l'autre.)

Il me semble que c'est avec toi que j'ai escaladé les montagnes en chassant la bête sauvage, te souviens-tu quand je t'ai arraché à l'abîme ? *(Aux autres)* J'ai fait naufrage en votre compagnie sur les rochers du Danube ; Jérôme, Christophe, vous étiez avec moi sur la Mer Noire. *(Aux autres)* J'ai reconstruit vos cabanes brûlées. *(Aux autres)* Vous êtes venus chez moi fuyant un mauvais seigneur. Dites maintenant, voulez-vous m'accompagner ou me laisser seul avec un sourire sur les lèvres, parce que je n'en aurai trouvé aucun parmi tant d'hommes ?

TOUS • Vive le comte Henri ! Qu'il vive !

LE COMTE • Distribuez ce qui reste de charcuterie et d'eau de vie, et après, aux murs !

TOUS LES SOLDATS • De l'eau de vie, de la viande, et puis, aux murs !

LE COMTE • Va avec eux et sois prêt au combat dans une heure.

VOIX DE FEMMES • Nous te maudissons à cause de nos innocents que tu sacrifies.

AUTRE VOIX • A cause de nos pères.

AUTRE VOIX • A cause de nos épouses.

LE COMTE • Et moi, je vous maudis pour votre bassesse.

(Il sort.)

VII

Les remparts de la Sainte-Trinité, des cadavres parsemés autour des remparts, des soldats courent de-ci, de-là. Le Comte appuyé à un rempart, Jacob à côté de lui.

LE COMTE *(rentrant son épée dans son fourreau)* • Il n'est pas de plus grandes délices que de jouer avec le danger et de gagner toujours; et aussi quand il le faudra, de perdre ne fût-ce qu'une bonne fois.

JACOB • Arrosés par nos dernières balles, ils ont cédé, mais ils se rassemblent en bas et reviendront bientôt à l'assaut, il n'y a rien à faire; depuis le commencement du monde personne n'a échappé au sort qui lui fut destiné.

LE COMTE • Est-ce qu'il n'y a plus d'obus ?

JACOB • Ni balles, ni plomb, chaque chose tire à sa fin.

LE COMTE • Alors va chercher mon fils, que je l'embrasse encore une fois. *(Jacob sort.)* La fumée de la bataille m'a voilé les yeux, il me semble que la vallée se gonfle et retombe, et que les rochers éclatent en mille morceaux, pendant que mes pensées prennent un cours étrange. Cela ne vaut pas la peine d'être un ange, ni celle d'être un homme. Le premier archange a senti, après quelques siècles, comme nous-mêmes après quelques années de vie, l'ennui régner au fond de son cœur et le désir de posséder des forces plus puissantes. Il faut être Dieu ou le néant. *(Il voit venir Jacob avec Georges.)* Prends quelques hommes, parcours les salles du château et conduis aux remparts tous ceux que tu rencontreras.

JACOB • Oui, ces banquiers, ces comtes et ces princes.

(Il sort.)

LE COMTE • Viens, mon fils, mets ta main dans la mienne, touche ma bouche avec ton front, le front de ta mère avait jadis la même blancheur et la même tendresse.

GEORGES • J'ai entendu sa voix aujourd'hui juste avant que tes hommes se soient élancés au combat, ses paroles voguaient doucement comme des parfums, elle me disait: « Ce soir tu vas t'asseoir à côté de moi ».

LE COMTE • A-t-elle au moins prononcé mon nom ?

GEORGES • Elle disait: « Ce soir je t'attends, mon fils ».

LE COMTE *(à part)* • Mes forces vont-elles fléchir en arrivant au bout du chemin. Ne le permettez pas, mon Dieu ! Pour un instant de courage que

vous m'accorderez, j'accepte d'être votre prisonnier pour l'éternité. *(A haute voix)* Pardonne-moi de t'avoir donné la vie, mon fils, nous allons nous séparer. Sais-tu pour combien de temps ?

GEORGES • Prends-moi et ne me lâche pas, ne me lâche pas, je t'emmènerai avec moi.

LE COMTE • Nos voies ne sont pas pareilles, tu m'oublieras au milieu des chœurs angéliques, tu ne m'enverras même pas une goutte de rosée d'en haut, Georges, Georges, ô mon fils.

GEORGES • Qu'est-ce que c'est que ces cris ? Je tremble, c'est de plus en plus menaçant, plus rapproché, le bruit des canons et des fusils se fait entendre, ma dernière heure, l'heure prédite approche.

LE COMTE • Jacob, vite, vite ! *(Entre Jacob dans la cour du bas, poussant un détachement de comtes et de princes.)*

UNE VOIX • Vous nous avez donné le rebut de vos armes et vous nous ordonnez de nous battre.

UNRE SECONDE VOIX • Aie pitié de nous, comte Henri.

UNE TROISIÈME VOIX • Affamés comme nous le sommes,ne nous envoie pas vers ces remparts.

D'AUTRES VOIX • Où nous mène-t-on ? Où ?

LE COMTE *(s'avançant vers eux)* • A la mort. *(A son fils)* En cette étreinte, je voudrais m'unir à toi pour l'éternité. Mais il faut que je parte ailleurs. *(Georges tombe, touché par une balle.)*

UNE VOIX VENANT D'EN HAUT • A moi, à moi, viens dans toute la pureté de ton esprit, à moi, mon fils.

LE COMTE • Ohé, à moi, mes amis ! *(Il tire son épée et l'approche des lèvres de Georges.)* La lame ne change pas d'aspect, elle reluit comme du verre, son souffle et sa vie se sont envolés en même temps. Ohé ! Ici, et en avant ! Ils se sont approchés déjà de la longueur de mon sabre, en arrière ! dans l'abîme ! fils de la liberté !

(Mêlée générale et bataille.)

VIII

Une autre partie des remparts. On entend les clameurs du combat, Jacob est étendu sur le mur. Le comte accourt trempé de sang.

LE COMTE • Qu'as-tu, mon fidèle, mon vieux ?

JACOB • Le diable te récompense dans l'enfer pour ton entêtement, et moi pour mes souffrances. Ainsi Dieu me soit en aide.

(Il meurt.)

LE COMTE *(jetant son manteau)* • Je n'ai plus besoin de toi, les miens ont péri et les autres, à genoux, tendent leurs bras vers le vainqueur et implorent sa pitié en bredouillant. *(Il regarde autour de lui.)* Ils n'arrivent pas encore de ce côté, il est temps encore, reposons-nous un instant. Ah ! ils ont déjà escaladé la tour du nord, de nouveaux hommes y sont arrivés et regardent s'ils ne découvrent pas quelque part le comte Henri. Je suis là, j'y suis, mais vous ne me jugerez pas. J'ai commencé déjà mon voyage, je marche vers le jugement de Dieu. *(Il monte sur une pierre de la tour qui surplombe l'abîme.)* Je la vois toute sombre, étendant ses espaces noirs, je la vois mon éternité sans rivages, sans îles, sans bornes, et, au milieu, Dieu comme un soleil qui brûle éternellement, reluit éternellement, et n'éclaire rien. *(Il fait un pas en avant.)* Ils accourent, ils m'ont aperçu, Jésus, Marie. Soit maudite, poésie, comme moi je le suis pour les siècles à venir. Allez mes bras et détruisez ces remparts.

(Il saute dans l'abîme.)

IX

La cour du château. Pancrace, Léonard, Bianchetti.
En tête de la foule passent devant eux les princes et les comtes,
leurs femmes et leurs enfants enchaînés.

PANCRACE • Quel est ton nom ?

UN COMTE • Christophe de Valsaquun.

PANCRACE • Tu l'as prononcé pour la dernière fois; et le tien ?

UN PRINCE • Ladislas, seigneur de Czarnolas.

PANCRACE • Tu l'as prononcé pour la dernière fois; et le tien ?

UN BARON • Alexandre de Godalberg.

PANCRACE • Rayé de parmi les vivants. Allez !

BIANCHETTI *(à Léonard)* • Ils nous ont retenus deux mois avec cette rangée misérable de canons et ces parapets sans valeur.

LÉONARD • Sont-ils encore nombreux ?

PANCRACE • Je te les donne tous, que leur sang coule pour l'exemple du monde, mais celui que me dira où est le comte Henri aura la vie sauve.

LE PARRAIN • Je m'offre comme intermédiaire entre toi et tes prisonniers, ce sont ces patriotes d'élite qui ont remis les clés du château de la Sainte-Trinité entre tes mains grand chef.

PANCRACE • Je n'accepte pas d'intermédiaires là où j'ai vaincu par ma propre force. C'est toi qui veilleras à leur supplice.

LE PARRAIN • Toute ma vie fut consacrée aux vertus civiques, ce dont il existe bien des preuves. Si je me suis allié à vous, ce n'est pas pour que mes frères, les nobles...

PANCRACE • Emmenez ce vieux doctrinaire, allez, qu'il prenne le même chemin que les autres. *(Les soldats entourent le parrain et les prisonniers.)* Où est Henri ? Personne ne l'a-t-il vu vivant ou mort ? *(Un détachement d'hommes armés descends des murs.)* Et vous, n'avez-vous pas vu Henri ?

LE COMMANDANT DU DÉTACHEMENT • Citoyen chef, je me suis rendu par ordre du général Bianchetti vers la partie occidentale des remparts. Lorsque nous commencions à entrer dans la forteresse et au troisième tournant du bastion, je vis un homme blessé, sans armes, auprès du corps d'un autre. J'ai donné l'ordre de doubler le pas pour le prendre, mais avant que nous puissions l'atteindre, il se hissa sur une pierre chancelante, et, après avoir regardé un instant l'espace avec des yeux pleins de folie, il étendit les bras comme un nageur avant de faire un plongeon et s'élança de toutes ses forces dans le vide, nous entendîmes tous le bruit du corps qui tombait de précipice en précipice.

PANCRACE *(prend le sabre qu'on lui tend)* • Des traces de sang sur la garde, plus bas les armoiries de sa famille. C'est l'épée du comte Henri, lui seul a tenu sa parole. Gloire à lui ! à vous autres la guillotine. Général Bianchetti, vous vous occuperez de la démolition de la forteresse et de l'exécution des jugements. Léonard !

(Il monte sur le bastion avec Léonard.)

LÉONARD • Après tant de nuits sans sommeil, tu devrais te reposer, maître ; on voit la fatigue sur ton visage.

PANCRACE • L'heure du sommeil n'a pas encore sonné pour moi, mon enfant, car avec leurs derniers soupirs, ce n'est que la moitié de ma tâche qui est achevée. Regarde ces espaces, ces immensités qui s'étendent comme des barrières entre moi et ma pensée. Il faut peupler ces déserts, il faut creuser ces rochers, réunir ces lacs, donner à chacun un morceau de terre pour que naisse sur ces plaines le double des morts qui y gisent. Autrement l'œuvre de destruction ne sera pas rachetée.

LÉONARD • Le dieu de la liberté nous donnera des forces.

PANCRACE • Que parles-tu de Dieu ? On glisse ici dans le sang humain. De qui est ce sang ? Derrière nous il y a les cours du château, nous sommes seuls, mais il me semble qu'il y a encore quelqu'un.

LÉONARD • Tu penses peut-être à ce cadavre transpercé ?

PANCRACE • C'est le corps de son fidèle serviteur, ce n'est qu'un cadavre ; mais l'esprit de je ne sais quoi règne ici ; et cette toque, elle porte les mêmes ; armoiries plus loin, regarde cette pierre qui se dresse sur le précipice, c'est là que son cœur s'est rompu.

LÉONARD • Tu pâlis, maître.

PANCRACE • Vois-tu là-haut, tout en haut ?

LÉONARD • Je vois au-dessus du sommet pointu un nuage incliné et les rayons du soleil qui s'y éteignent.

PANCRACE • Un signe épouvantable y brille.

LÉONARD • Mais ta vue t'égare, si je ne me trompe.

PANCRACE • Un millier d'hommes m'obéissaient il y a quelques instants, où est mon peuple ?

LÉONARD • Tu peux entendre leurs cris, ils t'appellent, ils t'attendent.

PANCRACE • Les femmes et les enfants prétendent dans leurs fables que c'est ainsi qu'Il doit apparaître, mais seulement au dernier jour.

LÉONARD • Qui ?

PANCRACE • Pareil à une colonne blanche comme la neige, il se tient au-dessus des précipices, les deux mains appuyées sur la croix, comme un vainqueur qui s'appuie sur son épée. Une couronne d'épines formée de foudres entrelacées.

LÉONARD • Mais qu'as-tu ? Que t'arrive-t-il ?

PANCRACE • Tout être vivant doit périr sous l'éclat de son regard.

LÉONARD • De plus en plus le sang abandonne ton visage, partons d'ici. Ne m'entends-tu pas ?

PANCRACE • Pose tes mains sur mes yeux, étouffe mes prunelles avec tes poings, sépare-moi de ce regard qui me change en poussière.

LÉONARD • Ainsi ?

PANCRACE • Tes mains sont une misère, pareille aux mains des fantômes, sans os ni chair, transparentes comme de l'eau, transparentes comme du verre, transparentes comme l'air. Je vois toujours !

LÉONARD • Appuie-toi sur moi.

PANCRACE • Donne-moi un peu d'obscurité !

LÉONARD • Oh ! mon maître !

PANCEACR • De l'obscurité, de l'obscurité.

LÉONARD • Ohé, citoyens, ohé, mes frères, patriotes, au secours ! Holà ! au secours ! à l'aide, au secours !

PANCRACE • TU AS VAINCU, Ô GALILÉEN !

(Il tombe dans les bras de Léonard et meurt.)

FIN

APPENDICE

Voici, en appendice, la première scène de la troisième partie. Le lecteur verra lui-même pourquoi nous l'avons supprimée pour la représentation.

Dans une hutte, quelques lampes, un livre ouvert sur une table, les marranes.

LE MARRANE. Mes frères avilis, mes frères vengeurs, mes frères bien-aimés, suçons les pages du Talmud comme un sein plein de lait, plein de vie, d'où coule pour nous la force et le miel, pour eux le fiel et le poison.

LE CHŒUR DES MARRANES. Jehovah est notre Seigneur et nul autre que lui. Il nous a dispersés partout, il nous a permis d'entourer l'univers comme par les lacs d'un serpent géant. Ce monde qui vénère la Croix, ces maître orgueilleux, sots, illettrés. Crachons trois fois pour leur perdition, trois fois malédiction sur eux !

LE MARRANE. Réjouissons-nous mes frères, la Croix qui est notre ennemie, coupée par le bas, pourrie, se penche aujourd'hui sur une mare de sang. Une fois abattue, elle ne surgira plus. Jusqu'à maintenant les seigneurs l'ont défendue.

LE CHŒUR. Le travail des siècles s'accomplit aujourd'hui ; travail difficile, douloureux, acharné. Mort aux seigneurs ! Crachons trois fois pour leur perdition, triple malédiction sur eux !

LE MARRANE. Nous sommes la puissance d'Israël qui règne sur la liberté désordonnée, sur le carnage sans fin, sur les conflits et les colères, sur leur sottise et leur orgueil ; encore quelques poussées au bas de la Croix et de ses débris l'on couvrira leurs cadavres.

LE CHŒUR. Cette Croix n'est-elle pas notre signe sacré ? l'eau du baptême ne nous a-t-elle pas unis aux autres hommes ? Ceux qui nous méprisent ont cru en l'amour de ceux qui étaient méprisés par eux.

La liberté de tous les hommes est notre loi. Le bien du peuple est notre but. Les fils des chrétiens ont cru aux enfants de Caïphe. Et, dans les siècles passés, nos pères ont martyrisé celui qui est notre ennemi. Nous le martyriserons de nouveau aujourd'hui, mais cette fois il ne ressuscitera pas.

LE MARRANE. Encore quelques instants, encore quelques gouttes du venin de la vipère, et à nous sera le monde, à nous mes frères.

LE CHŒUR. Jehovah est le Seigneur d'Israël et nul autre que lui. Crachons trois fois pour la perdition des peuples, triple malédiction sur eux !

(On entend frapper.)

LE MARRANE. A votre travail — et toi, saint livre, va-t-en ! que le regard du maudit ne souille tes pages ! *(Il cache le Talmud.)* Qui vive ?

UNE VOIX DERRIÈRE LA PORTE. Ami ! Au nom de la liberté, ouvre !

LE MARRANE. Mes frères, aux marteaux et aux cordes !

(Il ouvre.)

LÉONARD *(entrant)*. Vous faites bien, citoyens de veiller et d'aiguiser les poignards pour demain. *(Il s'approche de l'un d'eux.)* Et toi, que fais-tu dans ce coin !

UN DES MARRANES. Des cordes, citoyens !

LÉONARD. Tu as raison d'en tisser, frère, car celui qui ne tombera pas au combat, mourra sur la branche.

LE MARRANE. Citoyen Léonard, camarade, tout est-il prêt pour demain ?

LÉONARD. Celui qui nous tient par la pensée et le cœur désire te parler, il te le fait dire par moi. C'est lui-même qui te répondra.

LE MARRANE. J'y vais ! Et vous autres, n'arrêtez pas le travail.

(Il sort avec Léonard.)

LE CHŒUR DES MARRANES. Cordes et poignards, bâtons et épées, vous œuvres de nos mains, vous serez leur perdition ; ils tueront les seigneurs dans les champs, ils les pendront dans les jardins et les forêts, et nous aussi nous les tuerons et les pendrons. Nous les méprisés, nous surgirons au milieu de leur colère, parés de la gloire de Jehovah ! Sa parole est notre salut, son amour pour nous est pour eux tous le signe de la destruction. Crachons trois fois pour leur perdition, triple malédiction sur eux !

Aphorismes de la mystique en terre d'Islam

Peut-être est-ce la meilleure façon de faire l'éloge du précieux petit livre que M. Emile DERMENGHEM *vient de publier aux éditions Baconnier, à Alger, sur la* Vie des saints musulmans *— c'est en tout cas la plus agréable pour nous et la plus profitable pour nos lecteurs, — que d'en extraire ces aphorismes choisis parmi les plus émouvants et les plus révélateurs.*

Nous savons bien qu'il y a danger de les détacher de leur contexte et de les présenter, tel un bouquet de fleurs ardentes, dans la lumière infiniment délicate de notre Occident chrétien. Leur poésie va devenir, de ce fait, peut-être trop bruyante ; et comment ne s'imprégneraient-ils pas de tous les parfums évangéliques qu'ils vont rencontrer dans l'âme du lecteur chrétien ? Mais c'est une belle erreur, si toutefois c'en est une, d'user de ces aphorismes avec tous les droits que peut conférer la liberté chrétienne, afin de leur donner un instant pour notre édification et notre instruction, leur maximum de sens. Nous avons même écarté à cette fin, tel ou tel d'entre eux, dont le son pouvait sembler discutable, par exemple chez Bisthami.

Il sera toujours temps d'y revenir, pour faire œuvre de mystique comparée. Le livre de M. Dermenghem y aidera. Il est écrit, sans doute, avec une profonde sympathie, avec un dévôt respect, pour les mystiques musulmans — et aussi pour la mystique chrétienne, M. Dermenghem est l'auteur de La vie et les révélations de Marie des Vallées. *Mais c'est un livre clairvoyant, qui, sans viser à aucun moment à une confrontation, signale cependant, avec discrétion et intelligence, certains problèmes où pourrait s'amorcer une étude comparative. On devrait être attentif alors à certaines remarques qui ont été faites, d'une part, dans le livre du P. Maréchal,* Etude sur la psychologie des mystiques, *Bruxelles, 1937, t. II, p. 463, où la mystique musulmane, du fait*

qu'elle est privée d'un magistère vivant et des sacrements spirituels de la loi nouvelle est caractérisée par le désir expectant, voire la recherche formelle des états extraordinaires, par l'organisation de méthodes progressives d'entraînement, par la conviction d'une certaine proportion entre ces méthodes et la réussite espérée. Et, d'autre part, par J. Maritain, dans les Degrés du savoir, *notamment p. 540, qui rend attentif à la signification particulière que revêtent dans une religion comme l'Islam, les grâces extraordinaires et la forme poétique de leur expression.*

La Vie des saints musulmans *se limite aux II, III, et IV*e *siècles de l'hégire. Elle ne revient pas sur al Hallaj, que Louis Massignon a désormais introduit dans notre culture occidentale. Elle nous fait prendre contact avec des mystiques moins connus mais attachants ou séduisants.*

Aux aphorismes tirés de la Vie des saints musulmans, *nous avons ajouté quelques mots d'al Hallaj et quelques autres de Chibli, ces derniers empruntés à la belle étude que M. Dermenghem a donnée dans Fontaine, n*os *19 et 20, mars-avril, 1942, sous le titre :* Note sur la poésie mystique musulmane.

IBRAHIM († 777)

Khorassan et Syrie.

Ceux qui sont pauvres en ce monde seront riches dans l'autre ; ceux qui sont honorés ici-bas seront humiliés là-haut.

⁂

A un de ses compagnons qui lui demandait en le quittant de lui indiquer ses défauts : Je n'en ai pas remarqué, car je t'ai regardé avec l'œil de l'affection et j'ai trouvé bon tout ce qu'il a vu. Demande à un autre.

⁂

J'aime mieux du sel grossier qu'une datte où il y a une guêpe cachée.

⁂

Ayant vu un ivrogne vomir, il s'approcha pour laver une bouche qui avait prononcé le nom d'Allah, et le soir il entendit une voix qui

disait : O Ibrahim, tu as lavé sa bouche, et nous avons lavé son cœur.

FOUDHAYL († 803)

Khorassan et La Mecque.

Pensez à Moi et Je penserai à vous.

❋

Deux choses plongent le cœur dans les ténèbres : manger trop et rester longtemps couché.

❋

Vous riez trop, ce qui est vraiment aussi étrange en ce monde que ce le serait de pleurer dans le paradis.

❋

A Haroun al Rachid : Si une vieille femme se couche le soir sans avoir mangé, elle t'accusera au jour de la justice.

❋

Au jour des grands pèlerinages, il priait Dieu de pardonner au peuple : O grand Dieu ! si tous ces gens allaient demander un sou à la porte d'un riche, le leur refuserait-il ? Pardonner à tous ces hommes est moins pour toi que la plus menue pièce de monnaie. Ne serait-ce pas moins pour toi ? Tu es le Généreux, le Miséricordieux, le Clément-sans-bornes.

CHAQIQ († 809)

Khorassan.

Quand le faqir craint la richesse comme les autres hommes craignent la pauvreté, son ascèse est parfaite.

❋

Approche-toi des hommes comme du feu, en prenant garde qu'ils ne te brûlent.

❋

Si tu veux la paix, mange ce que tu trouves, habille-toi avec ce que tu trouves, et sois content du décret divin.

✵

Comment reconnaître la sincérité de l'ascète? C'est quand il est satisfait de voir quelque chose de ce monde lui échapper, et inquiet de la posséder.

BICHR († 841)

Khorassan et Bagdad.

Hier est mort, aujourd'hui agonise, demain n'est pas encore né: hâtez-vous de faire bien.

✵

La vérité de l'amour, c'est de ne contredire en rien le Bien-Aimé, c'est de se laisser entièrement conduire à travers le temps et l'espace; c'est de s'abaisser pour que grandisse le Bien-Aimé.

✵

Il faut avoir la délicatesse de ne pas aimer ce que ton Ami n'aime pas.

✵

Tu jouis de ta science: tu entends, tu répètes et c'est tout. Si tu vivais ta science, tu en aurais savouré l'amertume.

DZOUL († 859)

Egypte.

O mon Dieu ! mon secret T'est connu: je suis celui qui Te désire.

✵

O mon Dieu ! l'immensité de Ta miséricorde nous donne plus d'espoir que nos actes; et l'assurance de Ton pardon nous donne plus d'espoir que Tes châtiments de crainte.

✵

Je T'ai obéi par Ta permission, et Tu as droit à la reconnaissance. Je T'ai désobéi, selon Ta prescience, et Tu ne me dois rien. Mais je Te supplie par l'obligation de Ta miséricorde et par ma privation même de tout droit ! Par ma pauvreté, par Ta richesse.

❋

O Toi qui confortes les justes dans leur solitude ! O le meilleur des hôtes chez qui l'on puisse descendre ! Qui a goûté à Ton amour, reste à jamais meurtri.

❋

Bois le vin de Son amour pour toi : tellement qu'il t'enivrera de ton amour pour Lui.

❋

Enchaîné dans une prison de Bagdad, il disait : Ceci est un des dons et une des faveurs de Dieu. Tout ce qu'il fait est savoureux, juste et bon.

❋

A Toi, dans mon cœur, une place est réservée. Tout blâme m'est indifférent puisque je T'aime.

Pour Ton amour, je veux être Ta victime. C'est Ton absence qu'il m'est impossible de supporter.

❋

A son lit de mort, ses amis lui demandèrent ce qu'il désirait : Le connaître, ne serait-ce qu'un instant avant ma mort !

SARI († 870)
Bagdad.

L'amour n'est parfait entre deux êtres que lorsque l'un appelle l'autre : ô moi !

❋

Si tu veux l'adoration, jeûne le jour et veille la nuit. Mais si tu veux Dieu, abandonne-tout ce qui n'est pas Lui. Tu arriveras alors à Lui.

❋

Tu m'as revêtue de l'habit de l'intimité, ô la grande douceur ! Tu es en vérité le Seigneur des mondes et le mien !

Mon cœur était plein de passions dispersées : Ta vue les a rassemblées en faisceau vers Toi !

Celui qui a soif guérit sa soif en buvant de l'eau. Que doit faire celui que l'eau ne fait qu'altérer davantage ?

Mon cœur s'attriste de mes fautes et mon âme est en moi le plus grand de mes maux.

Le désir est dans ma conscience et dans mon foie, l'amour dans le fond de mon cœur.

A Ta porte je viens en m'excusant: Tu sais ce qu'il y a dans mes entrailles.

⁂

Par Ton droit sur moi — et quand je fais un serment, je le tiens — je ne troublerai pas notre amitié.

Tu as rempli d'amour mon cœur et ma poitrine. Comment pourrais-je prendre plaisir à quelque chose, me distraire et suivre mon chemin ?

O Toi qui es mon maître absolu, vois, Tu me laisses esclave au milieu des gens.

⁂

Je l'ai fui vers Lui. J'ai pleuré par Lui sur Lui. Entre les mains de ce Maître je suis toujours, jusqu'à ce que j'obtienne ce que j'ai désiré de lui.

⁂

Quand j'ai prétendu l'aimer: tu mens m'a-t-Elle dit. Je vois tes os encore tout habillés de chair.

L'amour n'est véritable que lorsque la peau colle aux entrailles, que la bouche n'a plus de voix.

Que la passion meurtrière n'a plus laissé qu'un œil pour pleurer et implorer en contemplant.

⁂

Ni jour ni nuit, il n'est de soulagement pour moi. Longue ou courte, la nuit que m'importe ?

⁂

Comment me plaindrais-je à mon médecin de mon mal, alors que mon mal vient de mon Médecin.

⁂

Le cœur brûle, les larmes coulent, la mélancolie a dressé son camp, la patience s'en est allée.

Comment peut-on s'asseoir sur ce qui n'a pas de base, quand la passion, le désir et l'inquiétude vous ont pris pour victime ?

O mon Dieu ! s'il y a un soulagement au bout de tout cela, fais-le venir pendant qu'il reste encore en moi un peu de souffle !

❋

Le monde brûle d'amour pour nous, mais comme nous ne faisons pas attention à lui, il vient ici pour se faire voir et balaye la maison.

❋

Etre patient, c'est être comme la terre qui supporte les montagnes, les fils d'Adam, tout ce qui est sur elle et ne se plaint pas.

❋

Ne te fie pas à ce monde: ton lien avec Dieu serait coupé. Marche doucement sur la terre: elle sera bientôt ta tombe.

❋

Si un homme entrait dans un jardin plein de toutes les espèces d'arbres, aux branches chargées d'oiseaux; si chaque oiseau lui disait: Sur toi le salut, ô saint d'Allah ! et si son âme y éprouvait de la complaisance, il serait le prisonnier de tout cela.

❋

O mon Dieu, maltraite-moi de toutes les façons que tu voudras, mais ne m'humilie pas en te voilant.

YAHYA († 872)

Khorassan.

Quelle différence entre celui qui va au festin pour le festin, et celui qui y va pour rencontrer le Bien-Aimé !

❋

Un atome de l'amour de Dieu vaut mieux que soixante-dix années d'adoration sans amour.

❋

O mon Dieu ! si Tu me dis, le jour du jugement: O mon serviteur, qu'est-ce qui t'a séduit en moi ? Je dirai: Seigneur, Ta bonté pour moi.

Et si Tu me fais entrer en enfer parmi Tes ennemis, je leur raconterai que dans le monde je T'aimais parce que Tu es mon maître, mon refuge et mon unique nécessaire.

✵

Si Tu me sauves, Tu me sauveras par Ton pardon. Si Tu me damnes, Tu me damneras par Ta justice. Je suis content de mon sort, car Tu es mon Seigneur et je suis Ton esclave.

✵

O mon Dieu! Tu sais que je ne peux supporter l'enfer; et je sais que je ne suis pas bon pour le paradis! Quelle ruse employer, si ce n'est Ton pardon ?

✵

Le contentement que j'ai ressenti de Tes bienfaits m'a détourné de la bonté de mon action, même s'il y a en elle mon salut.

Mon contentement en Toi, m'a fait oublier mon contentement de moi-même.

✵

O mon Dieu ! comment me réjouirais-je, puisque je t'ai offensé? Mais comment ne me réjouirais-je pas, sachant désormais qui tu es ?

Comment t'invoquerais-je moi pécheur ? mais comment ne t'invoquerais-je pas, Toi miséricordieux ?

✵

Que de gens disent à Dieu: Pardon ! qui sont sous sa haine; et que de gens qui restent silencieux sont en son pardon !

Celui-là dit: Pardon! mais son cœur reste dans le péché; celui-là se tait, mais son cœur lui remémore Dieu.

✵

O mon Dieu, ne l'oublie pas: j'ai guidé sur la route qui mène à Toi, et j'ai témoigné que la suprématie est à Toi.

Voici, levées vers Toi, des mains souillées par les péchés, et des yeux maquillés du kohl de l'espérance.

Accueille-moi, Tu es un roi généreux; et pardonne-moi, je suis un serviteur si faible !

✵

O mon Dieu ! je suis incapable d'observer les conditions du repentir. Pardonne-moi sans repentir !

✵

Si le Seigneur très haut, au jour de la Résurrection, me demande: Que nous apportes-tu ? Je lui répondrai: mon Dieu, que peut apporter un misérable qui sort de prison, à part l'habit qu'il porte ? Lave-moi de mes souillures dans ta générosité et fais-moi miséricorde !

✵

Les trajets terrestres se font à pied; la traversée des déserts vers l'autre monde se fait avec le cœur.

✵

Le monde est un pont; traverse-le, mais ne t'y installe pas. Est-il intelligent de bâtir des palais sur les ponts ?

✵

Trois hommes sont sages: celui qui abandonne le monde avant que le monde ne l'abandonne; celui qui prépare sa tombe avant d'y entrer; celui qui contente son Seigneur avant de le rencontrer.

✵

Comment se fier au monde ? C'est une maison de passage, non une demeure. On a des provisions pour l'étape, mais le coucher se fait ailleurs.

✵

Sur le jeûne : Si la faim se vendait au bazar, ceux qui y viennent avec le désir de l'autre monde ne devraient pas acheter autre chose.

✵

Prends pour maison la solitude, pour nourriture la famine, pour conversation l'oraison: alors il faudra bien ou que tu meures de ton mal ou que tu trouves le remède.

✵

O mon Dieu ! je te prie avec la langue de mon espoir quand celle de mon action est fatiguée.

O mon Dieu ! combien bonnes sont les descentes de ton inspiration sur les idées des cœurs ! Combien savoureuses les oraisons des secrets dans le lieu des mystères !

BISTHAMI († 875)
Perse.

Pendant trente ans, je marchai à la recherche de Dieu, et lorsque j'ai ouvert les yeux au bout de ce temps, j'ai découvert que c'était Lui qui me cherchait.

⁂

Je désire ne point désirer, parce que je suis le désiré, et Tu es celui qui désire.

⁂

— Avec quoi viens-tu à Moi ?

— Avec le renoncement au monde.

— Le monde n'est pour Moi que l'aile d'un insecte ; ce n'est pas grand'chose que d'y renoncer.

— Pardon, je viens avec Toi-même.

— C'est ainsi que Nous t'accueillons.

⁂

Yahya lui écrivant : Je suis ivre pour avoir bu longuement à la coupe de Son amour, il répond : Un autre a bu les mers du ciel et de la terre, et il n'est pas encore désaltéré ; il tire la langue et il crie : n'y en a-t-il pas encore ?

⁂

Les gens les plus séparés de Dieu sont les ascètes par leur ascèse, les dévots par leur dévotion, les savants par leur science.

⁂

Celui qui met sa confiance dans les actes de piété est plus coupable que celui qui commet le péché.

⁂

Assistant au cours d'un juriste, qui exposait les règles de l'héritage : un homme est mort, il a laissé tant, son fils aura tant, il s'écria : O faquih ! ô faquih ! Que diras-tu d'un homme qui est mort en ne laissant que Dieu ? *Et les gens se mirent à pleurer en songeant à la vanité de ce monde.*

⁂

A quelqu'un qui lui demandait le Nom divin, il répondit : Il n'a point de contours arrêtés. C'est vider ton cœur devant Son unicité.

Quand ton cœur sera vraiment vide devant Son unicité, réfère-toi à n'importe lequel de Ses noms et tu iras avec lui de l'Orient à l'Occident.

❋

Ce bas-monde est une duperie dans une duperie. L'autre monde est une joie dans une joie. Mais l'amour est une lumière dans une lumière.

❋

Les initiés qui ont donné les deux mondes pour l'amour de Dieu l'ont acquis à bon marché.

❋

Qui ne connaît pas Dieu peut être dévoré par le feu, mais qui a connu Dieu dévorera le feu.

❋

Un seul atome de l'amour de Dieu dans un cœur vaut mieux que cent mille paradis [1].

❋

J'ai quatre ans: pendant soixante-dix ans j'ai été enveloppé dans les voiles; il n'y a que quatre ans que j'en suis débarrassé et que je vois Dieu.

AL NOURI († 907)

Bagdad.

Ayant retiré trois cents dinars d'or de la vente d'un bien, il les mit dans une sacoche, alla s'asseoir sur le parapet du Tigre, et les jeta un à un dans le fleuve en disant: Mon Seigneur ! voudrais-tu me détourner de Toi avec cela ?

❋

Ayant entendu un muezzin appeler à la prière et un chien aboyer, il dit: Le muezzin cite Dieu avec insouciance, par routine et par métier, tandis que le chien loue Dieu *réellement*. Dieu — qu'il soit exalté — a dit: Il n'y a pas de choses qui ne disent sa louange [2].

[1] Le paradis, ce sont les créatures de l'autre monde, le jardin édénique, les kiosques d'émeraude avec les houris.

[2] Coran.

Il m'a fait sortir de ma patrie, comme tu vois ; et il m'a fait rentrer.

Il m'a rendu comme tu vois ; il m'a fait habiter un désert de fumier.

Quand je disparais, Il apparaît ; et quand Il apparaît, il me fait disparaître.

Je suis de Son avis, et voici que, lorsqu'Il semble de mon avis, Il me contrarie.

Il dit : Tu ne contempleras pas ce que tu contempleras, ou c'est Moi que tu contempleras.

Je ne me trouverais plus (ici-bas), si je me trouvais où est le chemin qui mène à Toi.

Tu m'a privé de mon Tout, et voici que je pleure sur Toi.

Je n'ai pas cessé de stationner, à cause de Ton amour, dans une station où les esprits demeurent égarés.

SOUMNOUN († 915)
Bagdad.

Tu m'as réveillé avec la science, puis laissé perplexe, savourant sans rien voir.

J'avais un cœur et je vivais avec lui ; je l'ai perdu dans la tourmente.

Mon Dieu, rends-moi ce que j'ai perdu. Ma patience s'est usée à sa recherche.

Secours-moi pendant que j'ai un reste de vie, ô Toi qui secours celui qui demande secours.

Tu as absorbé mon cœur loin du monde et de ses saveurs. Tu es dans le cœur quelque chose d'inséparable.

La passion semblait guérie, quand à l'horizon, un éclair aux lueurs incertaines.

Comme les franges d'un vêtement de dessous, a lui, sur des hauteurs inaccessibles.

En vain a-t-il voulu fixer du regard l'apparition de cet éclair: ses larmes l'en ont empêché.

Le feu brûle entre ses côtes, l'eau coule de ses yeux.

❋

Je soupire passionnément tout le jour; la nuit, l'amour m'appelle et je réponds.

Nos jours s'en vont, mais mon ardeur grandit sans cesse, comme si le temps de l'amour ne s'écoulait jamais.

J'accepte que Tu te détournes de moi, si tel est Ton bon plaisir.

Eprouve par Ton dédain ma résignation et ma patience, mais laisse-moi du moins suspendu à l'espoir.

❋

Il y a en moi un tel désir de Toi que si la pierre en supportait un pareil, elle serait fendue comme par un feu violent.

Ton amour s'est insinué dans mes membres aussi intimement que dans l'âme la parole intérieure.

Je ne peux respirer sans que Tu sois dans mon souffle et que Tu ne circules dans chacun de mes sens.

❋

Si je répète Ton nom, Seigneur, ce n'est pas que je risque de t'oublier. Mais c'est que la citation sur la langue est la joie de la litanie.

❋

Bien que j'aie été rencontré ce soir, sous les habits de la pauvreté, sache que je suis déjà plus proche de la liberté la plus abondante.

Ne t'attriste donc pas de me voir dans un état si différent de ma condition d'autrefois.

Mais j'ai une âme et il faudra bien qu'elle meure à la peine, ou qu'elle m'emporte, je l'atteste, de degré en degré, jusqu'au plus haut destin.

AL HALLAJ († 922)

Bagdad.

O guide des extasiés, Roi glorieux, je Te sais transcendant, au-dessus de tous les concepts de ceux qui T'ont conçu ! O mon Dieu, Tu me sais impuissant à T'offrir l'action de grâces qu'il Te faut. Viens donc en moi Te remercier Toi-même. Voilà la véritable action de grâces ! il n'y en a pas d'autre.

⁂

Entre Toi et moi, il traîne un *c'est moi* qui me tourmente.
Ah ! enlève, de grâce, ce *c'est moi* d'entre nous deux !

⁂

Je T'appelle. Non, c'est Toi qui m'appelles à Toi !
Comment T'aurais-je interpellé *c'est Toi*, si tu ne m'avais interpellé *c'est Moi.*

⁂

Les gens s'en vont en pèlerinage ; moi je vais en pèlerinage vers l'Ami qui demeure en moi.

Ils apportent des agneaux à sacrifier, moi j'apporte mes veines et mon sang.

⁂

Voici ces gens, Tes adorateurs ; ils se sont réunis pour me tuer, par zèle pour Toi, pour T'être agréables : pardonne-leur.

Si Tu leur avais révélé ce que Tu m'as révélé, ou si Tu m'avais caché ce que Tu leur as caché, je ne subirais pas l'épreuve que je subis.

⁂

Oui va-t-en prévenir mes amis que je me suis embarqué pour la haute mer, et que ma barque se brise.

C'est dans la religion de la croix que je mourrai ! je ne veux plus aller à la Mecque ni à Médine.

CHIBLI (945)

Bagdad.

Eloigné de Toi, celui qui est habitué à ta proximité ne peut prendre patience.

Et celui qui a été meurtri par ton amour ne peut supporter même la proximité.

Si l'œil ne Te voit pas, le cœur T'a déjà vu.

Celui qui cherche Dieu par les seules mortifications est loin d'atteindre son but; mais celui qui Le cherche par Lui, arrive.

Non ! par la beauté de la soumission au moment de la rencontre ! la récompense de l'amour n'est pas autre que d'aimer.

Ton affection est déception, Ton amour est haine, Ton union est séparation et Ta paix est combat.

Quand l'extase m'a montré Ta présence, j'ai pu Te contempler existant en tous lieux.

Et j'ai conversé avec un Existant sans parole, et j'ai regardé un Connu sans apparence.

Il mourut en récitant toute une nuit ces vers :

La maison que tu habites n'a pas besoin de flambeau,

Ton visage espéré sera notre preuve, le Jour où les gens s'affubleront de preuves.

NABOLOSI

Le vin, c'est l'amour divin éternel qui apparaît dans les manifestations de la création. Dieu a dit: *Il les aime et ils l'aiment*[1]. Le Soleil de: *Il les aime*, se reflète dans la lune de: *ils L'aiment*, et c'est toujours la même lumière.

[1] Coran.

Le statut religieux officiel des travailleurs civils polonais en Allemagne

---

L'Agence de presse catholique internationale KIPA rapporte que le ministre du Reich pour les affaires ecclésiastiques a envoyé au président de la conférence des évêques catholiques réunie à Fulda le texte d'un décret réglant l'aumônerie parmi les travailleurs civils polonais dans le Reich. Ce décret, élaboré en consultation avec le chef des S.S. et le chef de la police, stipule :

1. Les travailleurs civils de nationalité polonaise travaillant dans le Reich ne peuvent avoir recours à un aumônier que pendant certains services religieux spéciaux. A l'exception des grandes fêtes religieuses, ces services ne pourront avoir lieu que le premier dimanche de chaque mois entre 10 heures et midi, dans des églises ou autres bâtiments appropriés.

2. Dans ces services, l'usage de la langue polonaise et le chant de cantiques sont défendus en principe. La confession en polonais n'est pas autorisée. Cependant, pour l'absolution générale et la préparation à la communion, l'emploi des textes en polonais officiellement admis pour l'aumônerie en temps de guerre est autorisé.

3. Les travailleurs civils polonais ne peuvent en aucun cas assister à des services religieux destinés à la population allemande ; la population allemande, de son côté, n'a pas le droit d'assister à des services spéciaux organisés pour les Polonais.

4. Les travailleurs civils polonais ne peuvent pas demander que des services religieux spéciaux soient organisés. Les autorités administratives subalternes peuvent décréter la suspension des services spéciaux pour des périodes plus ou moins longues, si des raisons d'ordre général ou de travail le demandent.

5. Des mariages religieux de travailleurs civils polonais entre eux ou avec d'autres étrangers ne peuvent pas être célébrés, étant donné que le mariage de Polonais n'est pas admis dans les limites de l'ancien Reich.

6. L'éducation religieuse des enfants de travailleurs civils polonais ou l'instruction pour la préparation à la confession et à la communion sont également interdites en principe.

Deux fragments de « La politique tirée de l'Ecriture sainte »[1]

I. L'HOMME EST FAIT POUR VIVRE EN SOCIÉTÉ[2]

Tous les hommes sont frères.

Premièrement, ils sont tous enfants du même Dieu. « Vous êtes tous frères, dit le Fils de Dieu, et vous ne devez donner le nom de Père à personne sur la terre, car vous n'avez qu'un seul Père qui est dans les cieux » (Mt., XXIII, 8). Ceux que nous appelons pères, et d'où nous sortons selon la chair, ne savent pas qui nous sommes. Dieu seul nous connaît de toute éternité, et c'est pourquoi Isaïe disait, LXIII, 16: « Vous êtes notre vrai Père. Abraham ne nous a pas connus et Israël nous a ignorés. Mais vous, Seigneur, vous notre Père et notre Protecteur. Votre nom est devant tous les siècles ».

Secondement, Dieu a établi la fraternité des hommes en les faisant tous naître d'un seul, qui pour cela est leur père commun et porte en lui-même l'image de la paternité de Dieu. Nous ne lisons pas que Dieu ait voulu faire sortir les autres animaux d'une même tige: « Dieu fit les bêtes selon leurs espèces; et il vit que cet ouvrage était bon, et il dit: Faisons l'homme à notre image et ressemblance » (Gen., I, 25).

Dieu parle de l'homme en nombre singulier et marque distinctement qu'il n'en veut faire qu'un seul, d'où naissent tous les autres, selon ce qui est écrit dans les Actes, XVII, 26, que « Dieu a

[1] Si nous n'approuvons pas tout le contenu de cet ouvrage qui marque sur plusieurs points un recul par rapport à la *Somme* de saint Thomas, comment ne pas admirer sans réserve des pages comme celles que nous citons ?

[2] Livre I, art. 1. proposit. 3, 4, 5.

fait sortir d'un seul tous les hommes qui devaient remplir la surface de la terre ». Le grec porte que Dieu les a faits, d'un même sang. Il a même voulu que la femme qu'il donnait au premier homme fût tirée de lui, afin que tout fût un dans le genre humain: « Dieu forma en femme la côte qu'il avait tirée d'Adam, et il l'amena à Adam, et Adam dit: Celle-ci est un os tiré de mes os, et une chair tirée de ma chair. Son nom même marquera qu'elle est tirée de l'homme. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme. Et ils seront deux dans une chair » (Gen., II, 22).

Ainsi le caractère d'amitié est parfait dans le genre humain; et les hommes, qui n'ont tous qu'un même Père, doivent s'aimer comme frères. A Dieu ne plaise qu'on croie que les rois soient exempts de cette loi, ou qu'on craigne qu'elle ne diminue le respect qui leur est dû. Dieu manque distinctement que les rois qu'il donnera à son peuple « seront tirés du milieu de leurs frères » (Deut., III, 15); un peu après: « Ils ne s'élèveront point au-dessus de leurs frères par un sentiment d'orgueil ». Et c'est à cette condition qu'il leur promet un long règne...

Nul homme n'est étranger à un autre homme.

Notre-Seigneur, après avoir établi le précepte d'aimer son prochain, interrogé par un docteur de la loi: qui était celui que nous devons tenir pour notre prochain, condamne l'erreur des Juifs, qui ne regardaient comme tels que ceux de leur nation. Il leur montre, par la parabole du Samaritain qui assiste le voyageur méprisé par un prêtre et par un lévite, Luc X, 31, que ce n'est pas sur la nation, mais sur l'humanité en général, que l'union des hommes doit être fondée... Cette parabole nous apprend que nul homme n'est étranger à un autre homme, fût-il d'une nation autant haïe dans la nôtre, que les Samaritains l'étaient des Juifs.

Chaque homme doit avoir soin des autres hommes.

Si nous sommes tous frères, tous faits à l'image de Dieu et également ses enfants, tous une même race et un même sang, nous devons prendre soin les uns des autres; et ce n'est pas sans raison

qu'il est écrit: « Dieu a chargé chaque homme d'avoir soin de son prochain » (Eccli., XVII, 12). S'ils ne le font pas de bonne foi, Dieu en sera le vengeur; car, ajoute l'Ecclésiastique « nos voies sont toujours devant lui et ne peuvent être cachées à ses yeux ». Il faut donc secourir notre prochain comme en devant rendre compte à Dieu qui nous voit.

Il n'y a que les parricides et les ennemis du genre humain qui disent comme Caïn: « Je ne sais où est mon frère; suis-je fait pour le garder ? » (Gen., IV, 9).

« N'avons-nous pas tous un même Père ? n'est-ce pas un même Dieu qui nous a créés ? pourquoi donc chacun de nous méprise-t-il son frère, violant le pacte de nos pères ? » (Mal., II, 11).

II. DES INJUSTES MOTIFS DE LA GUERRE[1]

Les conquêtes ambitieuses.

Ce motif paraît bientôt après le déluge en la personne de Nemrod, homme farouche, qui devint, par son humeur violente, le premier des conquérants (Gen., X, 8). Mais il est expressément marqué qu'il était des enfants de Chus, fils de Cham, le seul des enfants de Noé qui ait mérité d'être maudit par son père.

Le titre de conquérant prend naissance dans cette famille, et l'Ecriture exprime cet événement en disant « qu'il fut le premier puissant sur la terre »; c'est-à-dire qu'il fut le premier que l'amour de la puissance porta a envahir les pays voisins.

Ceux qui aiment la guerre et la font pour contenter leur ambition sont déclarés ennemis de Dieu.

« Je redemanderai votre sang de la main de toutes les bêtes, et de celle de tous les hommes qui auront répandu le sang humain, qui est celui de leurs frères. Qui répandra le sang humain, son sang sera répandu, parce que l'homme est fait à l'image de Dieu » (Gen., IX, 5).

Dieu a tant d'horreur des meurtres et de la cruelle effusion du sang humain, qu'il veut en quelque façon qu'on regarde comme

[1] Livre IX, art. 2, proposit. 1, 2, 3, 4, 13.

coupables jusqu'aux bêtes qui le versent. Il semblerait, à entendre ces paroles, que Dieu voudrait obliger les animaux farouches à respecter l'ancien caractère de domination qui nous avait été donné sur eux, quoique presque effacé par le péché. Le violement en est réputé aux bêtes comme un attentat ; et c'est une espèce de punition où il les assujettit, de les rendre si odieuses qu'on ne cherche qu'à les prendre et à les faire mourir.

La raison de cette défense est admirable : « C'est, dit-il, que l'homme est fait à l'image de Dieu ». Cette belle ressemblance ne peut trop paraître sur la terre. Au lieu de la diminuer par les meurtres, Dieu veut au contraire que les hommes se multiplient : « Croissez, leur dit-il, et remplissez la terre » (Gen., I, 28).

Que si ravir à un seul homme le présent divin de la vie, c'est attenter contre Dieu, qui a mis sur l'homme l'empreinte de son visage ; combien plus sont détestables à ses yeux ceux qui sacrifient tant de millions d'hommes et tant d'enfants innocents à leur ambition !

Caractère des conquérants ambitieux tracé par le Saint-Esprit.

Après que Nabuchodonosor, roi de Ninive et d'Assyrie, eût défait et subjugué Arphaxad, roi des Mèdes, « son empire fut élevé, et son cœur s'enfla. Et il envoya à tous les peuples qui habitaient dans la Cilicie, à Damas, vers le Liban et le Carmel, aux Arabes, aux Galiléens, dans les vastes pleines d'Esdrelon, aux Samaritains, et aux environ du Jourdain, et à toute la terre de Jessé, jusqu'aux limites de l'Ethiopie. Il dépêcha ses envoyés à tous ces peuples, pour les obliger de se soumettre à sa puissance. Mais ces nations — jalouses de leur liberté — renvoyèrent ses ambassadeurs les mains vides, et sans leur rendre aucun honneur. Alors le roi d'Assyrie entra en indignation et jura qu'*il se défendrait* contre tous ces peuples » ou plutôt qu'il se vengerait de leur résistance (Judith, I, 7).

Voilà le premier trait d'un conquérant injuste. Il n'a pas plutôt subjugué un ennemi puissant, qu'il croit que tout est à lui. Il n'y a peuple qu'il n'oppresse ; et si on refuse le joug, son orgueil s'irrite. Il ne parle point d'attaquer, il croit avoir sur tous un droit légitime. Parce qu'il est le plus fort, il ne se regarde pas comme agresseur ;

et il appelle *défense* le dessein d'envahir les terres des peuples libres. Comme si c'était une rebellion de conserver sa liberté contre son ambition, il ne parle plus que de vengeance. Et les guerres qu'il entreprend ne lui paraissent qu'une juste punition des rebelles.

Il passe outre. Et non content d'envahir tant de pays qui ne relèvent de lui par aucun endroit, il croit ne rien entreprendre digne de sa grandeur, s'il ne se rend maître de tout l'univers. C'est la suite du caractère de cet injuste conquérant: « La parole fut répandue dans le palais du roi d'Assyrie qu'il se défendrait et se vengerait. Et appelant ses vieux conseillers, ses capitaines et ses guerriers, il leur déclara, dans une assemblée tenue exprès en particulier avec eux, que sa volonté était de soumettre à son empire toute la terre habitable » (*Ibid.*, II, 1).

Ce n'était point un conseil qu'il demandait à cette grande assemblée: il n'a pour conseil que son orgueil indomptable. Et, sans consulter davantage, pour en venir à l'exécution, « il donne ses ordres à Holoferne, chef général de sa milice — grand homme de guerre. Et, dit-il, ne pardonne à aucun royaume, ni à aucune place forte; que tes yeux ne soient touchés d'aucune pitié, et que tout fléchisse sous ma loi ».

C'est le second trait de cet orgueilleux caractère. Ce superbe roi n'a pas besoin de conseil; l'assemblée de ses conseillers n'est qu'une cérémonie, pour déclarer d'une manière plus solennelle ce qui est déjà résolu, et pour mettre tout en mouvement.

Mais voici un dernier trait. C'était de ne respecter ni connaître ni Dieu ni homme, et de n'épargner aucun temple, pas même celui du vrai Dieu, qu'il eût voulu mettre en cendres avec tous les autres, au milieu de Jérusalem. Car « il avait commandé à Holoferne d'exterminer tous les dieux, afin qu'il n'y eût de Dieu que le seul Nabuchodonosor, dans toutes les terres que ses armes auraient subjuguées ».

Cela se fait en deux manières. Ou en s'attribuant ouvertement les honneurs divins, ainsi qu'il est arrivé presque à tous les conquérants du paganisme. Ou par les effets, lorsque, avec un orgueil outré, sans songer qu'il y ait un Dieu, on se rapporte ses victoires à soi-même, à sa force et à ses conseils, et que l'on semble dire en son cœur: « Je suis un Dieu » et je me suis fait moi-même, comme il est écrit dans le prophète (Ezech., XXVIII, 2).

Ou, pour répéter les paroles d'un autre Nabuchodonosor: « N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai bâtie dans la force de ma puissance, et dans l'éclat de ma gloire, pour être le siège de mon empire ? » (Dan., IV, 27). Sans songer qu'il y a un Dieu à qui on doit tout.

Tel est le caractère des conquérants ambitieux qui, enivrés du succès de leurs armes victorieuses, se disent les maîtres du monde et que leur bras est leur Dieu.

Lorsque Dieu semble accorder tout à de tels conquérants, il leur prépare un châtiment rigoureux.

« J'ai donné toutes les terres et toutes les mers à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur » (Jér., XXVII, 6) et ministre de mes justes vengeances. Ce n'est pas à dire qu'il les ait données afin qu'il en fût le légitime possesseur. C'est-à-dire que, par un secret jugement, il les a abandonnées à son ambition, pour les occuper et les envahir. Rien n'échappera de ses mains, « et jusqu'aux oiseaux du ciel — c'est-à-dire ce qu'il y a de plus libre — y tombera » (Dan., II, 38).

Voilà en apparence une faveur bien déclarée. Mais le retour est terrible. « Le marteau qui a brisé les nations de l'univers est brisé lui-même » (Jér., L, 23). « Le Seigneur a rompu la verge dont il a frappé le reste du monde d'une plaie irrémédiable » (Isaïe, XIV, 5). Je tombe sur toi, ô superbe ! dit le Seigneur des armées. Ton jour est venu et le temps où tu m'as visité — par la justice divine. Dieu renversera Babylone, comme il a fait de Sodome et Gomorrhe, et il ne lui laissera aucune ressource » (Jér., L, 31). « Il n'y a plus de remède à ses maux: son jugement est monté jusqu'aux cieux et a percé les nues » (*Ibid.*, LI, 9).

Deux paroles du Fils de Dieu qui anéantissent la fausse gloire et éteignent l'amour des conquêtes.

Il n'y a rien au-dessus de ces expressions que la simplicité de ces deux paroles du Fils de Dieu: « Que sert à l'homme de conquérir le monde, s'il perd son âme ? Et qu'est-ce qu'on donnera en échange pour son âme ? » (Mt., XVI, 26).

Et encore, pour foudroyer d'un seul mot la fausse gloire: « Ils ont reçu leur récompense » (Mt., VI, 2). Ils ont prié dans les coins des rues, ils ont jeûné, ils ont fait l'aumône. Ajoutons: ils ont exercé ces grandes vertus militaires, si laborieuses et si éclatantes, pour faire parler les hommes: « En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense ». Ils ont voulu qu'on parlât d'eux, ils sont contents, on en parle par tout l'univers. Ils jouissent de ce bruit confus dont ils étaient enivrés. Et, vains qu'ils étaient, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs projets: *Receperunt mercedem suam, vani vanam*, comme dit saint Augustin.

Que de sueurs, que de travaux, disait Alexandre, — mais que de sang répandu —, pour faire parler les Athéniens ! Il sentait la vanité de cette frivole récompense. Et en même temps, il se repaissait de cette fumée.

JACQUES-BENIGNE BOSSUET.

Poèmes

LE GRAAL

Cette saison était si humble
quand elle s'efforçait de sourire
et que soudain les nuages recouvraient tout.

J'entendais battre tant de cœurs
derrière cette ramure d'épines
et tant de pas que l'on devine
qui portent d'inconnues douleurs.

Peut-être est-ce une église qui sonne
chez des chevaliers aux armes blanches
et que le val est sans retour et que les branches
s'endorment pour un dernier automne.

L'orgue s'est tu au delà des verrières,
en vain vous joindriez les mains pour l'entendre.
Non. Car moi-même je ne peux plus comprendre
tous leurs enchantements dans cette autre lumière.

Cette saison était si humble
elle avait si honte d'être nue.
Et depuis tant d'épines se sont enfoncées dans mes mains.

LA FOLLE MAITRESSE

Comment l'as-tu trouvée
dès le premier regard
la porte de mon cœur
quand moi depuis des siècles
tournant et retournant
dans la nuit de moi-même
je la cherche toujours.

LES ENFANTS

Nous sommes tous assis en rond
devant la porte refermée
et le long grincement des gonds
nous endormit à la veillée.

C'était le plus triste des soirs.
Oh mais quel parfum nous demeure
de lumière glissant avare
entre les volets de nos cœurs !

MARINE

J'écoute en toi la vague sans âge
qui du fond d'autres profondeurs
roule en mourant dans ton amour
comme dans un coquillage vide.

Sur le dernier radeau du naufrage
sombrons dans l'océan de ce cœur,
que tes cheveux parmi les algues
voguent au rivage oublié.

Pauvres enfants dans la tempête
qui n'ont plus peur du loup-garou
aveugles, et cherchant la lumière
dans leur cœur fermé pour jamais.

LE CIEL EST PLEIN

Le ciel est plein de barques d'or,
le soleil fait la haute mer
et les vents qui soufflent encore
penchent les barques vers le bord
de tous les jardins de la terre.

Et l'on voit un poisson (qui est-ce?)
au ventre blanc dans les galets,
un poisson seul de son espèce
et que tous les filets de pêche
ne prendront peut-être jamais.

TOUS LES FEUX

Tous les feux d'herbe sèche
qu'on brula à l'automne
se sont rallumés dans mon cœur.

O ces feux qui n'éclairent pas la nuit
ces feux maudits
ces feux sans âme !

On grelotte alentours
accroupis sur le sable
et la mer monte toujours.

Qui donc éloignera de nous les lions ce soir?

CHANSON

La lune glisse entre les toits
sur ton jardin ma bien-aimée,
sur ton jardin de grioflées,
de giroflées et de lilas.

Toi tu chantes au clair de lune
que ton amant tu l'as tué,
et tu traînes cette infortune
comme une étoile à ton côté.

LAZARE[1]

Croient-ils assez payer de leurs larmes
l'horreur aux portes de mourir
ceux qui n'ont mesuré leur tombe,

qui n'ont percé ce cœur de vide
l'âme tendue comme une lance
en l'unique source de sang ?

Ils n'ont su le poids de la terre
l'éveil au linceul de lumière
à la face du Dieu qui pleure

ni l'appel aux dernières rives
et l'écho vierge qui demeure
où le Léthé n'a pas d'oubli.

Car Ses larmes ne sont taries
chaque seuil a marqué Son pas
pour l'âme à jamais suscitée

l'âme ployante illuminée
saignante et percée jusqu'au fond
par l'ordre inassouvi de vivre.

L'âme errante aux yeux solitaires
dans la danse au palais de vie
parmi son linceul d'amour

---

[1] Une légende médiévale raconte qu'après sa résurrection Lazare demeurait hanté par l'angoisse de la mort: ne serait-ce plutôt par la tristesse d'avoir vu le Christ pleurer sur lui.

parmi ses chaînes de mémoire
dans la carole au froid d'angoisse
pour chaque porte qu'il faut ouvrir

les portes neuves de mystère
tremblantes d'ombre insoupçonnée
pour les vivants ni pour les morts

la porte dure et familière
où peut-être trouver derrière
le Dieu debout, et qui parle !

PAUL ZUMTHOR.

Devant la crise mondiale: Manifeste de catholiques européens[1]

PROLOGUE

« Les signataires de ce manifeste sont des catholiques d'Europe qui exercent actuellement dans le Nouveau Monde leurs activités d'ordre intellectuel ou spirituel. Le point de vue auquel ils se placent est indépendant de toute préoccupation de parti. Ils savent que la guerre actuelle met les chrétiens en face de graves problèmes et de graves devoirs, et qu'il leur est possible, abstraction faite de leurs opinions personnelles sur des points plus particuliers, de formuler en commun quelques principes fondamentaux ».

Le document se compose de deux parties, l'une concernant le présent, l'autre le futur.

I. LA MENACE CONTRE LA CIVILISATION

1. *En quoi elle consiste.*

« La crise universelle, dont la guerre ne représente que le paroxysme, traduit *la menace la plus grave qui se soit jamais dressée contre une civilisation d'hommes libres.* »

L'idéologie où s'incarne cette menace « n'a rien de commun, sinon quelques apparences extérieures, avec les régimes autoritaires que des peuples chrétiens ont connu dans le passé ». Elle est inférieure « aux formes primitives de la cité antique ». Elle est « absolument incompatible avec le message de l'Evangile qui nous a manifesté la dignité inaliénable de chaque âme humaine ». Elle nie « la transcendance de la personne humaine par rapport à la ma-

[1] Nous donnons une analyse, sans nul commentaire, de ce document, suivi de quarante-trois signatures, et paru en mai 1942, aux Editions de la Maison Française, 610 Fifth Avenue, New-York, 49 pages. L'imprimatur a été donné à Notre-Dame, en date du 18 mai 1942. Les soulignements du texte ont été scrupuleusement respectés.

tière, par rapport à la nature, par rapport à la société ». En voici la définition sous la plume de ses partisans: « L'individu n'est pas une entité, mais dépend du tout, né de l'Etat et soutenu par lui ». Et encore: « Rien en dehors ou au-dessus de l'Etat, rien contre l'Etat, tout dans l'Etat, tout pour l'Etat ».

« Le matérialisme historique du marxisme requiert pour triompher dans le monde *la destruction de la religion, de la famille, de tout ce qui protège la personne humaine et empêche son absorption dans la masse sociale.* »

Le matérialisme biologique requiert « *la même destruction radicale*, étroitement liée à *une contre-religion* basée sur les forces de l'orgueil et de l'instinct, et à la volonté de soumettre l'humanité à la domination d'un peuple ou d'une race manifestant sa supériorité par l'oppression des autres ». Il élève contre le christianisme « une négation radicale de l'unité du genre humain et de la fraternité de tous les hommes, enfants du même Père et rachetés par le même Christ ». Il semble aujourd'hui « plus apte que le communisme à faire triompher la révolution antichrétienne déchaînée sur le monde ».

« La lutte des peuples n'est que la manifestation, sur le plan international, d'une rupture plus profonde: la rupture de l'accord des peuples sur les principes de la civilisation. »

2. *L'enjeu de la lutte est-il la démocratie?*

Oui, si l'on entend par ce mot « *la vie politique et sociale d'une communauté d'hommes libres* ».

Non, si l'on pense « à un système particulier ou à des formes politiques particulières » d'avant-guerre. Inspirées par des principes démocratiques, ces formes n'en sont cependant qu'une réalisation contingente. Sans méconnaître la valeur dont elles ont fait preuve, il reste que chaque peuple a la liberté de créer des institutions appropriées aux besoins nouveaux de chaque époque.

« Mais *il y a des principes qui ne doivent en aucun cas être mis en cause :* tels ceux qui affirment la nécessité pour la société d'être fondée sur des *relations de justice ;* tels ceux qui affirment les *droits de la personne humaine*, auxquels, en fait, les formules démocratiques, notamment le principe du suffrage universel, ont donné une

expression politique. *La liberté*, c'est-à-dire le droit pour le corps politique et pour ses membres de déterminer eux-mêmes les voies qui les conduiront à leur fin naturelle ; *l'égalité* des citoyens devant le droit et devant les tâches de la vie ; *l'amitié ou fraternité civique* dont la justice est la condition, et qui suppose non seulement la parenté r sultant de notre origine commune, mais aussi, et plus profondément encore — nous, chrétiens, nous le savons —, cette fraternité où tous les hommes ont été constitués dans le Christ et qui leur demande de tendre à une amitié plus haute et plus universelle que l'amitié civique, parce qu'elle est fondée en Dieu et dans l'amour de charité ; voilà des principes que les démocraties n'ont certes pas eu tort d'invoquer. Leur tort est d'en avoir trop souvent méconnu les vraies bases et d'avoir été trop souvent impuissantes à les réaliser. Ces principes ont leur source la plus pure dans l'inspiration évangélique, et s'accordent avec l'idéal chrétien de la civilisation. *L'œuvre de négation qu'on poursuit actuellement à leur égard marque un recul tragique de cet idéal.* »

3. *L'enjeu de la guerre est-il de maintenir le capitalisme ?*

Le capitalisme a grandement contribué à développer les éléments matériels de la civilisation.

Mais le caractère inhumain qu'il a imprimé à toute l'économie, dont la création d'un prolétariat et la lutte des classes sont les conséquences « encourent la condamnation de la morale et la réprobation d'une philosophie économique et politique soucieuse du bien commun ».

« Si donc des intérêts *ploutocratiques* se défendent en ce moment sous le couvert de la guerre, cette conjonction de fait — accidentelle à l'égard de l'enjeu réel, et rendue évidemment transitoire par les ruines et les transformations que la guerre elle-même entraîne — n'enchaîne ni notre jugement, ni notre action, ni notre volonté de réformes sociales. »

4. *L'enjeu de la guerre est la civilisation elle-même et les valeurs chrétiennes qui y sont engagées.*

« Notre foi éclaire notre conception de l'ordre social temporel : elle nous fait un devoir d'agir en chrétiens dans toute la vie sociale,

de lui donner les institutions qui sont le propre des sociétés chrétiennes et qui conditionnent la vie spirituelle des individus. Il ne suffit donc pas que l'Eglise conserve l'intégrité de son dogme, et, dans des conditions du reste toujours plus précaires et menacées, l'exercice de son culte, l'administration de ses sacrements ; il faut qu'elle, et nous, croyants, gardions la possibilité de faire valoir l'Evangile comme ferment de cet ordre. Ce sont donc *les libertés du chrétien et de l'Eglise dans le monde*, c'est la possibilité de remplir *leurs devoirs sociaux les plus urgents*, ce sont aussi *les principes du droit naturel* que la Révélation suppose et confirme, qui voient leur sort mis en balance —, en attendant que *la mission essentielle de l'Eglise elle-même* au regard du salut des âmes, soit à son tour ouvertement et férocement combattue ».

L'ordre nouveau du matérialisme biologique « est fondé sur une conception de l'existence et une attache spirituelle incompatible avec la foi et la vie chrétiennes. »

« Il attaque le christianisme dans sa racine même en niant et en blasphémant la Miséricorde et la Charité, et en sacrifiant tout à l'orgueil de la Puissance. Partout où notre religion possède quelque vitalité, elle ne peut pas ne pas être un danger majeur pour ces régimes et ils ne peuvent pas ne pas vouloir la combattre. La persécution ne pourrait être évitée qu'au prix *de la stérilisation de la foi chez les chrétiens, de la corruption du monde catholique par le dedans*, de ce que le Cardinal Patriarche de Lisbonne a appelé *une déchristianisation de l'Eglise elle-même.* Là même où ils revêtent des formes moins radicales et où ils sont introduits sous un voile, ces régimes tendent inéluctablement à la réalisation de ce dessein, plus funeste à la religion que la persécution ouverte. *Il n'y a pas d'illusion plus pernicieuse que d'imaginer qu'on puisse christianiser le totalitarisme. Les totalitarismes qui tendent aujourd'hui d'envahir le monde ne peuvent triompher que sur les ruines du christianisme.* »

La guerre actuelle n'est pas économique ou politique, c'est une guerre de civilisation. Le totalitarisme marxiste est basé sur une négation absolue de Dieu, il est une tentative d'édifier un ordre social total de l'humanité sur la base du matérialisme et de l'athéisme ». L'autre totalitarisme repose sur la déification de l'Etat national, de la race et du sang, et sur une conception du monde qui entraîne comme conséquences la négation du Christ et du Dieu

de la tradition judéo-chrétienne et de la saine raison philosophique, la négation de la justice et du droit, le culte de la violence et de la haine érigés en principe positif et religieux. Il est incapable, le voulût-il, de mettre un terme à ses entreprises.

« *L'enjeu réel du conflit actuel est la possibilité même de vivre en homme, l'existence même ou la destruction des bases élémentaires du droit naturel et de la vie civilisée, le maintien ou la destruction des principes essentiels du christianisme dans la vie des peuples, et la possibilité même de tendre à une civilisation chrétienne.* »

II. PRINCIPES DIRECTEURS DES INSTITUTIONS FUTURES

6. *Principes.*

Il est possible d'énoncer quelques grands principes directeurs en pleine conformité avec l'enseignement prodigué par l'Eglise depuis Léon XIII.

L'ordre total repose sur deux sortes de fondements: 1° les droits et libertés de la personne humaine, 2° les nécessités de l'organisation de ces liberés à tous les degrés de la vie sociale, en vue du bien commun.

« A la lumière de ces principes on reconnaîtra sans peine que les erreurs d'un individualisme et d'un libéralisme anarchiques ont, ainsi que les nationalismes exagérés, leur grande part de responsabilité dans la crise actuelle de notre civilisation. » On devra assurer d'une façon réelle « *les libertés essentielles et l'égalité de tous devant le droit* » et restaurer « *la primauté intrinsèque de la morale* dans la vie politique, économique et sociale, et dans la vie internationale. »

7. *Rôle et limite de l'autorité politique.*

« L'exercice du pouvoir est la gestion des intérêts de la multitude, et celle-ci ne peut abdiquer — sans renoncer à la dignité humaine — ni le principe de sa responsabilité ni son contrôle sur son propre sort. D'autre part nous sommes convaincus que *le rôle des classes ouvrières et paysannes*, à condition qu'elles prennent conscience de leurs responsabilités et se tournent décidément vers un idéal de liberté, *sera capital dans la reconstruction politique et sociale.* »

8. *Autonomie des groupes économiques et libertés politiques de la personne.*

« Il sera nécessaire de donner aux Etats une structure plus en harmonie avec les réalités sociales nouvelles comme avec les droits et les libertés de la personne. Il est indéniable que certains éléments organiques de l'ordre social — la famille, les professions, les régions, les groupes culturels, les communautés de caractère national et linguistique — n'ont pas occupé dans l'organisation individualiste et libérale, la place qui leur revenait. Particulièrement les groupes économiques et les forces ouvrières n'ont pas trouvé dans les institutions modernes une représentation normale, ni des moyens d'expression proportionnés à leur inmportace et adaptés à leurs fonctions dans la communauté. Mais ce n'est pas dans la dictature d'un corporatisme ou d'un paternalisme d'Etat qu'on trouvera la solution. *La liberté des groupes et des associations de rang inférieur à l'Etat est, en même temps que la reconnaissance de la dignité sociale de la personne ouvrière, une donnée essentielle de toute reconstruction véritable* ». Le pouvoir de l'Etat est un pouvoir de coordination, non d'absorption. « Ces groupes doivent être considérés comme des organes de la communauté civile, non comme des organes de l'Etat. »

« *La distinction* entre l'ordre politique et l'ordre économique, *entre la structure politique de l'Etat et l'organisation économique de la société* doit être fermement maintenue. La structure politique de l'Etat doit être fondée avant tout sur la reconnaissance des droits de la *personne humaine* à la vie politique. La vie et l'organisation politiques de l'Etat sont d'un ordre supérieur à celles des groupes économiques. »

9. *Liberté de conscience.*

« Dans la vie sociale, il importe d'affirmer avec force ce qu'on a coutume de désigner sous le terme de *liberté de conscience.* L'adhésion à la religion est un acte de la conscience, qui doit se soumettre aux dictées de la raison et aux lumières divines. Il n'appartient à l'Etat ni de dominer ni de contrôler les consciences. Les religions qui, dans l'état actuel de division religieuse, se partagent l'adhésion des âmes, doivent avoir la liberté d'établir leur culte, de prêcher

leur doctrine, de former les âmes, d'exercer leur apostolat, sans que l'autorité civile ait à s'immiscer dans leur domaine propre. Nous savons au surplus que par son enseignement sur l'acte de foi, don gratuit de Dieu, accepté librement et que nulle contrainte ne saurait produire dans les âmes, c'est le christianisme lui-même qui pose les bases de la tolérance civile en matière religieuse. »

10. *L'antisémitisme n'est pas chrétien.*

« Nous réprouvons *toute mesure de discrimination contre quelque groupe religieux ou racial que ce soit*, et nous proclamons avec Pie XI qu'il *n'est pas possible aux chrétiens d'avoir aucune part à l'antisémitisme...* Est contraire au christianisme toute doctrine qui, par erreur ou par haine, frustre les hommes de l'exercice de leurs droits naturels en raison de leur appartenance ethnique ou religieuse. Si des individus ou des groupes de race ou de religion déterminée portent atteinte au bien commun, la répression doit châtier les actes selon les responsabilités des personnes, et les mesures préventives ne peuvent priver aucun individu de l'exercice des droits naturels et des conditions d'une vie libre, digne et humaine, que l'Etat — c'est sa raison d'être — doit assurer à chacun. Toute loi d'exception ou de *discrimination* est injuste. Nous savons au surplus que les chrétiens ne doivent pas avoir soin seulement d'eux-mêmes et de leurs intérêts, mais du bien de tous leurs frères et des destinées de la justice et du droit, et que les abominables persécutions raciales, religieuses et politiques qui ensanglantent aujourd'hui le monde atteignent au cœur chacun de nous selon qu'il appartient au Christ. »

11. *Liberté et interdépendance des peuples.*

Pour établir que les deux notions d'interdépendance et d'autonomie ne sont pas incompatibles et déterminer le mode de leur harmonie, les auteurs citent ici d'importants extraits de Pie XII, Encyclique *Summi pontificalius*, messages de Noël 1939 et 1940.

Ils ajoutent que l'interdépendance des peuples doit se manifester *sur le plan culturel*, toutes les cultures étant le patrimoine de l'humanité ; *sur le plan économique*, puisqu'il existe une destination générale des biens terrestres qui ne peuvent être exploités

que par la collaboration de tous, et qui ne doivent l'être que pour le bien de tous ; *dans l'ordre du progrès social*, les hommes risquant d'être écrasés et déshumanisés par le poids des institutions économiques ne peuvent être protégés que par une économie à la fois nationale et internationale ; *dans l'ordre international*, les Etats ayant cessé aujourd'hui de pouvoir se prévaloir d'une indépendance absolue à laquelle les faits et le droit naturel substituent le principe de la collaboration et de l'organisation collective.

12. *Vers une organisation des libertés.*

« Ainsi, d'une part l'organisation doit surgir de l'exercice de la liberté qui est au principe des institutions nationales, économiques, culturelles, politiques, et d'autre part, ces libertés doivent tendre à s'organiser en un ordre vraiment nouveau, si on le compare au chaos laissé par l'individualisme économique et politique moderne, ou à l'ordre hégémonique édifié sur la ruine des libertés auquel conduisent le communisme et les totalitarismes. »

José Antonio de Aguirre *(Basque)* — Charles Boyer *(Français)* — Frans J. Van Cauwelaert *(Belge)* — R. P. Couturier, *dominicain (Français)* — André David *(Français)* — R. P. Delos, *dominicain (Français)* — R. P. Ducattillon, *dominicain (Français)* — Lady Gainsborough *(Grande-Bretagne)* — Sir Philip Gibbs *(Grande-Bretagne)* — Waldemar Gurian *(Allemand)* — Oscar Halecki *(Polonais)* — Mgr Edward Hawks *(Grande-Bretagne)* — R. P. Nicolash Higgins, *capucin (Grande-Bretagne)* — Dietrich von Hildebrand *(Autrichien)* — E. Hula *(Autrichien)* — Hélène Iswolsky *(Russe)* — Henri de Kérillis *(Français)* — Otto Michael Knab *(Allemand)* — R. P. Kœvoers, *du Sacré-Cœur de Jésus (Hollandais)* — Aurel Kolnai *(Autrichien)* — Jacques et Raissa Maritain *(France)* — René de Messières *(Français)* — R. P. Thomas Michel, *bénédictin (Allemand)* — Abbé Peter Mommersteeg *(Hollandais)* — Joep Nicolas *(Hollandais)* — Alfred Noyes *(Grande-Bretagne)* — Abbé J. Oesterreicher *(Autrichien)* — L. A. H. Peters *(Hollandais)* — Stefan de Ropp *(Polonais)* — Eva J. Ross *(Grande-Bretagne)* — Baudouin Schwarz *(Allemand)* — Frank Sheed *(Grande-Bretagne)* — Yves Simon *(Français)* — Abbé Charles O. von Soden *(Allemand)* — Mgr de Strycker *(Belge)*) — Don Luigi Sturzo *(Italien)* — Hugh S. Taylor *(Grande-Bretagne)* — Georges Theunis *(Belge)* — Sigrid Undset *(Norvégiennne)* — Auguste Viatte *(Français)* — Paul Van Zeeland *(Belge)* — Guido Zernatto *(Autrichien)*.

Revue des Revues

SUISSE CONTEMPORAINE, dans son nº 7 de juillet 1942, a donné, sous la signature de François Labaroche, des renseignements sur la *Persistance de la Pologne*, dont nous extrayons les lignes suivantes: « Les expropriations et les expulsions ont sévi sur une telle échelle, *dans la partie de la Pologne incorporée au Reich*, que plus de deux millions de Polonais ont dû, avec une maigre valise, quitter précipitamment leur demeure pour aller s'établir, ou ne convient-il peut-être pas de dire plutôt « camper » dans le « Gouvernement général » déjà surpeuplé avec ses dix millions d'habitants sur un reliquat d'à peine 100 000 kilomètres carrés. N'ont été tolérés dans la zone annexée que les ouvriers, petits artisans ou employés tout à fait subalternes, dont les bras étaient indispensables aux champs, dans les usines, ou les mines, sous une direction intégralement allemande. On peut estimer à un demi-million le nombre des Allemands qui sont venus occuper les places abandonnées de force par l'élément polonais. Ils viennent pour la plupart de Bukovine, de Bessarabie, ainsi que d'Estonie, de Lettonie, de Lithuanie et des voïvodies centrales et orientales de la Pologne.

« Le million de Polonais, soit prisonniers de guerre, soit recrutés de gré ou de force, *qui travaillent à l'intérieur de l'Allemagne* ne sont pas logés à meilleure enseigne (que ceux qui sont restés dans les territoires incorporés). Non seulement leurs heures de travail quotidien sont aussi nombreuses qu'il est humainement possible de les endurer, mais certains aliments leur sont interdits. C'est ainsi que, dans les magasins de Berlin, ont été apposées des pancartes comme celle-ci: « *An Juden und Polen wird Kuchen, Weizenmehl und Weizengebäck aller Art nicht abgegeben* ». Au demeurant, les Polonais doivent, aux termes de la loi, recevoir les salaires les plus bas dans chaque métier ou catégorie de travail. Les travaux mieux rémunérés doivent être réservés aux ouvriers allemands. Les ouvriers polonais ne reçoivent aucune allocation familiale ni gratification. Ils doivent « *s'estimer heureux de pouvoir vivre et travailler au service du vainqueur* ». C'est là non pas une boutade, mais une thèse tout à fait officielle, comme en fait foi l'intéressant article publié par M. Arthur Greiser, « *Gauleiter* » de la province dite Wartheland, dans un nº d'avril 1942 de la *National Zeitung d'Essen*.

« *Dans le « Gouvernement général »*, les expulsions ont aussi été à l'ordre du jour. Elles avaient pour but soit de constituer des réserves d'habitations ou de cantonnements pour les Allemands, soit de séparer de façon rigoureuse l'élément polonais chrétien et l'élément juif. Celui-ci est désormais parqué dans les ghettos reconstitués à Varsovie, à Cracovie, à Lublin et dans toutes les villes de quelque importance. Les évictions ont repris depuis que la guerre avec la Russie a imposé aux Allemands la nécessité de convertir des quartiers entiers de Varsovie en hôpitaux pour leurs blessés. L'entassement de la population polonaise dans des logements très insuffisants a entraîné bien des difficultés et des souffrances, mais elles ont été quelque peu atténuées par la solidarité polonaise qui a joué à plein. Ceux qui avaient la bonne fortune d'avoir un toit se sont serrés pour faire place aux chassés et aux expropriés. Pour l'instant, c'est la disette, pour ne pas dire la famine qui est — avec l'occupation proprement dite, ses règlements draconiens et sa pratique très dure — le mal le plus grand...

« A tous ces sévices, à toutes ces humiliations, aux séparations familiales si douloureuses et souvent à la mort, les Polonais opposent un stoïcisme tranquille, une foi inébranlable dans la Providence et dans le destin de leur nation. Quand on leur demande si les épreuves qu'ils doivent traverser ne dépassent pas leurs forces, c'est presque dans les mêmes termes que leur monte aux lèvres, dans leur belle langue natale, cette réflexion formulée en termes si sobres: Nous tiendrons, nous triompherons de nos misères, ce n'est pas la première fois que cela nous arrive.

« Ce n'est pas la première fois ! C'est précisément cette profonde expérience collective et historique du malheur national toujours surmonté qui immunise en quelque sorte les Polonais contre toute tentative de les terroriser, qui rend imbrisable le ressort de leur résistance. Le calcul de les priver de leurs chefs spirituels, de leur clergé, de leurs écrivains, de leurs ingénieurs, de faire d'eux un troupeau de moutons que l'on peut guider où l'on veut, et dans lequel on peut à volonté déterminer des mouvements de panique, ce calcul est un peu naïf, car le Polonais le plus humble, le moins « évolué », n'a pas besoin de chef pour l'encourager à la résistance, c'est dans son instinct et presque dans son inconscient qu'il puise les éléments de son irréductibilité. Celle-ci demeure muette, comme une chose qui va de soi.

Tout au plus s'exprime-t-elle en musique. Aussi le moindre chant populaire polonais, la moindre mazurka de Chopin, revêtent-ils pour les Polonais le caractère émouvant d'un hymne national. Bien que les Allemands n'aient qu'une connaissance assez conventionnelle de l'âme polonaise, ils se sont avisés de la signification de Chopin pour le peuple polonais et ont en conséquence interdit, sous des peines sévères, de jouer sa musique. Mais une mazurka peut se fredonner, elle conserve sa vertu... »

Conditions d'abonnement:

Abonnement annuel (Suisse et Etranger) . . . . . Fr. 9.—
Prix du numéro . . . . . » 2.50

S'adresser aux éditeurs: Fragnière Frères, Fribourg
Compte de chèques : II a 20 Téléphone 2.12